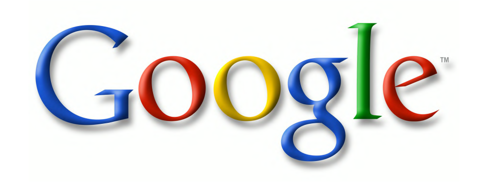
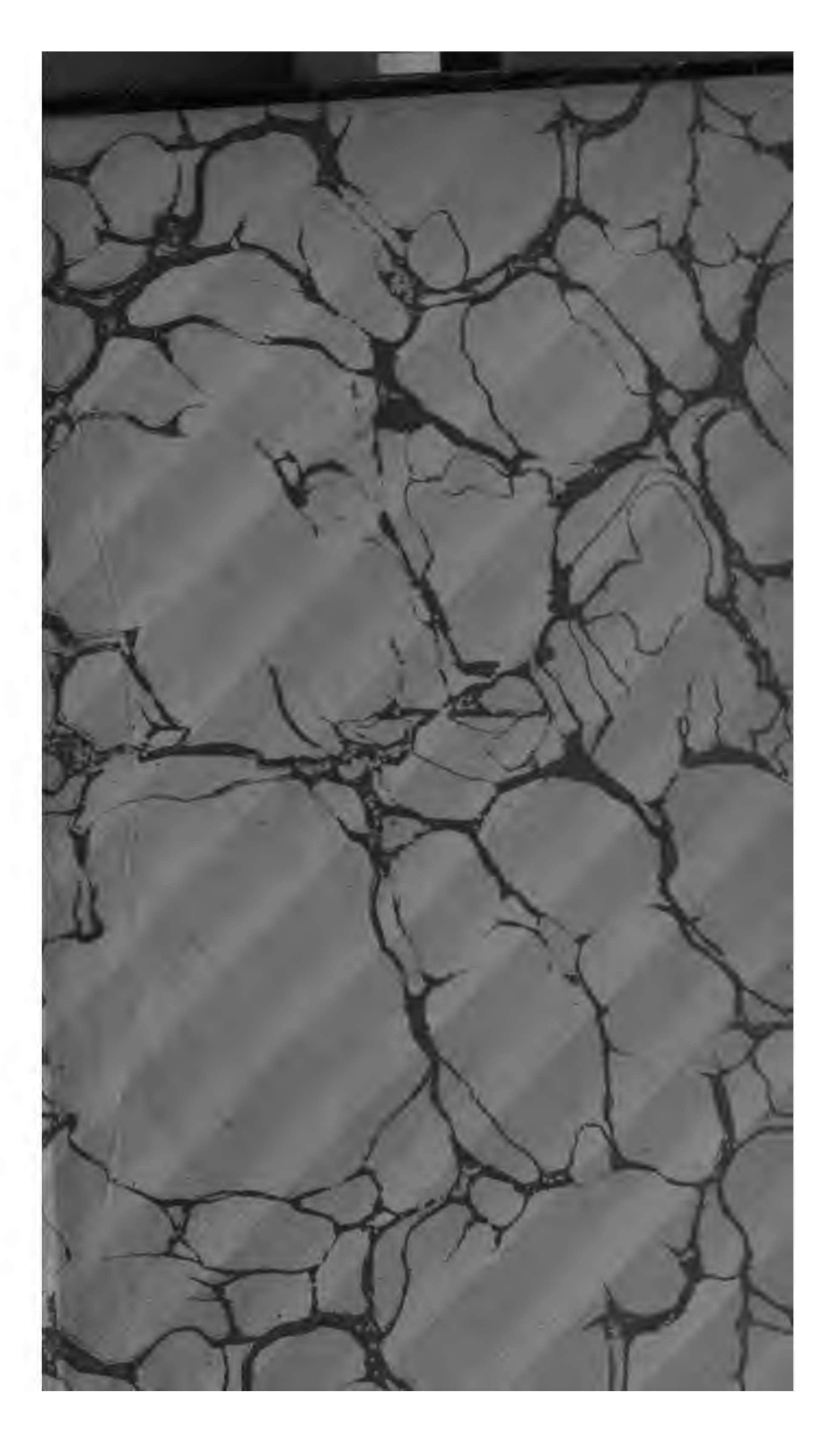



03


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



NOUVEAUX
CAHIERS DE JEUNESSE

NOUVEAUX

CAHIERS DE JEUNESSE

ŒUVRES COMPLÈTES D'ERNEST RENAN

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

Vie de Jésus.
Les Apôtres.
Saint Paul, avec cartes des voyages de saint Paul.
L'Antechrist.
Les Évangiles et la seconde Génération chrétienne.
L'Église chrétienne.
Marc-Aurèle et la Fin du Monde antique.

Index général pour les 7 vol. de l'Histoire des Origines du Christianisme.

Format in-8°.

Le Livre de Job, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème	1	vol.
Le Cantique des Cantiques, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème.	1	—
L'Ecclésiaste, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du livre	1	—
Histoire générale des langues sémitiques	1	—
Histoire du peuple d'Israel	5	—
Études d'histoire religieuse	1	—
Nouvelles études d'histoire religieuse	1	—
Averroès et l'Averroïsme, essai historique	1	—
Essais de morale et de critique	1	—
Mélanges d'histoire et de voyages	1	—
Questions contemporaines	1	—
La Réforme intellectuelle et morale	1	—
De l'Origine du langage	1	—
Dialogues philosophiques	1	—
Drames philosophiques, édition complète	1	—
Souvenirs d'enfance et de jeunesse	1	—
Feuilles détachées	1	—
Discours et conférences	1	—
L'Avenir de la science	1	—
Lettres intimes de E. Renan et Henriette Renan	1	—
Études sur la politique religieuse du règne de Philippe le Bel	1	—
Lettres du séminaire (1838-1846)	1	—
Mélanges religieux et historiques	1	—
Cahiers de jeunesse (1845-1846)	1	—

Mission de Phénicie. — Cet ouvrage comprend un volume in-4° de 888 pages de texte, et un volume in-folio, composé de 70 planches, un titre et une table des planches.

Format grand in-18.

Conférences d'Angleterre	1	vol.
Études d'histoire religieuse	1	—
Vie de Jésus, édition populaire	1	—
Souvenirs d'enfance et de jeunesse	1	—
Feuilles détachées	1	—
Pages choisies	1	—

Édition illustrée, format in-16 jésus.

Ma Sœur Henriette	1	vol.

En collaboration avec M. VICTOR LE CLERC.

Histoire littéraire de la France au XIV° siècle, 2 volumes grand in-8°.

ERNEST RENAN

NOUVEAUX
CAHIERS DE JEUNESSE

— 1846 —



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3
1907

AVANT-PROPOS

Le présent volume forme la suite des *Cahiers de Jeunesse*, parus en 1906, et termine la publication des neuf cahiers inédits, aux titres hébraïques et grecs, déposés à la Bibliothèque Nationale, et datant de la première jeunesse d'Ernest Renan. Les explications données dans l'Avant-Propos des *Cahiers* s'appliquent donc à la seconde partie de l'œuvre. C'est également M. F. Macler, chargé de cours à l'École des Langues Orientales vivantes, qui a bien voulu revoir les épreuves au point de vue des questions sémitiques, et rédiger quelques éclaircissements placés au bas des pages. Nous lui adressons ici nos meilleurs remercîments.

On a placé en Appendice un certain nombre de pensées sans numéro d'ordre, écrites sur des feuilles volantes, qui ne semblaient pas faire partie d'un cahier déterminé. Enfin, un Index alphabétique des noms propres contenus dans les deux volumes *Cahiers* et *Nouveaux Cahiers de Jeunesse*, sera, nous l'espérons, utile aux lecteurs et aux travailleurs.

(a)

SIXIÈME CAHIER

חיי

MA VIE

MA VIE

1.

Il semble que ce soit la grandeur du théâtre littéraire sur lequel on se produit qui influe sur l'écrivain ; en effet les productions de Lyon par exemple (M. Audin[1], etc.), se rapprochent beaucoup plus du bon goût parisien, que celles des autres petits centres provinciaux, comme Toulouse, Dijon, etc. (Gatien-Arnoult[2], etc.). Quelle singulière constitution littéraire et intellectuelle que celle de la France toute centralisée, condamnant le reste à la nullité! Il en résulte que nos

1. Audin était un libraire catholique de Lyon, auteur de plusieurs ouvrages historiques médiocres.

2. Gatien-Arnoult, professeur de philosophie à la Faculté de Toulouse, joua un rôle politique libéral sous l'Empire.

provinces sont entièrement étrangères aux choses intellectuelles, plongées dans un fade positivisme ou une agitation politique de très mauvais goût (comme dans le Midi), parce qu'elle est sans efficacité. La même raison qui fait leur mauvais goût en littérature le fait dans les affaires politiques. Ils ont les bras coupés. Comparez à cela l'Allemagne, où chaque petite ville de trois mille âmes est un centre littéraire avec imprimerie, bibliothèque et souvent université, Altenbourg, Giessen, etc. Cette organisation a encore un bien grand avantage, c'est de détruire la démarcation de *goût de la capitale* et *goût de province*, distinction funeste aux deux, car si le goût de province est fade et faux, le goût de la capitale en antithèse est artificiel — au lieu qu'au dehors de ces antithèses est le naturel.

2.

Le polypier n'est qu'un animal collection d'animaux, voilà donc une individualité résultant de plusieurs individualités accolées et réunies par des fonctions communes : l'annelé se ramène au même type, puisque chaque anneau coupé revit

et se complète, se pousse une tête par exemple; pourtant, il y a une apparence de centralisation. Puis la centralisation va se perfectionnant. Cela est bien type de la manière dont je conçois l'individualité comme *résultante*; ce n'est qu'un fait, dira-t-on, mais dans le polype, l'animal connu n'est pas seulement un fait ou un être de raison. Qui dira la limite de l'être de raison et de l'être réel? Où naît la substance et où elle finit? Qu'est-ce qui n'est que psychologique et qu'est-ce qui est objectif?

J'ai deux manières d'expliquer le monde : 1° Substances unes et [individuelles], monades substantielles, et certaines parmi elles se formant des croûtes avec d'autres, comme le ver à soie qui file son cocon : alors les individualités sont des substances; 2° Il y a de l'être, une substance à la surface *de laquelle* se limitent des individualités, des choses qui se terminent, des bulles d'écume qui ne sont que l'océan et qui pourtant sont unes, et qui pourraient dire *moi*. Ici il n'y a qu'une substance, et l'individualité n'est qu'un fait, une limitation de cette substance, un anneau dans la ligne infinie.

La première hypothèse cadre mieux avec nos idées reçues et nécessaires et d'ailleurs ne con-

tredit pas nos faits psychologiques. Mais elle ne cadre pas avec la couleur de certains faits physiques. En envisageant la naissance et la mort des êtres, on n'est guère porté à dire avec Stahl que c'est l'âme qui fait son corps. D'ailleurs voyez le fait de la succession des êtres dans l'univers. La nature à ses diverses époques produit tout un système d'êtres divers; par exemple, à telle époque l'homme n'existait pas, etc. Or, dans l'hypothèse monadiste (telle que je l'entends), vous êtes obligé de dire que tous les êtres qui se sont développés aux périodes successives existaient dès le commencement, que toutes les monades-hommes par exemple existent depuis le moment de la création, mais qu'elles n'ont trouvé qu'à telle époque les circonstances favorables pour se développer. Or, que cela est pénible et embarrassé, et qu'il est plus simple de dire que chaque âge a formé ses êtres, résultant des forces de cet âge! Si l'on veut se tirer de cette difficulté en retenant l'individualité substantielle et première des substances, il faut dire que les monades peuvent indifféremment s'infléchir à telle ou telle forme, que par exemple la monade A à diverses époques pourra être un dinothérium ou un homme. Ceci est admissible dans une certaine limite (ainsi

une monade-chat pourra être indifféremment un tigre ou un lion, je l'accorde), mais il faut admettre une limite, et pour répondre à l'objection, il faudrait supposer qu'il n'y en a pas; bien plus, il faudrait supposer l'absolue identité des monades quant aux propriétés, dire par exemple qu'une monade métallique pourrait devenir un homme. Car il y eut une époque où il n'y eut pas d'organisation : supposez donc ou bien qu'à cette époque toutes les monades qui devaient être les principes d'unité et d'individualité des êtres organisés existaient déjà, ou bien que ce sont les monades qui, inorganisées à cette époque, sont devenues, non pas organisées (ce qui n'aurait pas de sens), mais principes d'organisation. Or ceci attaque la permanence des substances, qui est pourtant partie intégrante du système monadiste. D'ailleurs, envisagez l'organisation dans ses degrés inférieurs, vous serez bien tenté d'y voir non un principe d'unité, une monade centrale, mais un arrangement doué d'une certaine virtualité. Or ce qui est vrai des derniers degrés est vrai des degrés supérieurs, sauf la série du progrès. Il en est ainsi : la considération physique mène au panthéisme; la considération psychologique mène au théisme-créationiste-monadiste.

Heureux qui par son honnête scepticisme envisage ces abîmes sans horreur et voit apparaître en souriant ces fantômes qui troublent le cerveau de l'inexpérimenté en philosophie! Il peut, celui-là, se permettre des débauches de spéculation, interdites à l'homme vulgaire; car la morale lui reste, pure, chaste et sublime; il la prend à vrai, et s'appuie contre elle pour vivre. Heureux surtout si une vie intérieure morale et douce, une mère, etc., vient calmer ses hardiesses! Il faut qu'à certains moments, le philosophe soit ami, fils, homme de bien, non pas par hors-d'œuvre, et qu'il dise par exemple : Je vais cesser un instant de philosopher pour aller faire une bonne œuvre. Si cette bonne œuvre détournait un instant d'être philosophe, il ne faudrait pas la faire, car il ne faut pas cesser un demi-instant d'être ce qu'on doit être, et aussi bien ce serait si dur que ce serait insupportable; mais en ces moments on est tout aussi philosophe.

J'ai oublié de parler d'une troisième hypothèse, relative à la précédente explication du monde; c'est celle qui compose le monde de *corps* et d'*âmes*, mais celle-ci est si vieille et si grossière, qu'elle me semble indigne d'occuper l'attention. Il a fallu toute la grossièreté d'analyse du passé,

le vague avec lequel on a entendu ces mots *corps* (surtout) et *esprit* pour lui donner un instant de vie. Toutes les objections que je faisais contre le monadisme tombent dessus centuplées et l'assomment. La génération, la *naissance* surtout lui est mortelle. Car c'est donc une âme qui se crée au quarantième jour par exemple!!! (V. *alibi, et quæ scis.*)

... Oui, il faut au penseur une mère, une sœur, un ami, une petite vie bien jolie et bien simple, bien peu préoccupante, pour ne pas devenir fou.

Et qu'on ne dise pas que la vie est dans une maîtresse-partie, parce que la vie suivrait cette maîtresse-partie; d'ailleurs ce serait une sorte de confédération dont il n'y a pas d'exemple dans la nature, des êtres consociés sans une individualité supérieure qui les reconnaît.

Voyez donc comme cette difficulté est immense contre la substantialité des substances : on voit ici les substances *qui se font*. Pour les atomes matériels, pas de difficulté; car là ils sont permanents depuis le commencement des choses; mais pour les substances qui commencent, comme par exemple les unités d'organisation, un arbre, un animal, quelle difficulté! Pour l'homme, par

exemple. *L'origine* de l'âme, comme disent les scolastiques, est une preuve que l'âme n'est pas une substance. En effet, à tel point du développement matériel, elle apparaît. Et où était-elle donc? Préexistait-elle? Elle est alors venue s'attacher au corps *formé d'abord sans elle*; oh! horreur! le corps se formant [dans] l'air, s'unissant à l'âme au hasard, sans savoir s'ils sont faits l'un pour l'autre; il faut au moins reconnaître en toute hypothèse qu'il existe entre le corps et l'âme la corrélation la plus absolue. Dira-t-on qu'elle est créée sur le moment? mais il ne se crée plus de substance; dites donc aussi qu'à chaque arbre qui se forme, qu'à chaque ver, etc., Dieu crée un être *un* qu'il y attache. Quel tissu de sottises! Qu'il est plus simple de dire que l'*individualité résulte en eux*.

Quant à la propre hypothèse scolastique, *Anima infundendo creatur*, etc., je me sens en toute force pour la détruire complètement. Mon Dieu! Mon Dieu! comment tous n'ont-ils pas vu l'absurdité de cette hypothèse! Des substances qui apparaissent à tout instant dans le monde, et n'y étaient pas auparavant. C'est le problème qui a si fort embarrassé les scolastiques, sous le nom d'origine de l'âme, et sur lequel on peut voir

leurs hypothèses du reste fort remarquables (celle de saint Augustin par exemple, qui rentre bien dans la mienne, substance qui *s'allume* à une autre substance, mais aussi qui renverse la substantialité de l'âme). Prenons l'annelé par exemple. Voici un anneau coupé, *c'est un animal*; laissons-le pousser, se compléter, il y a huit anneaux, je suppose, ce sont huit animaux et de plus il y a un animal total qui n'est aucun d'eux, et toutes ces individualités sont des substances : voilà donc une substance totale qui s'est faite et comment? Peu à peu, à mesure que les individualités partielles se complétaient; bien plus, quand il n'y avait que deux, trois anneaux, il y avait aussi un animal *un* de deux ou trois anneaux (puisque si ç'avaient été deux ou trois anneaux juxtaposés et consociés, c'eût été une fédération comme je disais tout à l'heure, et comment y expliquer l'unité de *volonté et d'action*?) Dites donc que la substance totale s'est formée par moitiés, tiers et quarts. O mon Dieu! que c'est fort! et l'hypothèse que cela suscite, n'est-ce pas de dire que cette individualité générale résulte, et non que c'est un *être* un qui vient là s'ajouter, sorte d'entité assez scolastique. Et si vous rejetez l'exemple de l'annelé, prenez l'exemple du poly-

pier composé de polypes, ou même de la génération de l'homme; car c'est la même difficulté; une substance qui peu à peu se fait, se développe. Inadmissible qu'à un moment, un être vienne là se marier.

Ces difficultés qui, sous une forme ou sous une autre, m'avaient toujours arrêté dans ce qu'on appelle la spiritualité de l'âme (expression fort sotte), j'avais d'abord cru y échapper par mon système des monades. Mais [il] n'explique pas mieux l'*apparence physique* du fait. Car, 1° un animal, un arbre, un centre d'individualité quelconque est alors une monade, qui s'assimile d'autres monades. Qu'est à dire? Est-ce la monade centrale qui commence, mais l'apparence physique est toute contre. Est-ce le fait physique qui commence? Mais alors il faut renoncer à toute induction ou dire que la substance est un progrès de ce fait. D'ailleurs, autre difficulté capitale. Cette monade, qui est l'individualité de l'être organisé, il faut que vous la localisiez quelque part. Dire: *mon Moi* est quelque part, à tel ou tel point, cela répugne. Au contraire, si l'unité du Moi et la conscience ne sont pas des êtres, mais des faits, rien de plus simple; car un fait n'est pas quelque part, l'*âme* n'aurait alors

nul rapport avec l'espace, comme en effet elle n'en a pas. Oui, je reviens à mon ancien dire : Les consciences et les individualités sont des faits résultants. Tous les faits physiques mènent à cela. Et pourtant je voudrais leur conserver le nom et les propriétés de substances. Car là est le nœud mystérieux; qui sait jusqu'à quel point un fait n'est pas ?

J'ai sur tout cet ensemble de choses qui occupe toute la philosophie, substance, Dieu, âme, corps, une série d'idées, que j'essaierai de réunir en corps; car vraiment elles font corps, et embrassent tout. Mais pour les vieux concepts scolastiques, je sens que je les ai dépassés une bonne fois et pour toujours.

(Voir suite n° 4.)

3.

Il ne faut pas considérer la production de mythes comme particulière à une *époque synchronique* de l'humanité, mais à un état par lequel elle passe dans ses diverses parties (ceci tient à ce principe plus général que l'humanité n'est pas synchronique dans toutes les parties de son développement). Ainsi les conversions des peuples

barbares (à propos d'une victoire, etc., Tolbiac). La conformité singulière de ces récits coulés au même moule est une preuve frappante qu'ils sont mythiques (Edwin de Northumberland, Sainte-Ampoule, etc.). Voilà des mythes aussi bien caractérisés que les plus fameux de l'antiquité. Seulement la couleur est toute spéciale.

4.

(Suite du n° 2.)

Oui, la substance ayant conscience n'est qu'un fait, une limitation produisant l'individualité. Il y a un fonds commun d'êtres, un océan, se formant en écume à sa surface, une matière commune *se répandant dans des moules*, qui la *découpent en individus*, *ayant conscience* dans ces limites ainsi découpées. Au moins, si vous voulez des substances individuelles et réelles, dites qu'il y a les monades sans conscience, mais que les substances personnelles, ayant conscience d'unité d'action, ne sont que des résultantes des premières. Les théologiens expliquent ainsi la Trinité : un être *un*, *résultant* de trois personnes (qui sont êtres) distinctes. (Ceci est remarquable.) Quoi qu'il en soit,

il est presque admis chez moi que la conscience n'est qu'une résultante, qu'elle se fait et qu'une substance substantielle ne se fait pas, que c'est l'*individualité* et que l'individualité *résulte.* Nous arrivons ici au nœud; être de raison, classification mentale, famille artificielle et être réel, famille étant être.

5.

Il faut avouer que c'est une fière absurdité que de nous obliger à écrire en latin[1], surtout en observant un strict tullianisme, et en nous défendant l'emploi de ces expressions modernes latinisées nécessaires pour exprimer les idées nouvelles. On nous oblige ainsi à défaçonner entièrement notre pensée pour la mettre dans un moule qui n'est pas le sien. Supposent-ils que toutes les idées peuvent passer dans toutes les langues? Sans doute, en un sens. Mais elles n'y passent qu'en dépouillant leur couleur propre, leur *vultum proprium.* O quel crève-cœur de travailler ainsi à *désoriginaliser* sa pensée! Ah! diables de grammairiens, comme je rage contre eux!

1. Ernest Renan préparait alors sa licence, qu'il passa le 23 octobre 1846.

6.

Deux sortes d'explications du monde : 1° Explication s'attaquant aux faits, expliquant faits par lois. C'est l'explication au point de vue de Newton par exemple; 2° Explication des êtres s'attaquant à la substance, c'est celle des monades de Leibnitz par exemple, ou toute autre telle que celles que j'agite. Ici ce n'est plus seulement la matière, mais réellement l'*univers* physique et psychologique qui entre en cause.

7.

L'humanité marche comme une armée. Les grands hommes forment les éclaireurs avancés, le gros suit de plus ou moins loin. Voilà pourquoi les grands hommes sont ordinairement mal vus de leur siècle; car ils ne sont pas à région. Il y a aussi les retardataires qui sont mal vus, mais pour la raison opposée.

8.

Oui, le mythe végète, s'assimile, comme le cristal que tel cristallographe *nourrissait*.

9.

Duclos, parlant d'un des faits les plus généraux du langage (la distinction des genres) : « Il y a là dedans, dit-il, une déraison, dont l'habitude seule nous empêche d'être révoltés. » Voilà bien la philosophie du XVIIIe siècle, voulant réformer par la raison réflexe tout l'ouvrage de la raison spontanée.

(*Not. de Gramm. de Port-Royal*, 2e partie, ch. V.)

10.

Plan d'un cours de littérature isolée, par exemple arabe, syriaque, etc. Présenter *tout le système de la vie* de ce peuple dans sa littérature, sa religion, ses lois civiles, ses croyances suprasensibles, ses fantastiques, son culte, etc., son tour moral, ses passions; disséquer un peuple dans ces différents casiers, et y rattacher les divers rameaux de sa littérature.

Chaque nation considérée comme un casier, une *faculté*. Chaque nation avec son temple, ses dieux, sa poésie de l'humanité, sa tradition, considérée comme une unité, une façon de prendre la vie

humaine. Chaque nation, outre sa vie matérielle, a sa gerbe de spiritualité, son temple, sa littérature.

11.

Le temps est uniforme puisqu'il n'y a pas de raison pour qu'il aille plus vite à tel moment qu'à tel autre. L'espace doit l'être aussi, ou du moins il doit avoir quelque propriété qui corresponde à l'uniformité. Qu'est-ce? Ce ne peut être que cette propriété d'être étendu partout sur le même schématisme, c'est-à-dire de n'être pas plus dense à tel point qu'à tel autre, ce qui n'est pas une propriété aussi creuse qu'on croit, quoiqu'on ne conçoive pas son absence avec autant de facilité que pour le temps. Car on se figure facilement que le temps pourrait aller plus vite, mais on ne peut concevoir que l'espace soit plus *resserré* qu'il n'est.

12.

M. Saint-Marc-Girardin est un des hommes qui excitent avec le plus de vivacité ma critique analytique. Quand je suis devant lui, je suis tout

occupé à le creuser, à le perforer dans tous les sens, car il est plein de détours curieux et pourtant facilement pénétrables; je cherche son système de vie, je fais cadrer l'hypothèse avec ce que je vois. Je n'y trouve rien d'absolu. Une manière de dire : « On me considérera ainsi (c'est un type intéressant et peu vulgaire) ; bien sûr que je n'aurai pas atteint l'absolu, pas plus que ceux que je critique, mais le tout était d'avoir réussi de hautes choses. Je n'y appuie pas. » Cela est plus avancé que le dogmatisme. Car ne doit-il pas tirer l'induction qu'il sera dépassé, indépendamment de toute vue intrinsèque? Affectation à tenir à *la vie moyenne*, et à faire croire qu'on ne voit pas tout ce qui est caché dessous. En définitive un fonds d'égoïsme et d'amour-propre. Se donne quelquefois le ton de l'*homme libre*, tout en faisant l'universitaire sage pour la forme et en voulant bien qu'on sache que c'est pour la forme; par exemple, son affectation à citer ou à lire des auteurs ou des passages licencieux, pourvu qu'ils soient classiques. Quelle différence à la manière toute érudite, mais simple, dont Bayle et les érudits se plaisent aussi à citer ces scabrosités.

(Voir n° 16.)

13.

L'*Apologie pour tous les grands hommes qui ont été faussement soupçonnés de magie*, de *Naudé* (1625), Note. fut alors un livre de circonstance, de controverse vivante, courageux même. Je m'imagine que, dans quelques siècles, on en dira autant d'un livre qui serait fait aujourd'hui pour combattre directement le surnaturalisme. On en rira au point de vue d'alors, on le trouvera badaud de s'être amusé à attaquer en face et de dessein dessiné. On eût voulu qu'il eût supposé le contraire, mais qu'il n'en eût [pas] parlé, tout en rapprochant le fait comme trait caractéristique de l'époque. Ainsi vont les choses ; quand un résultat est acquis, on ne conçoit plus combien il a fallu de peine pour le conquérir. Rien ne paraît plus simple. C'est l'œuf de Christophe Colomb.

Cf. article sur Naudé, par M. Sainte-Beuve, Portraits litt., I, p. 473.

14.

Oh! lisez cette lettre de Fichte où il décrit à son ami son genre de vie, son bonheur dans sa

misère, etc., son exubérance de joie, l'absence d'ennui, le goût qu'il trouve à la vie, etc. Oh! que je comprends bien cela! Il a touché mon système de vie. C'est admirable. Il m'est supérieur en ce qu'il a beaucoup moins de réflexion sur lui-même, plus de spontané, il va en ligne droite au vrai; vrai stoïcien, vrai et sans arrière-pensée de considération propre.

14 *bis*.

Il est curieux d'étudier les divers mots qui, chez les divers peuples, expriment le mariage; ils peignent absolument la manière dont ils l'envisagent. Ainsi : מָהַר en hébreu = acheter (à cause de la dot regardée comme un achat). (Cf. Guizot, *Civilisation en France*, mœurs des Germains et mes notes sur cet endroit.) En arabe مَلَكَ = *posséder*, *régner*. En latin *conjux*, etc. (Cf. *Coran*, IV, 3, un passage curieux à rapprocher de l'endroit susdit de M. Guizot. Voyez notes de M. Caussin, sur la fin de la sourate troisième et le commencement de la quatrième, où il y a détails curieux sur *la dot inverse*, *l'achat de l'épouse.*)

15.

Singulière position du mystique et de l'homme pratique vis-à-vis l'un de l'autre, haussant les épaules, prenant pitié l'un de l'autre. Donc cette manière de juger superficielle ne suffit pas, elle milite de part et d'autre; il faut aller au fond, et non s'en tenir à telle tendance qui n'est qu'un fait. Eh! mon Dieu! en arrivant au fond, que trouvera-t-on encore qu'une tendance? Ah! pour moi, je suis pour mystique et me moque de ces hommes qui posent pour but à la vie d'être ministre, lettré ou antiquaire. Oh! c'est ceux-là qui sont ridicules. Mon Dieu! qu'ils sont bêtes avec ce mot de mysticisme! Il y a dans l'emploi qu'ils en font une inexprimable fadeur. Il est ce qu'était fanatisme au XVIII[e] siècle.

16.

M. Le Clerc est aussi un des hommes qui sollicitent le plus vivement ma propension analytique. Quand je suis devant lui, je le perce. Car il est éminemment type.

17.

On s'*impose* une direction philosophique; c'est la volonté qui y fait presque tout; on se dit : Je serai dogmatique, je serai sceptique... et on s'y porte par caprice, *par réaction surtout*, car au fond, on sent qu'il y a autant de raisons pour que contre; pourtant il y en a en plus pour le scepticisme; car absence de raison pour le dogmatisme, c'est raison triomphante pour scepticisme. Tout homme pensant est sceptique par moments et il le serait toujours, s'il ne se donnait le coup d'éperon pour en sortir. Et ce qui fait donner le coup d'éperon, c'est d'ordinaire une motion étrangère.

18.

Quelle plate matière que ce système de vie intellectuelle qui se contente de *ruminer*, mastiquer, s'occuper, tripoter des classiques, sans chercher sous tout cela le résultat vivant et scientifique, sans organiser sa recherche à un but. Connaître, lire pour avoir quelque chose de bon dans l'esprit, et se tenir dans une sphère sans théories ni théorèmes, comme nos moralistes

français, Vauvenargues, etc. M. Cruice[1] m'est type de ce genre; ce misérable écrivailleur, professeur de seconde à Henri IV aussi. Ah! les misérables!

19.

Thèse de M. Francisque Michel, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Bordeaux[2].

Virgile au moyen âge est regardé comme enchanteur. Sentiment de Legrand d'Aussy[3], précédé
Note 1. d'autres qui ont voulu séparer le Virgile poète du magicien. On a prétendu que c'était Virgile de Salzbourg : on a fait ainsi deux ou trois Virgiles. Preuves du contraire. La plupart des faits du magicien ont leur raison dans les écrits du poète. D'abord il a écrit la *Pharmaceutria*... Nécromancien (Νεκρομαντια dans Homère). Regardé dès les premiers temps du christianisme comme un prophète. Il fallait que ce fût déjà une longue tradition pour qu'Eusèbe[4] ait pu prêter à Cons-

1. Cruice était un théologien français, né en Irlande, qui plus tard écrivit un ouvrage sur Renan.

2. Cette thèse fut soutenue en Sorbonne le 13 mai 1846. Son titre était : *Quæ vices quæque mutationes et Virgilium ipsum et ejus carmina per mediam ætatem exceperint, in-8°*, Paris, 1846.

3. Membre de l'Institut, qui s'occupa de littérature du moyen âge. 1737-1800.

4. Eusèbe, *Constant*. S. C., ch. XIX-XX.

tantin un discours sur ce sujet au concile de Nicée. Sorte de culte religieux qu'a toujours conservé Virgile. Ces traditions sont d'origine italienne, et même napolitaine. Foule de traditions locales encore aujourd'hui. Ils montrent la grotte de Virgile, de petits rochers en cercle, ce sont les sièges des élèves, [l'un] un peu plus élevé, c'est celui de Virgile. Au moyen âge, on voulut plusieurs fois *faire la levée du corps*, comme pour un saint, mais toute la côte trembla; il paraît qu'en effet, vers cette époque, il y eut plusieurs commotions sur la côte, fait important pour l'histoire géologique du pays. Jardin enchanté par Virgile, et où il fallait marcher avec précaution, de peur de se laisser prendre au charme. Bains près de Pouzzoles, où chacun des jets guérissait une maladie, qu'il fit sortir d'un coup de baguette. Au-dessus de chaque jet se trouvait écrit le nom de la maladie. Mais l'école de Salerne par jalousie les fit effacer. Rapports avec saint Paul mis en prose latine. *Miracula Virgilii*, ouvrage rare.

Il est parlé en ces légendes d'un jardin qui avait un mur *d'air*, lequel pourtant n'était pas transparent. C'est évidemment le nuage d'Enée. Il est facile ainsi de retrouver trait pour trait les traits de la légende dans ses poèmes. La légende

le fait consul à Rome et gouverneur de la Campanie, comme le peuple d'Italie s'obstine encore à dire qu'Horace fut un simple marchand de vin chez eux. Comment ces fables vont toujours grandissant. Précautions qu'il faut prendre avant de déclarer un manuscrit autographe. Belges qui prétendent avoir celui de Sigebert de Gemblours, non, suivant M. Le Clerc. Qu'en bibliographie, il ne faut mettre en italiques que les titres en langue étrangère.

Époque du commencement des idées de Virgile, considéré comme magicien, le XIe ou XIIe siècle. M. Le Clerc pense qu'on pourrait remonter plus haut, quoiqu'il n'ait rien. — Au XIIIe siècle, sont courantes ; l'expédition de Charles VIII en Italie leur donne recrudescence. Jean de Mehun = Joannes Magdunensis, Mehun = Magdunum. Un autre seulement Meunius, mais c'est barbare. Ouvrage de Naudé, *Apologie des grands hommes accusés de magie*,
Note 2. vingt pages intéressantes sur Virgile. Ne s'appuyer sur ces anciens auteurs que sauf à les reviser.

1. — Bollandistes le prétendent [reconnaître] en vie d'un saint qui fut abbé de Monte-Virgilio.

L'abbé Bouget et aussi Martin Franc qui l'a soutenu.

2. — Cet examen a mauvaise couleur. Triste, peu nourri, goût peu délicat, sens ni lettré, ni scientifique.

19 *bis*.

Deuxième thèse. Histoire des races maudites de France et d'Espagne.

Ancienne manière des anciens d'écrire l'histoire, recherches personnelles, enquête faite par soi, et non compilation (bonne remarque de M. Guizot). Il raconte ses aventures personnelles avec une impayable naïveté.

Cagots des Pyrénées. Recherches personnelles, informations sur les lieux. Ariens d'origine. Passage de Grégoire de Tours sur un roi de Galice: il était arien et pour cela plus lépreux que les autres. Toujours confusion de ces deux lèpres. Ces races séquestrées s'emparèrent du monopole de certains métiers, et par là devinrent les plus riches, et exclurent les autres. Des recherches sur ce point naîtront des lumières pour l'origine du *compagnonage*. Ce nom de *races maudites* se retrouve dans les actes officiels. Bénitier à part dans l'église, porte à part. Exclus encore des fonctions de marguilliers, de maires. Un maire choisi dernièrement parmi eux: sorte de révolte, obligé de le destituer. Malédiction religieuse, origine de la civile, et même de la physique. En effet, ces races,

acculées dans des endroits malsains, contractent des maladies, engorgements de la lymphe, etc., et comme ils ne se marient qu'entre eux, ces maladies se perpétuent. De là les goitreux *(a gutture)*.

Ces races nommées *chrestia* dans les Pyrénées. C'est le mot *crétin* du Jura. Étymologie : chrétien [*crêtus*, masculin de Christine]. M. Le Clerc veut que ce soit de *cristatus*, parce qu'ils portaient un morceau d'étoffe rouge à l'épaule. Étymologie vivement combattue par M. Le Clerc et M. Guigniaut. M. Guigniaut fait observer que plusieurs familles de Franche-Comté portent ce nom. Cette coïncidence est remarquable et semble dire que de propre devenu appellatif. M. Guigniaut fait observer la fausseté de toutes les anciennes étymologies, surtout populaires ; depuis la Bible, pleine de faux jeux étymologiques. Haines de races. Castes des Indes se retrouvent chez nous. Parias des Indes ne sont qu'une branche des races proscrites.

Plusieurs races superposées et souvent les dernières venues se fondent. Cagots se rattachent aux Cacoux, Cagneux, Cacaux de Bretagne. (M. Cacault qui joua si grand rôle dans les affaires de Rome et rendit tant de services à la Bretagne.) Noms propres tirés souvent d'énormités gros-

sières. Race du bas Poitou, analogue (se retrouverait, selon M. Michel, dans les moissonneurs errants de la Pierrache qui vont à l'époque des moissons, sous prétexte de travailler, piller les campagnes, comme les paysans d'Italie à cette époque vont rançonner et chercher de quoi vivre pour le reste [de l'année]. M. Le Clerc se moque beaucoup de cette idée. Ce sont tout bonnement des paysans qui vont se louer pour le travail et peuvent bien commettre quelque dégât. Des témoignages nombreux confirment M. Le Clerc à la fin de la séance. Vie errante, couchent sous leurs charrettes en troupe, lâchent leurs chevaux en prairies sous la conduite de l'un d'eux et le reste dort. *Pierrachien* est bien une injure dans le pays, mais par la mauvaise consonance finale du mot, comme *Autrichien* chez le gamin de Paris
1. et d'ailleurs. Crétins, de Palcy, pays de M. Guigniaut, familles séparées, aux environs de Lyon. Sorte de cercle embrassant toute la France. A Lyon, aversion de la population pour les gens du Midi : ne se regardent pas comme du Midi. Le peuple regarde comme injure d'être appelé un Provençau
2. (finale remarquable; Cf. *quæ dixit* Gerusez, notes). A mesure qu'on descend ainsi, on trouve hostilité de village à village et presque de famille à famille.

Quand on demande Cagots dans le Midi, ils
Note 3. renvoient toujours au village voisin (Cf. en Bretagne, *quæ scis*). Vieux mots celtiques conservés dans le patois du pays de M. Guigniaut. Cités à M. Amédée Thierry, le frappèrent beaucoup. Le mot *cagot* est assez moderne dans le sens qu'on lui donne. Auparavant, c'était *papelard*. Ott, comte et non duc (ou réciproquement) de Gueldre, demanda à un de ses envoyés en France un portrait de saint Louis, tel qu'il était. « *Vidi illum papelardum regem* (je le vis, ce roi papelard), agenouillé devant un religieux et le cou courbé » : en même temps, il voulait imiter le roi et la légende dit qu'il garda toujours le torticolis. Le peuple était fort mécontent de la protection que saint Louis accordait aux Dominicains et aux Franciscains, on l'appelait comme eux le roi *papelard*. Nombreuses recherches de M. Le Clerc sur ce point, pour compléter l'article de Ducange, *habere lardum*. Les étymologistes anciens grossiers, Abélard = Aboyer (après le) lard, Collebertus (couillard, nom d'esclave, de valet de comédie), d'où Colbert : Ménage, ayant donné cette étymologie en [ses] étymologies françaises, vit sa pension rayée et Colbert ne lui pardonna jamais. Nous l'y lisons encore. Ménage le retrancha.

Ailleurs: *Colbertus nomen servi est.* — Peut-être allusion à cela dans les satires sanglantes que l'on fit contre Colbert et où il est toujours appelé *esclave*. *Bigot* vient de Wisigoth; au Midi, on appelle les gens ridicules *Goth*, *Bisigoth* et *Astrogoth*. Ordinairement ces noms ridicules sont des noms de personnages excommuniés ou hérétiques. Peut-être aussi dans le Nord, le mot aurait-il une autre origine normande, *beigaud*, et les deux coïncideraient-elles? Cela n'est pas sans exemple en ces étymologies populaires. — Au moyen âge, on se faisait un mérite de souffleter un Juif; avant de partir pour la Croisade, on les exterminait. M. Francisque Michel, éditeur du meilleur texte du poème de Roncevaux. M. Monier, thèse à la Faculté sur ce sujet. Beauté de ces races des Pyrénées, yeux bleus plus grands que Catalans.

1. — Bohémiens, que l'on retrouve partout, même en Afrique.

2. — Les Cagots n'ont pas de langue à part : ceux qui se trouvent sur les provinces basques parlent basque et ainsi de suite, ce qui prouve, selon moi, qu'ils ne sont pas une race à part, mais une classe maudite, comme les Cagneux de Bretagne ne sont pas une race, mais une classe de métiers, comme les cordiers, etc. (Cf. de his, Chevalier, E. Souvestre, etc.).

3. — Caco = chapon, dans Martial. Cacus = basse latinité.

20.

Voyez note de M. Caussin, *ad. Cor.*, III, 193, où il y a des détails curieux sur la condition de la femme dans l'islamisme. Ajoutez pourtant qu'il semble dans toutes les descriptions du paradis, si fréquentes dans les derniers chapitres du Coran, que les femmes en soient exclues. En effet, il n'y est jamais parlé que des hommes et des houris. Or celles-ci ne paraissent pas être des femmes ordinaires. Ainsi les hommes seuls sont à table, etc.

21.

Coran, II, v. 284. La théorie de saint Paul toute pure. Il pardonnera à qui il voudra, punira qui il voudra. *Ergo quem vult indurat, et quem vult reprobat.*

22.

Tout le monde de notre temps prend le ton critique supérieur, jugeant les hommes haut pla-

cés de sa hauteur. On voit, on démêle fort bien leurs sottises... Cela est la conséquence nécessaire de nos mœurs d'égalité. Car tous se sachant égaux, il serait bien sot de *suspicere* les haut placés. Il faut donc ne pas leur céder le pas; or rien de plus facile pour cela que la critique, par laquelle on se pose *ipso facto* en supérieur du critiqué. Le moindre journaliste se croirait aujourd'hui déshonoré s'il se croyait moins de talent politique que M. Guizot. Aussi quel air à relever leurs fautes d'écoliers! Ajoutez que cela expose peu. C'est là le commode de la critique.

Plus habile à blâmer que savant à bien faire.....

23.

Un de ces creux blancs-becs se plaignait tout à l'heure devant moi qu'en ce moment-ci, par une particularité remarquable, il n'y avait actuellement aucune *chanson nouvelle* qui eût vogue. Cela est caractéristique. Besoin d'une nourriture nouvelle quand on a un peu digéré la vieille. C'est même la littérature du jour. Tout du moment, aliment nouveau, et on admire tout de même l'actuel tout en sachant que bientôt on le rejettera. Et en le rejetant même, on l'admire.

24.

Je ne mets sur ce cahier que mes résultats les plus superficiels. Mes acquisitions plus profondes et plus solides, plus brillantes souvent, mais qui sont chez moi à l'état d'*habitude*, celles-là je ne [les] dis pas, que par cause occasionnelle.

25.

Si on prend rigoureusement et catégoriquement en absolu nos *idées de la substance*, telles que se la figure une psychologie dogmatique, il faut admettre mon monadisme. Mais, si on est plus large (et je crois qu'il faut craindre d'ériger trop cet ordre d'idées), il y a du large pour le panthéisme qui, il faut l'avouer, satisfait bien mieux d'autres choses. Là est mon *bivium*.

26.

La générosité, la libéralité sont toujours comparées chez les Arabes à la pluie (voyez *Hariri*, page 559 et *circa*), ce qui y donne lieu à de singulières métaphores. Rapports frappants avec la

fable de Danaé. Je pense que la métaphore est née chez les Arabes de la rareté de la pluie chez eux, laquelle la leur fait regarder comme le plus grand des bienfaits. C'est ainsi que les fleuves sont dans le Coran l'ornement habituel et le plus sensible du paradis.

27.

En toute école, il y a deux régions : le maître et les faibles disciples. Ceux-ci tombent dans de nombreux ridicules, qui étaient bien en germe dans le maître, mais qui n'étaient pas tout. Ceux qui se posent en antagonisme de l'école la prennent par ces basses régions et ils en ont bon marché, avec même quelque apparence de raison, car cela était en germe dans le maître. Ce qui est vrai des pygmées a sa racine dans les maîtres. Ainsi l'éclectisme : on lui reproche de n'être qu'une compilation pâle et de mauvais goût; cela est vrai des derniers travailleurs, de ces petits professeurs, mais l'idée même de l'éclectisme est tout autre chose. C'est un principe de critique historique très vrai, et non une théorie philosophique. (V. M. Barthélemy-Saint-Hilaire, I[re] leçon du deuxième semestre, notes.) Du reste, il est

clair qu'un tel système devait éclore de la tête de M. Cousin, génie tout esthétique, sans fermeté, se laissant remorquer par l'idée qu'il admire. L'*admiration* est chez lui tyrannique et c'est ce qui l'asservit à tous les systèmes qu'il a parcourus; il les a admirés, et il a dû être amené à les croire tous vrais, au moins en partie. — Il a fait comme le sceptique; il a parcouru tous les systèmes, non pour les *croire* faux et les rejeter, mais pour les croire tous vrais. Singulier homme, unique vraiment! Il devra mourir hors de la philosophie, dans une incapacité absolue, et c'est ce qui arrive déjà.

28.

Il y a des esprits qui raisonnent ainsi : tel ouvrage est bon et admiré. Donc on peut faire comme cela, le citer à force, etc. M. Le Clerc, par exemple. Sa *Rhétorique* n'est que cela. Or que c'est misérable et petit!

29.

Deux âges dans toute religion: l'époque de sa naissance, où elle est une idée spéculative et pra-

tique s'emparant des hommes. Elle n'a pas de symbole alors; elle est sans limite. Puis l'enthousiasme tombe; l'idée perd sa force originale et native, on sent le besoin de lui faire haie; on dresse des symboles qui ne sont que des limites, *définissant* de toutes parts, et tombant dans un ridicule positivisme. C'est l'âge du symbole. Comparez par exemple l'Évangile au symbole de saint Athanase ou aux canons du concile de Trente. Est-ce le même monde? Quel tort s'est fait le christianisme en se définissant ainsi dans un moule scolastique! Aussi bien ce moule, ces symboles ont été dépassés; mais le christianisme primitif, le christianisme en Jésus-Christ, en l'Évangile, qui ne tomberait à genoux devant lui? Pas un seul, des plus anti-chrétiens, qui ne s'incline devant celui-là! Oh quel homme!

30.

Qu'il est remarquable de voir ainsi l'homme, par un instinct naturel, chercher un supérieur, pour s'incliner devant lui, s'imaginer un roi, être *délimité*, analogue à lui-même, trônant là-haut, comme le roi ici-bas! Est-ce là une tendance passagère qui n'aura dû préoccuper l'humanité

qu'à une époque de sa vie? Cela expliquerait suffisamment le fait; mais il reste les preuves directes. Comme hypothèse, cela suffit. L'homme, c'est Dieu qui se fait; durant sa formation, il a dû mettre Dieu hors de lui, afin de courir après lui, de tendre à lui. C'était bien vu et nécessaire. Il se mettait à genoux, devant ce qu'il se faisait là-haut hors de lui... Qui sait? Hypothèse, rien que cela. Bizarrerie que l'homme placé ainsi dans le mystère. Oh! ne regardez pas l'homme comme un être stable, étant objet d'une science stable qui serait la psychologie scientifique. *L'homme se fait*, comme l'individu se fait; sa science doit donc être historique, et suivre les diverses phases de son existence; la psychologie de l'enfant est-elle celle de l'homme fait? Non. De même la psychologie de l'enfance de l'humanité n'est pas celle de son âge mûr. L'objet de la psychologie varie; là est la grossièreté de l'école écossaise. Ils étudient l'homme comme en histoire naturelle un animal ou une plante, ou un minéral, où l'espèce est toujours identique à elle-même. Mais il y a une psychologie historique, qui seule est la *science de l'homme*. Et qui sait si ce n'est pas aussi la science de Dieu?

31.

J'ai décidément arrêté mon jugement sur le style moderne et ses formes saillantes, vives, originales et neuves. Il est bon et pur dans l'homme qui y est mené de force pour donner à sa pensée son vêtement natal. Chez celui-là, il est vrai, c'est la forme de l'homme. — Mais chez celui qui affecte ce tour pour se donner un air d'originalité, et couvrir sa médiocrité sous un vernis de prétendue distinction, oh! quelle misère, et quelle fadaise! Ces misérables prédicateurs par exemple, affectant, s'affublant des grandes formes, et avec cela creux et pleins de vanité.

32.

Je ne peux souffrir qu'on s'impose d'avance une méthode dans l'étude. La méthode est le résultat de l'étude. Et cette première étude a-t-elle été faite sans méthode? Non. Là est le cercle vicieux, le fatal. L'homme ne se fait pas seul; il est fait en grande partie.

33.

L'histoire littéraire s'occupe fort souvent de choses et d'hommes qui ne sont nullement littéraires — et les hommes qui sont l'objet de l'histoire littéraire s'occupèrent d'ordinaire d'objets qui ne furent nullement littéraires. Assurément Homère qui ne s'occupe que de batailles occupe plus de place en histoire littéraire que Marcianus Capella[1], *Noces de Mercure et de la Philologie*. Virgile est littérateur en ses *Géorgiques*, et il l'est en se proposant un sujet non littéraire. Littérature n'est-elle donc que forme? En un sens; c'est le beau se montrant à propos de n'importe quel fond. Cf. une pensée de נפשי *(Moi-Même)*, de נפתלי *(Nephthali)* ou du Πολὺχρηστα *(Utile à beaucoup de choses)*[2], relativement à l'éloquence qui n'est vraie que quand elle cherche à n'être pas littéraire; cf. un passage de M. Ozanam (notes), fin de sa deuxième leçon sur les institutions anglo-saxonnes.

1. Marcianus Capella, écrivain latin, auteur du *Satyricon*, dont l'ouvrage cité forme la première partie (entre 330 et 439).
2. V. *Cahiers de Jeunesse*, p. 191.

34.

Rien de plus bizarre et de plus contraire à la conception *a priori* des choses que l'idée de conquête. Quoi! des gens qui vont s'emparer d'une autorité gouvernementale comme d'un domaine, un bien au plus offrant? Le gouvernement n'est qu'une institution pour le besoin du peuple, et on en fait une proie. C'est un monstre pour moi.

35.

Des gens ignorants et sans esprit scientifique qui disent faux *sur ce qu'ils ont vu*, pas sûr pour cela qu'ils soient des imposteurs. Les théologiens à gros sabots le répètent, mais c'est une erreur, ou plutôt une indélicatesse. L'imagination chez ces hommes est si dominante, si vague, si facile à changer ses rêves en réalité (conception en perception). C'est comme nous dans le rêve; ils sont, eux, dans un rêve perpétuel, un peu plus réel. Voyez, par exemple, la fable de Joinville sur le Nil et l'Égypte[1]. Il l'*a vu* pourtant. Est-ce un imposteur, le bon Joinville qui oncques ne

1. *Histoire de saint Louis*, éd. N. de Wailly, p. 103, N. 187 et suiv.

mentit? Non, mais l'imagination croit avoir vu vingt fois plus qu'elle n'a vu : on est le premier trompé.

36.

Il y en a qui prennent les choses bonnement et lourdement, mais à plein, sans arrière-pensée; ce sont les savants lourds et dogmatiques. D'autres prennent les choses plus finement, et se croiraient de mauvais ton, s'ils appuyaient des deux pieds et de tout leur poids sur quelque chose. Ils n'ont pas d'assise, pirouettant sans cesse, et semblant prendre plaisir à cacher le fond de leur système, par exemple, nos fins critiques-sceptiques, M. Sainte-Beuve, etc. Il y a les esprits durs, tristes, destructeurs, toujours le poing fermé et menaçant; ce sont les grands sceptiques. Il y a les supérieurs qui appuient sur tout, embrassant tout, sans s'en laisser dominer comme les lourds, mais en s'appuyant sur tout pour aspirer à l'idéal.

37.

Suite de cette pensée où je délimitais le *goût* et le *génie*. Que le génie est tout analogue à la *nature brute*, et le goût à la culture, le génie et

le goût réunis à la nature cultivée sans excès, et sans cesser d'être nature. (Cf. Buffon, *De la nature brute et de la nature cultivée.*) Ce n'est pas sans raison qu'on assimile le *génie* à la *nature* et le *goût* à la *culture*; c'est la plus exacte similitude.

38.

Habitude de la poésie hébraïque et de l'arabe d'insérer à tout propos certaines locutions formulatives qui n'ont nul rapport au sujet actuel, mais qui sont amenées par quelque expression, etc. Ainsi en Job : *Quorum sententia procul sit a me.* A propos de *impii*, et ils ne comprirent pas, ils ne sauront pas, insérés à tout propos, et sans qu'il faille s'embarrasser de leur faire faire une suite rigoureuse avec le contexte environnant. De là une foule d'erreurs herméneutiques; on veut relier cela à la pensée actuelle, et on a tort, ce sont des parenthèses obligées de tel mot. Voyez par exemple, Job, XVII, 4, le second membre עַל־כֵּן לֹא תְרוֹמֵם ne fait nulle suite dans l'endroit actuel, mais il fait une suite générale à l'idée de *folie* qui précède[1]. De même en Coran, ces formules qui ter-

1. Job XVII, 4 : Tu as fermé leur cœur à l'intelligence ; *c'est pourquoi tu ne les feras pas triompher.*

minent la plupart des versets : peut-être comprendrez-vous ?... Dieu est puissant et savant, etc. Comparez les vers formulatifs d'Homère, s'insérant aussi sans relation au passage actuel, *mais à propos de tels mots*, les détails géographiques, etc. qui se répètent (dont, il est vrai, la plupart sont interpolés). Cf. aussi Job, x, 7. Le second membre n'a nul rapport à la série du reste du discours ; c'est un hémistiche de *remplissage*. Pensée vraie, donc, disaient-ils, on peut la mettre partout.

Voyez suite n° 40.

39.

Il faut bien que les *professeurs* prennent garde de faire littérature à part, de regarder la science comme un monopole à eux réservé. Non, la science est le propre domaine des savants, et les savants sont du public. Les professeurs sont les initiateurs. Il est vrai que, de fait, il n'y a presque que les *professeurs qui cultivent* la science. Mais c'est un malheur purement extrinsèque.

40.

Cantique des Cantiques, I, 5-6, commencement. L'épouse dit qu'elle est noire, et se met à en énu-

mérer les causes, elle a gardé la vigne, etc... et conte à ce propos toute son histoire. Cela veut-il dire que c'était une négresse, ou bien qu'elle avait été esclave, etc., etc.? Non; tout cela qui est si bien circonstancié peut n'être qu'un lieu commun, introduit là d'après le principe du numéro 38, pour faire suite à l'idée de noire. Elle était brune probablement; à ce propos, le poète introduit un élégant petit épisode pour en donner une explication fictive. Il faudrait bien prendre l'esprit de ces peuples pour comprendre leur poésie, et ne pas y aller avec notre matière classée et rigoureusement inductive. Elle dit qu'elle était noire et qu'elle a gardé la vigne, donc elle était noire et elle a gardé la vigne.

41.

Singularité que la littérature comme l'entendent certaines gens, sorte de catalogue, de *musée des productions souvent assez plates du passé*. Un tel, tel chansonnier, etc., a écrit, cela suffit, il a droit à mémoire; on conserve et on loue, pour louer et conserver. C'est bizarre.

42.

Rien ne prouve mieux combien tout dans le monde est logique, c'est-à-dire réglé par des lois, faisant des suites non arbitraires, que la possibilité de la science. Michel-Ange avec un bras construit une statue, Cuvier avec un os construit un monde; c'est que tout se suit et se tient. L'homme ne peut saisir toute la suite; mais elle est saisissable, et c'est admirable *combien* il peut en saisir. Cuvier est une démonstration de la *légalité* de la nature.

43.

La question de la couleur locale est encore pour moi pendante. Je tiens pour ce dilemne : ou n'imitez pas tel peuple, ou imitez-le bien. Vous prenez une scène générale du cœur humain, et vous la placez chez les Arabes. Dès lors faites parler vos gens en Arabes. Vous étiez libre de ne pas la mettre là, mais une fois fait, vous êtes lié; n'allez pas vous donner le plaisir de mal représenter les choses. Ces classiques sont ridicules. D'ailleurs, voyez leur couleur. Quelle est celle

qu'ils veulent nous imposer? C'est une couleur toute particulière, nationale comme une autre : la grecque. De quel droit, je vous prie, prétendre que le costume grec est le costume obligé de tous les peuples, et qu'il faille s'en affubler pour paraître sur la scène? J'entendais M. Saint-Marc-Girardin se moquer de ceux qui ont substitué le vin de Syracuse (Lucrèce Borgia) *à la coupe classique des tyrans*; en vérité, pourquoi? Pourquoi, je vous prie, obliger à peindre le moyen âge avec des traits grecs? si c'étaient des couleurs générales, peut-être, mais ce n'en est pas. C'est mentir pour le plaisir de mentir. Les classiques, du reste, veulent bien d'une certaine couleur locale, mais pâle et à peine marquée. Mais alors c'est sans originalité. (Voyez Leçon de M. Saint-Marc-Girardin sur *Abufar* de Ducis, et les réflexions que j'y ai insérées.)

44.

On se moque du mélancolique, de la nature poétique et triste et il faut avouer que c'est voisin du ridicule (ce qui, comme on sent, n'y fait rien). On ne se moque pas de l'homme positif, d'être banquier, capitaliste, grand seigneur, ministre.

Pourquoi cela? C'est que dans le premier ordre des choses, il y a, à côté des natures vraies et sublimes, des nuées fades et faibles d'affectés; au contraire, dans le second ordre des choses, l'affectation n'a pas de place; on n'affecte pas d'être ministre, millionnaire, etc. Ah! troupe maudite de sots et de singes, que vous faites de mal à la nature vraie et jalouse de la beauté de son type! Elle est entraînée à l'idéal, et elle craint de vous ressembler en s'y livrant. En France surtout, c'est terrible. Combien de belles natures pudiques, mais timides, que la crainte de ce ridicule a arrêtées! Il faut s'y aguerrir. Mais aussi qu'il y a là de filets tendres et délicats! Qui saura saisir la fine et imperceptible ligne du vrai et du beau?

45.

Ma théorie de la polarisation des forces de la monade explique merveilleusement l'affinité chimique; il est facilement explicable que des monades polarisées suivant une figure analogue s'attachent.

46.

Dans la vieille hypothèse spiritualiste, où le corps et l'âme sont des substances, on est obligé de créer *les substances par couples.* A tout être animé, deux substances créées et mariées. Quelle sottise! Et appeler un corps une substance ! Si on dit que l'âme seule est substance, ce qui est au moins bien plus raisonnable, dites donc aussi que depuis l'homme jusqu'au dernier animal, des âmes sont créées à chaque individualisation. Que cela est antipathique avec la couleur du fait physiologique en ces cas! Oui, j'en reviens à dire que l'âme n'est qu'une résultante, une limitation, un fait.

47.

Composition, structure intime des corps, problème que nous odorons. Il est posé; des hypothèses ont été faites pour remplir les cases : elles ne les remplissaient pas, mais enfin les cases étaient bien faites. Il est résoluble.

48.

L'étude des langues étrangères fut plus soignée à Port-Royal qu'elle ne l'était généralement en ce siècle. Ainsi la grammaire raisonnée pour une connaissance étendue des langues modernes vivantes, espagnol et italien. L'anglais y paraît à peine; l'anglais[1] quelquefois (2e partie, ch. XXII, *bis*, *circa init.*, etc.) — Arnauld d'Andilly traduisant sainte Thérèse. Louis Racine, élevé à Port-Royal, était très versé dans les littératures modernes, lisait Lope de Vega et Shakespeare. (Cf. Villemain, *XVIIIe siècle*, 1re partie, leçon 10e.)

49.

Quand je vois un type faux et affecté, j'éprouve un singulier sentiment de répulsion extrêmement désagréable, et pourtant un attrait irrésistible qui me porte à le regarder, à le sonder, à le percer. Ainsi à la Sorbonne, ce monsieur qui a un air insupportable d'affectation, faisant le pédant in-

1. *Sic* dans le ms. C'est un *lapsus calami* de Renan, qui a voulu écrire : l'allemand. Cf. *Grammaire... de Port-Royal*, Paris, 1845, p. 142.

téressant. Il m'exaspère et je ne puis lever les yeux de dessus lui. J'ai du reste déjà éprouvé cela; certaines personnes qui m'étaient horriblement antipathiques et que je ne pouvais m'empêcher de regarder avec une avidité extrême. De même ceux-là, même quand je vois qu'ils me voient et qu'ils tirent parti pour leur vanité de mon regard, je ne puis m'en détacher, ils m'excitent comme un attrait, deux électricités contraires qui se retiennent puissamment; je m'acharne sur eux, à les creuser, à les perforer dans tous les sens. (Cf. quelque numéros plus haut, ce que je disais de M. Saint-Marc-Girardin.)

50.

J'ai remarqué que toutes les fois que j'entends un homme pour la première fois, que j'entre en premier commerce intellectuel avec lui, soit aussi par lecture, je l'aime et m'enthousiasme pour lui. Puis, je m'en éloigne. C'est que ne le connaissant que sur quelques traits, je l'*édifie en type* comme Dieu bâtit la côte en femme (tour hébreu admirable), je l'idéalise et je l'aime. Puis quand je l'ai expérimenté davantage, je trouve une foule de faits en lui qui ne cadrent pas avec mon idéal que

j'avais fait complaisamment sur ma connaissance incomplète, alors que je n'étais pas limité par les faits. Mais le fait vient défleurir mon homme et je ne l'aime plus. J'ai observé cela d'une manière frappante pour Jules Simon et plusieurs de mes Allemands, que j'ai ainsi édifiés en types avec une générosité et une rapidité et une force incroyables. Ronge par exemple[1]. Rappelez-vous la lettre de M. Cognat. Les premiers faits prêtent tant à l'illusion : puis le nombre vient faire tort. Il faut rabattre à la vue du réel. N'importe, vive l'idéal! M. Philarète Chasles est un des professeurs que j'aime le mieux, sans doute parce que je ne l'ai entendu qu'une fois. Effectivement, j'ai récidivé, et je l'aime mille fois moins. Il m'a paru faible et superficiel. M. Gerusez m'était très agréable la première fois; maintenant il m'est tiède; sauf la science qui est toujours science.

51.

L'humanité est attachée à un poteau avec une chaîne enroulée autour du poteau, et elle tourne;

1. V. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, in-8°, p. 386. Ronge (Johannes), né en 1813, mort en 1887, était un ecclésiastique allemand qui fonda une « Eglise catholique allemande » et fut excommunié.

heureusement chaque tour déroule un peu de la chaîne et élargit son cercle ; parfois aussi elle tourne accidentellement et par nécessité en sens contraire et alors sa circonférence diminue; mais son mouvement propre est d'élargir. Ainsi elle va, toujours limitée, retenue, mais tendant à une plus grande liberté. Terrible pensée que celle de cette nécessité de fer, qui tient le penseur attaché aux données de son âge, lié, retenu invinciblement dans la circonférence de son siècle. Inutile, inutile, *attendre est tout*. (Cf. les idées de Jouffroy sur la philosophie dans l'article de M. Garnier.)

52.

Décidément je blâme la traduction qui cherche à rendre les phrases et les mots de l'auteur, et je veux la plus libre de toutes, celle qui, après avoir lu une page, cherche à se mettre exactement au point de vue de l'auteur, et puis à exprimer en français toutes les pensées et toutes les opinions de l'auteur, sans en excepter une seule, et sans modifier aucun de ses points de vue. Il est vrai que ce ne serait pas là la traduction classique, celle qui n'est qu'un secours pour l'intel-

ligence littérale du texte, mais ce serait la traduction littéraire; *le traducteur serait un homme parlant français sur les pensées de l'auteur*, sans en omettre ou modifier une seule, mais s'inquiétant peu de bouleverser entièrement ses mots et ses phrases Mais on dira : c'est là tuer un auteur; car l'auteur n'est-il pas profondément empreint dans ses phrases? Je réponds qu'en effet si un tel système amenait à confondre les styles, si par exemple la traduction de Tacite ne différait pas de celle de Tite-Live, il faudrait le rejeter. Mais de bonne foi, est-ce en rendant mot à mot, qu'on conserve mieux ces nuances? Non, voici le vrai : il y a en français un style et un esprit analogue à celui de Tacite, comme il y a un style et un esprit analogue à celui de Tite-Live. Eh bien! quand vous traduisez Tacite, mettez-vous au premier esprit et écrivez du français dans cet esprit; car tous les styles ont leurs analogues dans toutes les langues; seulement ce n'est pas en traduisant mot pour mot telle phrase que vous aurez ce style. En un mot, *que ce soit le style qui correspond en français à celui de Tacite, appliqué aux pensées de Tacite, présentées sous le jour et dans l'ordre général de Tacite, voilà tout.* D'ailleurs, en suivant le principe des traducteurs littéraux, où s'arrêter? Con-

serverez-vous aussi l'inversion? Et si vous rejetez l'inversion parce qu'elle est contraire au génie de la langue, pourquoi ne rejetez-vous pas aussi la servilité au tour des phrases, laquelle n'est pas moins contraire au génie de la langue? Qu'on ne sente pas la traduction, si ce n'est à la nature même des pensées, car celles-là sont sacrées, ainsi que leur *tour*.

53.

Poésie petite classique, admirablement caractérisée dans la première lettre de la correspondance de Boileau au comte de Brienne[1]. C'est un jeu sans conséquence, une vanité, un amusement. O idéal, idéal! Le grand poète qui adore son œuvre, et y met sa vie toute entière. Ce n'est pas amour-propre chez lui, mais il déclare que là il est tout, et que cela seul n'est pas vanité, car c'est son Dieu! Le reste est sottise ou platitude : poésie est tout. Ah! mon Dieu! je le veux, ce mot a aussi sa sainteté, et on peut tout mettre sous lui.

te 1. Voyez encore sa lettre à Colbert sur le Privi-

1. *Œuvres complètes de Boileau*, Paris, 1829, tome III, p. 175. Exemplaire annoté par Ernest Renan.

lège de l'art poétique[1]. Sa paresse. Faire des vers est un travail pour lui, qui l'ennuie. (V. Sainte-Beuve qui a fort bien saisi ce trait : c'était un paresseux.) Du reste, toutes ces lettres sont singulièrement
Note 2. contournées. Voyez encore un trait curieux de la manière dont on entendait alors la poésie dans la lettre de Boileau à Racine, où il lui raconte sa visite au Père de la Chaise pour son épître de l'*Amour de Dieu*. La grande objection du Père,
Note 3. c'est la hardiesse qu'il y a de traiter *en vers une matière si délicate*. Les vers ne sont bons aux yeux du Père que pour plaisanter ou jouer aux mots[2].

Que de choses dont l'analyse directe par la parole est impossible, mais qu'un tact délicat peut seul révéler ! Un trait est ici l'analyse pour ceux qui comprennent. Si on aborde le ton discursif, c'est long, interminable, et ce qu'on dit est personnel. Les autres n'y entendent rien. C'est là la pointe personnelle qui n'est que pour soi.

1. — *Lisez encore la préface du* Dialogue des héros de roman. *Évidemment cet homme faisait de la poésie comme passe-temps, pour rire. Mais songeant qu'au-dessus de tout cela était le sérieux, le christianisme, dur, froid. Voilà la vie sérieuse pour lui. Ah ! pauvres gens !*

1. Ouvrage cité, p. 77.
2. Ouvrage cité, p. 292.

condamnés par leur esprit de divorce à n'avoir qu'une poésie futile et une religion sèche et froide. Dites que tout cela n'est qu'un, Dieu, l'idéal, philosophie, poésie. Alors tout est sérieux, *et pur, et beau, et vrai. Tout est la fin de l'homme et il peut sans inconséquence tout aimer et exercer son activité dans toutes les voies.*

2. — Il en soutient le sérieux, bien plus sérieux que ses vers.

3. — Ce Parnasse encore où ne siègent que des fous et des rieurs, et encore pas des rieurs fins et malins, mais des faiseurs de rires. Et cette révolte de MM. de la Chancellerie et de Louvois pour recevoir Lulli, *dont tout le mérite, comme disait Louvois,* était de faire rire. *Tout cela est caractéristique.*

54.

Les grands hommes, je dis les supérieurs, ont comme deux caractères dans l'opinion, selon que vivants ou morts. Cela tout à leur égard. Morts, moins d'actualité, moins d'enivrement, quelque réserve compassée de morts : ils passent aux résultats acquis. Mais aussi bien plus calmes et purs.

55.

Je ne sais pourquoi les faits et incidents extérieurs, les péripéties survenantes, sans être un

pur développement psychologique, me choquent dans le roman et le drame. Je voudrais que ce fût le simple développement de la passion se peignant par des faits extérieurs. Ainsi, dans les pièces de Molière, j'admire tout ce qui est du caractère ; je n'aime pas les *incidents* qui viennent brouiller la série des faits psychologiques ; par exemple, dans *Tartuffe*, tous les incidents qui compliquent si fort la situation d'Orgon. Encore pire dans *le Malade imaginaire*. La mort feinte d'Argan, c'est détestable à mon sens, outre que cette fin fourmille d'invraisemblances comme celle

Note. du *Bourgeois gentilhomme*. Quand ces incidents sont amenés au hasard ou arbitrairement, je blâme net, et même quand ce ne sont pas des échappatoires de l'auteur pour se tirer d'affaire, je ne les aime pas. Par exemple, dans *Hamlet*, à la fin, le troc des épées, c'est tout fortuit, tout arbitraire. Johnson eût préféré le poison, mais c'est tout un. — De même l'empoisonnement de la reine, etc., et *alia in omnibus tragœdiis*.

Je voudrais instituer un système dramatique où il n'y eût d'arbitraire et de fortuit que le posé des caractères et leurs relations primordiales et qu'ensuite tout se développât par une conduite intérieure sans intervention de causes fortuites extérieures. Athalie *me satisfait à peu près sous ce rapport.*

Cf. Aristote (Poétique[1], *chap. XIV, § 6 et 7), sa pensée est, je crois, celle que j'exprimais tout à l'heure. C'est remarquable de la manière dont c'est dit.*

56.

Il y a quelque chose de faux dans la manière dont on prend d'ordinaire la mythologie grecque. On la constitue de toutes les fictions des poètes; or, on ne songe pas que ce ne sont là réellement que des fictions qu'eux-mêmes imaginent, ou qu'ils savent fort bien avoir été inventées avant eux. Ainsi chacun des poètes dramatiques a sa tradition, qu'il exploite à sa façon selon le besoin de sa pièce. Regarder cela comme des mythes religieux est tout aussi ridicule que le procédé de celui qui compterait pour partie intégrante du christianisme tout le merveilleux chrétien, voire même les fictions de nos poèmes épiques modernes, comme Klopstock, etc. Il y avait une foule de personnages donnés par la tradition populaire comme chez nous, et on les arrangeait à sa façon pour la contexture de sa fable, comme

1. *Poétique d'Aristote*, grec-français avec la traduction et des notes de l'abbé Batteux, Paris, 1829. Exemplaire annoté par Ernest Renan.

Milton. Ce qui le prouve, c'est la forme tout artistique de ces récits; évidemment le poète était à l'aise, et n'était pas restreint au rôle d'historien. Quel ridicule alors d'admettre indiscrètement tout cela comme dogme national! C'était une carrière où le poète taillait à l'aise ses sujets, obélisques, statues, etc.; et non une tradition formulée qu'il n'eût qu'à raconter. Il est vrai qu'à une époque, la création et la collection fut close, et que les poètes postérieurs comme Ovide, Claudien, etc., ne firent plus que *traiter historiquement* ce qui était donné. Encore se donnaient-ils licence au moins de combiner différemment. Ainsi Virgile. Les Furies, les Nymphes, etc., tout cela au moins était à la main du poète. Il pouvait les faire manœuvrer comme il voulait. Euripide au contraire inventait à sa manière, et contredisait souvent ses devanciers.

Note.

Pourquoi pas alors y mettre aussi les fictions de Claudien et des derniers poètes, les machines poétiques de ces poètes; il y a plus: les fictions mythologiques des humanistes modernes. Assurément les uns étaient tout aussi libres que les autres. Il y a une démarcation entre la mythologie et la fiction poétique, et on ne l'a pas assez sentie.

57.

Les froids réalistes se moquent des exaltés rêveurs, en les traitant d'affectés; les exaltés se moquent des réalistes en les traitant d'épiciers et d'hommes de ménage. Qui a raison? Le vrai, (Note.) qui est l'homme et tout l'homme, l'exalté qui n'est pas affecté; mais qu'il n'essaie pas de prouver par deux et trois à l'autre qu'il ne l'est pas; qu'il soit ce qu'il est; cela se verra bien; et qu'il abandonne les singes au fouet.

Jeunes gens, chaleur de sang; vieillards froids.

58.

Bizarre manie des siècles de la décadence de faire de la forme pour la forme, de faire par exemple des poèmes purement descriptifs, racontant ou exposant en beaux vers ce que tout le monde sait, comme Claudien, sur l'enlèvement de Proserpine. Qui est-ce qui ne savait cela? Le poète ne songeait donc qu'à attirer l'attention sur ses vers.

59.

Il y a soixante corps simples, disent les chimistes. Cela est bon relativement; mais jamais je ne me résoudrai à croire que Dieu ait fait vingt, vingt-cinq, trente, trente-deux corps plutôt que trente-cinq, trente-sept, etc. En un mot, un nombre borgne est ridicule pour tout cela, et un nombre rond est rond seulement relativement à nous. Je jurerais qu'il n'y a qu'*un* corps simple, un élément dont tous les autres ne sont que combinaisons stables, comme en règne animal et végétal, je jurerais que tout est venu d'un type, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des types (non primitifs) régulièrement constitués. Il faut toujours jurer l'unité *a priori*; mais dans l'ordre de la science il faut entendre, et ne pas imposer cet *a priori* qu'on n'y soit forcé. Ainsi je dis avec le chimiste: il y a soixante *corps simples* relativement à l'état de la science. C'est toujours la manière de parler. (Voyez Haüy[1].) Mais comme philosophe, j'ajouterai: mais je sais que tout cela n'est qu'un. Mais comme chimiste, je ne tortu-

1. Il s'agit ici de René-Just Haüy, minéralogiste, né en 1743, mort en 1822.

rerai pas mes corps pour les réduire à un. Sans cet *a priori*, le chimiste est un misérable morceleur de la nature; sans cette sage retenue, le philosophe n'est qu'un faiseur d'hypothèses.

60.

« Je souhaite qu'il y ait parmi vous des poètes, pas beaucoup pourtant », disait M. Saint-Marc-Girardin. Est-il possible que l'on se laisse si fort préoccuper par la crainte du faux? Car enfin on ne peut craindre le vrai poète, et que l'humanité serait grande et belle, si tous étaient des Homère, des Virgile, des Corneille, des Milton, des Herder, des Gœthe! Mais on pense à ces fous qui font les poètes et on recule.

61.

Διακονέω est, suivant moi, composé de διά et de κονέω, pour πονέω, travailler, par le changement de π en κ. (Cf. *Gesenius, not. meam sub.* חמש) Une difficulté, c'est la disposition de l'augment, qui n'est jamais διεκόνησα, comme il devrait être, mais διηκόνησα et ἐδιακόνησα, souvent les deux. (Cf. Alex. *Lex.*, et Burnouf, § 211, 4°.) L'augment

ἐδιακόνησα s'expliquerait facilement : car le verbe venant de διάκονος, la composition s'est oblitérée, et on l'a considérée comme un mot simple. Quant à l'autre, c'est une anomalie, et la réunion des deux de même. Il faut dire que διάκονος s'est formé d'abord de διακονέω, travailler. Puis διακονέω s'est perdu dans son sens général; διάκονος est resté et διακονέω n'a plus été considéré que comme un dérivé de nominatif de διάκονος. On rencontre souvent des erreurs analogues dans les formations spontanées des langues avant qu'elles soient réglementées par les grammaires. Puis les grammaires les adoptent, car c'est l'usage, tout en les reconnaissant illogiques et elles ont raison.

62.

Rien ne prouve mieux combien la force de la pensée influe sur les moindres détails du style, que la froideur et le mauvais style de la plupart des traductions. Pourquoi la traduction d'un morceau admirable de chaleur et de vérité est-elle froide et faible? C'est que l'auteur en l'écrivant était saisi, obsédé par sa pensée, et son style fut beau sans qu'il le cherchât. Le traducteur au contraire est là froid; il n'est pas sous l'empire

de sa pensée, mais sous l'empire d'une loi extérieure, une lettre qui le guide. Il calcule sa phrase, il cherche à se plier servilement à un autre, ce qu'il écrit ne jaillit pas de veine pure et native, et c'est pour cela que c'est faux et faible.

63.

La règle des préférences artistiques est bien souvent celle de l'agrément des impressions que l'on reçoit. Ainsi nous trouvons beau tout ce qui flatte notre imagination, une vieille ruine peu belle intrinsèquement, mais qui fait rêver et nous représenter typiquement un certain monde bien loin de nous. Ainsi une vieille masure d'église, mal bâtie, sera préférée par bien des personnes à Saint-Sulpice. C'est leur impression qu'elles aiment et admirent, et par concomitance, l'objet qui l'excite.

64.

Ah! que la vie est pâle et profane en France! On se figure au monde pour faire ses affaires, bâtir des maisons, et ces maisons ont des fenêtres

carrées, elles sont carrées; je voudrais que les maisons fussent comme des églises, qu'on prît la vie comme une chose sainte, et qu'on mît à la porte ce maudit point de vue de profane, qui fait rire, jouer aux cartes, fumer, que l'on envisageât tout en sainteté; oh! que ce serait beau alors!

65.

Il est remarquable que les circonstances de la vie vraiment poétiques, la mort, etc., ne produisent pas de *pièces* de poésie. Nous avons des pièces du poète mourant, etc., mais c'est fictif. Il semble que le seul fait de se mettre la plume en main suffise pour couper la vérité à la racine.

66.

Il paraît que les Romains du temps d'Auguste avaient l'habitude comme nous de prendre des noms étrangers, grecs, etc., surtout des noms littéraires, ceux qui jouaient grand rôle dans les classiques d'alors : Cyrus, etc. Voyez tous les noms qui figurent [chez] Horace. Ce ne sont plus

seulement les vieux noms romains, Junius, Paulus, etc.

67.

Les natures fines sont souvent fort enthousiastes, et fort crédules sur certains points. Où trouver un type *plus fin* que Fénelon? Voyez-le à la cour : nul courtisan ne l'égale. Mais il a le haut sens des hautes [choses], il sera crédule sur ce qui tiendra à ces hautes choses, l'apparence lui en suffira. Il se laissera prendre à madame Guyon (que du reste je ne regarde pas comme un imposteur), comme aurait fait un bon dévot. Moi aussi, je me suis souvent laissé prendre à des charlatans de philosophie.

68.

Nous sommes toujours portés à chercher quelque chose de substantiel et de réel à toutes nos impressions. Ainsi, par exemple, les émotions de lieux : j'ai toujours éprouvé que, quand je me trouvais aux lieux célèbres par de grands souvenirs, j'éprouvais une sorte de creux insatiable, quelque chose de non satisfait. Cela venait de ce

que je voulais saisir réellement et substantiellement l'impression que je sentais que je devais éprouver. Je m'étais laissé dire que là on éprouvait une émotion, et je cherchais à la toucher comme une plante du pays. De même pour le synchronisme dont je suis aussi fort curieux. Il m'arrive sans cesse de me demander : que fait-on maintenant à Tréguier, à Saint-Malo, à Saint-Sulpice, à la Sorbonne, à l'Académie, etc.? Mais, par cette tendance à tout substantialiser, je me tourmente encore à vouloir toucher tout cela. De même pour les éphémérides, on se dit : A pareil jour, telle chose eut lieu, et cela fait impression. Pourquoi cela? Est-ce convention ? Car en soi qu'importe que ce soit le trois cent soixante-quatrième ou le trois cent soixante-cinquième jour, d'autant plus que, selon les occurrences, cela ne se correspond [pas]? Moi par exemple, le jour de l'ordination. Or le jour de l'ordination d'un ami ne répond pas astronomiquement à celui de l'autre. Nous cherchons en tout cela du réel ; celui qui ne voudrait que du réel devrait s'en moquer; il n'y a en tout cela que du psychologique. De même encore quand on se dit : J'ai été ou je suis dans un lieu : j'ai laissé et pris des molécules à Paris, en Océanie, en Pologne. C'est plus que si

c'était en Bretagne; car, pour un Polonais, il y aurait le même prestige à en avoir laissé en Bretagne.

69.

Je remarque une différence essentielle entre le dessin des caractères de Molière, et celui des poëtes plus modernes, de Collin d'Harleville par exemple. Prenez l'optimiste et le pessimiste dans les deux. Molière les fait agir, sans presque y songer. Il ne les pose pas explicitement sur le chevalet pour les peindre. Il ne s'est pas dit : voilà mes types; l'autre au contraire se l'est dit : il les peint de propos délibéré, et après l'avoir annoncé d'avance. On sent l'art plus réflexe, qui compose au point de vue de la critique.

70.

Mon Dieu ! que je me préoccupe toujours de l'état de l'érudition à venir ! S'occupera-t-on encore de langues ? Serons-nous objet d'érudition ? Embrassera-t-on tout ? ou bien décidera-t-on solennellement une élimination ? ou bien le partage du travail se fera-t-il, ou des

méthodes faciliteront-elles la compréhension de l'omniscience? Enfin, il faudra bien quelque nouveauté, car mathématiquement parlé, la progression croissante rendra l'érudition universelle impossible. Ou bien la marche de l'histoire amènera-t-elle quelque procédé de simplification, un déluge de barbarie (pas besoin d'aller les chercher bien loin, la Révolution, ce fut cela au regard des lettres), pour balayer les bibliothèques? Car enfin, qu'on s'arrête à celles-ci. Il est sûr que si on suit le même procédé pour celles-ci, elles seront tellement encombrées qu'elles seront inutiles. Déjà la Bibliothèque Royale. Tout cela sera en coïncidence.

71.

J'ai assez l'habitude, quand je veux estimer un littérateur du jour, de voir s'il est en crédit public, s'il est de l'Académie, par exemple; s'il a quelque emploi officiel dans les bibliothèques, les cours, etc., etc., afin d'avoir un critérium entre le bon aloi et la littérature étiolée. Mais ce critérium qui séduit les contemporains est très mauvais, comme le prouve l'expérience. Que d'auteurs détestables ou médiocres furent ainsi officielle-

ment préconisés, depuis Chapelain pensionné, etc. La postérité ne se tient nullement dans cette démarcation. Ce n'est rien pour elle. Que de croûtes ridicules ont fait partie des Académies, etc. Quand on voit les misères qui la remplissaient du temps de Louis XIV, par exemple, on est tout surpris qu'un siècle qu'on présente comme si prodigieusement riche n'ait pas fourni le contingent de quarante hommes au moins distingués.

72.

Usage du *lieu commun* prodigieusement étendu dans la poésie hébraïque. En Job, par exemple, chaque interlocuteur, quand il n'a plus rien à dire, se met à parler de Dieu, des impies, etc. On n'a pas assez compris cela, quand on a voulu chercher des suites rigoureuses et logiques dans tous ces discours.

(V. une pensée précédente analogue [*Nos 38 et 40*].*)*

73.

Le mythe étymologique n'est pas toujours dirigé à cette fin d'expliquer une étymologie, mais aussi

souvent ce sont de pures légendes fondées sur un son. Ainsi le mythe de la mâchoire d'âne dans Samson, sur l'équivoque de לחי [1]. (Cf. Herder, p. 439. Trad. Carlovitz.)

74.

Les nations où le vulgaire est le plus lourd, où l'intelligence est le moins de droit commun, sont celles où l'apparition de génies originaux et excentriques est le plus commun. Ainsi en Allemagne, où le peuple est très bête (rappelle-toi le dire de M. Souvestre), la Bretagne. Opposez à cela la précocité et la facilité qui, chez le Parisien, est de droit commun.

75.

Une fois que, dans un état libre, un homme s'est élevé, résolu de dominer les autres, il faut que le principat l'emporte. En effet, on résistera au premier ambitieux, mais pour lui résister, on se fera *un chef*, et croyez-vous que le premier

1. Renan fait ici allusion au mot hébreu לחי, qui est à la fois un nom propre de lieu, *Lechi*, à la frontière de la Philistie, et un nom commun, *mâchoire*; cf. Juges, XV, 14-19.

Note

ambitieux abattu, le second se démettra volontiers de ce qu'il a été? Non, non. Ainsi la République fait Pompée contre César. Après César, les républicains demandent encore un chef. C'est très naïvement dit dans les lettres de Cicéron à Atticus. Ainsi, dès lors, c'est fait d'une république. Il se pourra faire que ce ne soit pas le premier ambitieux qui réussisse, mais il en amènera un autre qui réussira. Ainsi, on peut empêcher tel ou tel d'y arriver, mais on n'empêchera pas quelqu'un d'y arriver. C'est comme le mouvement des choses. Vous lui boucherez telle issue, telle issue, mais non toutes les issues. Oh! mauvais métier que de lutter contre cette force! Malheur à ceux qui s'y laissent embarquer par les circonstances! Car on ne peut reculer, et avancer c'est faire l'office de celui qui veut boucher tous les trous d'une vieille digue contre laquelle le flot s'élève. Tandis qu'on calfeutre un endroit, un autre crève, puis un autre, puis enfin de tous côtés, et adieu!

C'est la fable de l'homme et du cheval implorant le secours de l'homme qui lui met la bride pour le mieux venger. Je garde; une fois constitué, je reste.

76.

La phrase régulière est-elle la vraie forme régulière de la pensée, ou n'est-elle pas un moule gênant qui lui est imposé, et ne serait-il pas plus commode d'aller *lege solutus*, pourvu qu'on se fît entendre? Adieu alors la *littérature*, dans le sens restreint. Il n'y aurait plus que des penseurs, des savants et des poètes. Ce serait là la littérature.

SEPTIÈME CAHIER

שׂעִפִּים

PENSÉES

PENSÉES [1]

1.

Tout mon système intellectuel, moral et politique est fort bien lié. Par exemple, c'est en vertu de ma conception des gouvernements comme purement répressifs, que j'arrive à mon type de perfection toute spéculative et idéale. Si je croyais qu'il fût de l'office du politique de moraliser les hommes, je voudrais être les hommes [2]. Cela a pu être, mais cela ne doit pas être. Le politique est chargé d'empêcher les hommes de se voler et de

1. Renan intitule ce cahier, שׂעִפִּים, *Pensées*; le mot hébreu ici employé désigne surtout les pensées qui assaillent l'esprit pendant la nuit et il a servi déjà à Renan à expliquer la manière dont nous nous ressouvenons de nos songes; cf. E. Renan, *Cahiers de jeunesse*, p. 377-379.

2. Il faut évidemment lire : le politique.

se tuer, et les nations de s'entre-déchirer, et cela non parce que c'est immoral, mais parce que cela ne serait pas tenable sans cela. — Au philosophe et au prêtre la morale, qu'on rend fort suspecte en en accordant l'apostolat au politique. On se figure alors que c'est une machine pour attraper les nigauds. — On voit donc que le politique est fort peu de chose, et que l'homme de la morale est tout.

2.

Rien de plus ridicule que les niais quand ils veulent se monter au ton poétique. Ils ont ouï dire que ceci, cela est poésie, ou plutôt ils l'ont senti, car d'ordinaire ce l'est en effet, et alors ils vont singer cela, croyant que la poésie qui est dans la veine originale est aussi dans la singerie. Ainsi cet imbécile qui, la tête farcie de certaines idées, s'en allait sur les tours de Notre-Dame se battre les flancs pour méditer poétiquement et chanter sur Paris. Ces néo-catholiques surtout sont forts pour ces sottises. — Voilà de ces psychologies qui ne peuvent se peindre en langage abstrait et direct. Il faut les mettre en action; une comédie sur ce sujet serait la bonne manière de peindre ce fait.

3.

La missreprésentation des grands écrivains du siècle de Louis XIV a ses antécédents et son explication dans la missreprésentation bien plus impardonnable encore des écrivains antérieurs, Quinault, les romanciers, etc., métamorphosant en galants les héros de l'antiquité, etc. (Cf. Boileau, *Dial. des héros de romans*, et M. Saint-Marc-Girardin, *Leçon sur Quinault.*)

4.

Ce genre actuellement si en vogue d'*histoire* ou de *critique littéraire* est réellement fort moderne. Les premiers essais s'en trouvent en La Harpe, puis dans les critiques de la Restauration et de l'Empire, mais affaibli; M. Villemain lui a définitivement donné sa forme brillante. Il est réellement le créateur de cette manière brillante, mais superficielle, de parler de littérature, sans loi, ni règle, à tort et à travers, n'importe, pourvu qu'on parle de choses littéraires et qu'on en parle littérairement. C'est le caprice même.

5.

Les chimistes et physiciens de bonne roche regardent la matière comme quelque chose de très substantiel, ferme; c'est quelque chose, cela, parce que c'est *bien dur*. Pauvres gens! voilà bien de ces idées claires qui, approfondies, apparaissent d'une incroyable superficialité. — J'incline, moi, à regarder la matière comme un *fait permanent*, et peut-être la *substance* aussi de même.

6.

Quand une question s'est quelque temps agitée dans certains termes, sans avoir été résolue décidément et sans avoir été admise au rang des résultats admis, il devient tout à coup de mauvais ton de l'agiter dans ces termes. C'est une sorte de lassitude qui s'empare, et il passe pour convenu, on ne sait pourquoi, que ces termes sont usés, que cette manière de poser la question est fausse et mesquine, on traite d'arriérés ceux qui s'en occupent encore. Par exemple, pour le romantique et le classique, la question en est aux mêmes termes qu'il y a vingt-cinq ans, mais

maintenant il serait de mauvais goût de s'en occuper dans ces termes, et les intéressants, comme Saint-Marc-Girardin, etc., riraient bien sûr de ce ferrailleur du vieux temps. — Voilà encore un des moyens les plus fins pour se donner un bon ton : c'est, en survenant dans un débat, de se poser en supérieur aux deux partis, de les traiter en gens qui n'y entendent rien, et se battent en l'air, qui ont tous deux tort et raison, d'en faire des types de mauvais goût pour se faire type de bon.

On n'est nulle part si porté à généraliser que dans cet ordre de considérations morales. Un fait suffit pour qu'on l'érige en loi. Au moins pour moi, j'opère ainsi. Ainsi, pour la loi que j'exprimais dans cette pensée, je n'ai qu'un exemple, celui du classique et du romantique, mais cela me suffit : car je jurerais que cela se reproduit en tous les cas, vu que je sens que cela tient aux lois générales. Ici on *sait* la loi générale, car on la trouve en soi, le cas particulier y fait penser, non la tirer par induction. Il nous fait penser à ce que nous portons en nous. Voilà ce qui fait que les études des moralistes ne doivent pas être conduites par l'induction psychologique. Ici la loi est en nous, le tout

c'est de la voir, et pour la voir, un seul fait-occasion suffit.

7.

Rien de plus sot que ces préceptes absolus de poétique ou de littérature, qui ne sont que des limitations. Ainsi, par exemple, on dit qu'un caractère tout beau, sans ombre de passion, comme Jésus-Christ par exemple, n'est pas poétique, ne peut être sujet d'épopée. C'est absurde. Je conçois l'épopée de la perfection même. Savez vous d'où nous sont venues ces règles? C'est que dans la plupart des épopées, dans Homère surtout, les héros en effet ont été mélangés. Alors on érige cela en loi. Mais dites donc que c'est là une *espèce d'épopée*, mais qu'il y en a mille autres, qui peuvent être conçues sur un système tout différent. Voilà bien cette misérable idée des littératures réfléchies et de seconde formation, c'est de s'imaginer que les prédécesseurs font loi, qu'on ne peut faire autrement qu'ils ont fait, qu'ils ont tracé des limites aux genres, etc. Et, mon Dieu! que de genres encore à naître, et que de combinaisons des genres existants! Les sots rhéteurs nous viennent dire : L'ode ne veut pas

cela, donc c'est une faute : L'épître en vers veut une lacune qui ne soit pas trop élevée; donc c'est une faute d'y déployer les ailes. Pauvres sots! Mais ma pièce ne sera pas une ode, une épître en vers si vous voulez, ce sera quelque chose de nouveau, voilà tout. *Si les Grecs et les Romains avaient eu l'idée de faire quelque chose de semblable, on en eût fait une catégorie* et voilà qui eût été fini. Mais ils ne l'ont pas fait, c'est péché. — Non, il ne faut pas admettre de limites en littérature. C'est l'esprit s'exerçant dans toute son étendue, dans les seules limites du beau, qui ne sont pas des limites.

8.

La prépondérance décidée qu'a aujourd'hui acquise la méthode historique en littérature, témoigne très sensiblement combien la méthode *préceptive* qu'on usitait autrefois est morte et *antiquata*. Ainsi nul aujourd'hui n'aurait le courage de faire un cours de *préceptes*. Tous se précipitent dans l'historique, et pour les ouvrages aussi. C'est que cela est *critique*, et de fait, c'est plus avancé.

9.

On s'abuse de propos délibéré sur la certitude des vérités morales. Car, d'une part, tout penseur interrogé répond : Elles sont aussi certaines que les mathématiques. Et pourtant on *craint*, et on l'avoue, et qu'est-ce que craindre, sinon douter? Il y a diverses espèces de certitudes. C'est absurde. — Oui, par rapport au motif; mais le fait au fond est toujours le même. Il n'y a pas deux manières d'être certain.

10.

Décidément je crois que j'ai dépassé le simple point de vue des *sciences expérimentales*, restreintes à leur manière et à leur positivisme, lequel pourtant me charmait tant autrefois, et me satisfaisait complètement. Je ne le trouve plus *assez beau*. Les physiciens sont curieux avec leur manière dédaigneuse de croire qu'eux seuls ont le bon esprit du vrai. N'y a-t-il pas autant de vrai dans la poésie et le transport de l'âme?

11.

Il est remarquable que presque toutes les questions philosophiques peuvent être considérées comme embrassant et résumant en elles, au moins par conséquence, toute la philosophie. Le problème de la substance, par exemple (qu'est-ce?), qui maintenant me préoccupe, est tout en vérité. Dieu, l'âme, le monde, etc., tout est en lui.

12.

Il n'y a qu'un point sur lequel je suis rebelle à l'induction et à l'indifférence scientifique. C'est sur le point de la valeur de la philosophie et de l'exercice intellectuel. Je suis obligé pour me contenter et avoir paix de moi-même de me dire que tout, absolument tout est là, et que cela seul a du prix. Oui, si je donnais une valeur directe à l'industrie, par exemple, je me trouverais dans une assiette de vie insupportable, tout mon système serait ébranlé. Il faut que je me déclare que tout cela est vanité. Le fait est que je le crois. Je ne puis réellement trouver en tout cela aucun prix direct, si ce n'est en tant que cela

sert au philosophe à mieux philosopher. Il faut avouer que mon système paraîtrait un *portentum* aux industriels. Mais eux à leur tour me paraissent un *portentum*. Mon Dieu ! se pourrait-il que nous fussions deux mondes fermés l'un pour l'autre, ayant raison tous deux, mais partiellement ? Je ne puis le croire, et je jure que moi seul je tiens le solide. Mais au fait, je dirais la même chose, quand ce que je disais tout à l'heure serait. C'est fâcheux. Je voudrais avoir un garant extérieur. — Je suis comme M. Le Hir déclarant que son monde surnaturel seul vaut quelque chose. Pardieu ! il a raison : c'est ainsi qu'il faut dire. Et puis, il faut que chacun absolutise ainsi sa théorie de bonheur. Bon gré, mal gré il faut qu'il en soit ainsi.

13.

Principe d'unicité, dans le système de Leibnitz. Centre d'agglomération de monades. C'est exactement ce que je concevais. Mais est-ce une autre monade ? Alors elle est localisée. N'en est-ce pas une ? Alors *une substance naît de substances*. (V. *alibi* et *in meo cap.)*

14.

Il y a actuellement dans la grande salle de la Sorbonne un congrès agricole; grand fora[1], le grand amphithéâtre regorge. Et la salle de philosophie compte quatre à cinq auditeurs. Oh Dieu! se peut-il? Ah! si c'était religion, on se remuerait plus, au moins: merveilleuse puissance des noms. Décidément il faut que la philosophie se fasse religion pour remplir sa fin; car le vulgaire est décidé à ne la prendre que sous cette forme-là.

15.

L'hypothèse du flambeau de saint Augustin pour expliquer l'*origine de l'âme*, est très naïve et très nettement caractérisée. Jamais on n'a mieux trahi l'embarras où l'on est pour expliquer *le commencement d'être d'une substance*. Le bon saint en fait *un fait*, ce qui est bien plus commode;

1. Le texte manuscrit porte fora ou fara, qui ne figurent pas au dictionnaire. Dans le patois du Midi, *foraï* ou *forail* est la place du marché, l'endroit où l'on vend des bestiaux, du latin *forum*. Peut-être faut-il voir ici un mot breton ou forgé par Renan, conformément à son habitude de créer les noms dont il a besoin.

car il n'imagine pas, j'espère, que c'est la substance du père qui lui passe un peu du sien, pas plus que le flambeau source ne donne de sa flamme au flambeau qu'on y allume. C'est donc le simple fait d'un... [*inachevé*].

16.

Il y a deux sortes de philosophies: 1° Les objectives, sortant franchement de l'âme, et discourant scientifiquement du monde et des choses, Leibnitz par exemple; 2° Les subjectives, ne sortant pas d'elles-mêmes: criticisme de Kant. Elles ne peuvent se décider à franchir le seuil. Les autres, plus hardies, courent et discourent.

17.

Il y a des caractères qui sont des mélanges bizarres de vérité et d'affectation, d'orgueil, de vanité même, d'égoïsme et d'enthousiasme désintéressé. Dieu seul a la clef de ces âmes-là. J.-J. Rousseau. Moi-même je suis faux quelquefois, et je songe au δοκεῖν. Et pourtant aussi j'ai un grand fonds de vrai.

18.

C'est fort singulier ; l'homme de lettres n'a pas les lettres pour objet ; ainsi l'archéologue, le linguiste, etc. *Supposent-ils donc que ces choses ont plus de valeur dans l'être connu que dans l'être?* Et s'ils supposent que l'être en a plus, comment peuvent-ils vivre dans leur système? Le penseur même n'est-il pas lettré en ce sens? M. Lamennais, par exemple? Il n'y aurait en ce sens que les critiques et historiens littéraires qui seraient proprement lettrés. Le bibliophile ne s'arrange pas de cela. Mon Dieu! je sens le nœud de tout cela. Mais je n'ai pas le temps de le dire.

19.

Il n'y a qu'un fil qui tient les hommes liés. Voilà ces soldats qui font l'exercice au soleil et à la poussière, qui meurent d'ennui : qu'est-ce donc qui les tient là, puisqu'à eux est le nombre? Et dans la société où tous s'ennuient réciproquement, pourquoi n'est-on pas franc une bonne fois l'un avec l'autre?

20.

Éviter bien de donner à la science un air de monopole de corps, quelque chose qui n'a de sens et de prix que pour une classe d'hommes, qui s'en nourrissent entre eux. Non : c'est la fin et le but posé à toute l'humanité: seulement *accidentellement*, tous n'y peuvent atteindre.

21.

Très bon.

Voici une loi qui me semble très générale en politique, et qui explique une foule de faits, et qui est liée à toute la vraie théorie historique du progrès. — Les beaux rôles sont les rôles d'opposition: car quand un état est constitué, comme la Restauration par exemple, en vertu de la perfectibilité, on aspire à mieux, et les hommes les plus avancés se mettent en opposition. Ils réussissent, le vieux système est renversé. Alors de trois choses l'une, ou ces hommes qui ont renversé l'ancien ordre devenu odieux, meurent à ce moment. Ceux-là sont les bienheureux pour

la gloire ; car ils ont tout le mérite de la destruction de l'ancien système, et ils n'ont pas l'odieux qui bientôt s'attachera au nouveau. Car en vertu de la perfectibilité, celui-ci ne satisfait pas plus que le premier ; 2° D'autres entrent en plein dans le système qu'ils ont cherché à établir ; ils s'y attachent, en profitent et participent à tout l'odieux qui bientôt rejaillira sur ce nouveau système. Ils sont comme ceux qui ont fait faire un pas à la philosophie, mais qui, croyant avoir atteint l'absolu par ce pas, ne veulent plus en bouger, et sont bientôt dépassés. *Tout homme ne peut guère faire qu'un pas dans sa vie au delà du point où il a pris les choses humaines.* Il lui a fallu en faire plusieurs pour en arriver à ce point ; mais, partant de là, il n'en fera qu'un. Là il se posera en borne, et les nouveaux venus le pousseront rudement, sans pouvoir le faire avancer ; 3° D'autres, après avoir renversé le vieux système, ne renoncent pas au rôle brillant d'opposition. Ils préfèrent l'opinion à la fortune, et agissent contre le nouveau système qui, quoique plus avancé que l'ancien, est bientôt pourtant en retard. Les systèmes de choses en effet ne forment pas une marche continue, et l'humanité au contraire marche d'une marche continue.

La ligne de A en B représente la marche continue de l'humanité. Les points *a*, *b*, *c*, *d*, les divers systèmes de gouvernement. De A en B′, l'humanité ou une portion de l'humanité sera régie par la forme *a*, de B′ en C′, par la forme *b*, etc. On voit donc que l'humanité toujours est en avant de sa forme. Unis en *x*, au delà de A, point correspondant de *a*, ce n'est qu'au point indivisible A que le système a suffi. *Le lendemain d'une révolution, il en faut une autre*, on en demande une autre. Ce sont comme les quantités continues et discontinues en mathématiques. — Voilà pourquoi toute forme actuelle est vieille, *rétrograde*, pourquoi le type *conservateur*, le juste milieu, est regardé comme perruque, de mauvais goût. Le stable exaspère, car l'humanité n'est pas stable. Oh! que je vois cela fortement! Aussi les hommes d'opposition sont toujours favorablement jugés. Tous les partis font bénévolement cause commune avec eux. Et les superficiels qui n'ont pas de raison pour faire opposition en font tout de même pour cela. C'est d'une manière analogue qu'il faut expliquer la nécessité de temps en temps des révolutions dans les gouvernements. — Car les gouvernements

n'ont pas la même flexibilité que l'humanité, ils ne peuvent correspondre toujours à sa marche, au bout d'un certain temps, il faut rompre. D'abord ils étaient l'expression du besoin actuel, le lendemain [ils] cessent de l'être. — (Cf. de Barante, *Littér. du XVIIIe siècle. Versus initium.*) Il exprime cela merveilleusement : « Le cours de cet astre amène, etc..... » jusqu'à : « Nous avons été témoins ».

22.

Observations pour compléter celles que j'ai faites ailleurs[1] sur la tendance de Mahomet à tout adoucir, pour faciliter les abords. C'est, par exemple, le soin qu'il prend, à chaque prescription qui pourrait révolter, de prémettre[2] إِلَّا مَا قَدْ سَلَفَ[3], sauf

1. *Cahiers de jeunesse*, pp. 203, 204.

2. Ce mot, difficile à lire dans le manuscrit, ne figure pas au Dictionnaire de l'Académie. Il y faut voir, conformément à l'habitude qu'avait Renan de forger les mots dont il avait besoin, la francisation du latin *præmittere* = placer devant, dire avant. *Reden vorausschicken.*

3. Citation textuelle du Coran, relative au mariage illicite : *excepté* ou *si ce n'est l'événement accompli.* Cf. Cor., IV, 26 : « N'épousez pas les femmes qui ont été les épouses de vos pères; c'est une turpitude... *toutefois laissez subsister ce qui est déjà*

le passé. Il semble craindre de blesser. Il ajoute toujours un correctif à côté d'une loi un peu dure, et s'applique immédiatement à détruire un scrupule possible. Dieu est clément et miséricordieux, en un mot, partout un ton de morale relâché. Jésus, au contraire, serre partout. Il ne dilate que l'âme, le sentiment; or, celui-là n'est pas en Mahomet. Il n'est pas dominé par un sentiment moral, mais par une pensée forte, un tour d'esprit et d'âme énergique, et un ton de poésie brûlant vers la fin.

23.

Les philosophes se trompent grossièrement en prétendant que l'homme est d'abord tout renfermé dans le moi, et que ce n'est que par la suite qu'il sort hors de lui. Buffon, par exemple, en son morceau du premier homme racontant ses premières impressions. — Non sûrement; il paraît bien au contraire que l'homme était tout hors de lui, tout répandu sur la nature, se pos-

accompli », et Cor., IV, 27 : « Il vous est interdit d'épouser vos mères, vos filles... *Si le fait est accompli,* Dieu sera indulgent et miséricordieux. » Le même verbe *salafa* se rencontre encore, avec le même sens, dans Coran, VIII, 39 : « Dis aux infidèles que, s'ils mettent fin à leur impiété, Dieu *leur pardonnera le passé.* »

sédant à peine lui-même, n'étant pas encore entré en possession de son moi. Le sauvage est tout hors de lui. L'enfant aussi; le moi n'est pas l'état primitif comme le voudrait la symétrie des systèmes : le fait est là : c'est bizarre, mais il en est ainsi.

24.

Le celto-breton renferme une foule de mots qui ne sont que du vieux français, par exemple, *Ler*, voleur, se trouve sous cette forme dans le *Roman de la Rose*. De là est venu *larron* qui s'y trouve aussi. — Guennek = Blanc, six blancs (pièce de monnaie), et une foule d'autres qui font ressembler cette langue à du français qui n'aurait pas changé. Mais cela seulement pour certains mots.

25.

Oh! Dieu! que mon imagination est frappée de ce trait des temps primitifs, de peu tenir à sa vie et à celle des autres, de jouer la vie et sa mort pour un rien, un mot, une énigme, par exemple. Voyez l'Edda, le combat d'Odin et du

géant, — le combat poétique de la Wartbourg, — le pauvre Henri dans M. de Montalembert, et plusieurs autres traits encore de sa sainte Élisabeth. — A peine se sent-on séparé du tout par la réflexion individuelle. Ce n'est que plus tard qu'on se centralise en soi, et qu'on se trouve important à soi-même. On prend la mort vaguement. Couleur des fragments chaldéens de Daniel[1], tout à fait à ce ton : histoires arabes et persanes *idem*. Mais surtout la Wartbourg. Le landgrave au haut de l'estrade, le minnesinger au milieu,
Notes 1, 2 et 3. le bourreau avec sa hache au bas, et cela pour des énigmes, etc.

Réflexions sur les lois bourguignonnes et ripuaires. Peu de cas qu'elles faisaient de la mort.

1. — Dureté de notre ancienne législation. Manière indifférente de faire et de voir une exécution. (Cf. par exemple, M. de Pourceaugnac, *de Molière, acte III, scènes* II *et* III. *Cf. Villemain,* XVIII*e siècle, 1re partie, 2e volume, p. 82, 12e leçon bis.)*

2. — La facilité avec laquelle on condamne à mort dans

1. On sait que le livre biblique de Daniel est écrit en deux langues, alternativement en hébreu et en araméen ou chaldéen. Les fragments chaldéens sont : II, 4, — VII, 28, et concernent les destinées des Gentils, tandis que les chap. I-II, 4 et VIII-XII, conservés en hébreu, se rapportent de préférence aux Juifs. De là, d'après quelques exégètes, la différence des idiomes employés dans le même livre.

les législations primitives pour des crimes très légers, ou même pour des choses qui n'étaient pas des crimes : de même chez les sauvages. Grande extension de la peine de mort chez les primitifs; chez les civilisés, on y regarde à deux fois et on se demande même tout de bon si cela....

3. — La légende du songe des âmes blanches qui sortaient de la terre, à l'endroit où l'on exécutait, et mille autres circonstances qui montrent qu'on y regardait à peine. De même pour supplices : on se soucie peu d'en faire souffrir, quand on se soucie peu d'en souffrir.

26.

Rien n'est plus caractéristique de la manière partielle de voir les choses que les déclamations de nos publicistes modernes contre la barbarie et la manière dure et froide de traiter les condamnés, contre la peine de mort, etc. (Cf. Eugène Sue, *Mystères de Paris*, 10e partie, chap. I. Émile Souvestre, *le Monde tel qu'il sera.*) On dirait, à les lire, que c'est tourmenter à plaisir; c'est un cauchemar... Mais songez donc aussi à l'assassinat et à la victime palpitante, à ses cris... Voilà qui n'est pas moins horrible. *Voyez donc tout.*

27.

Oh! quel monstre que cette royauté absolue se

soutenant contre le peuple, et se moquant pour cela des individus, donnant le knout à celui-là, exilant l'autre en Sibérie, sans y regarder, pourvu qu'elle tienne! Oh! si les peuples savaient! et quand on pense que la *force* est à eux, et le prestige et l'opinion seulement pour les autres, c'est affreux! Oh! si je tenais ce czar[1], je vous le souffletterais, je lui cracherais au visage, je le ferais bafouer et juger, condamner à mort par la populace, noyer au milieu des huées. Ah! ah! majesté, n'est-ce pas que les hommes sont aussi quelque chose? Fais maintenant le majestueux! Voyez cette pose! Horreur, horreur que ce point de vue de voir les sujets comme des bêtes qu'il faut bien tenir et dont il faut se garer! Vive La Boétie[2]!

28.

Quelle mauvaise foi dans la raillerie! Ces imbéciles se moquent du fini, de l'infini et de leur rapport dans M. Cousin, eh quoi! tel point du christianisme ne prête-t-il point plus encore au

1. Nicolas Ier, 1825-1855.
2. La Boétie, auteur du *Discours sur la servitude volontaire*, où il s'élève avec véhémence contre les abus du pouvoir absolu.

sarcasme? Quand on vous raille, vous criez à la mauvaise foi, au blasphème, à la superficialité d'esprit; vous prenez le ton haut et sérieux qui se met au-dessus de la raillerie. Puis, quand vous raillez les autres, vous voulez que cela compte pour bonne raison et vous appelez sots ceux qui prennent au sérieux les objets de vos fades plaisanteries. Comment appelleriez-vous celui qui sur la foi des plaisanteries de Voltaire ferait fi sans examen du christianisme?

29.

Magnifique idée morale de l'islamisme. L'esclave y est puni moitié moins que l'homme libre. (Cf. Coran, IV, 30 et not. Caussin *ad hunc locum.*) Il a moins de faculté morale (ceci est le mélange impur), il mérite moins, donc il démérite [moins]. Conséquence merveilleusement bien déduite sur des prémisses déplorablement fausses. C'est la pensée d'Aristote : le maître est plus grand, car il a plus de devoirs. Le plus noble est celui qui est le plus punissable, s'il pèche. C'est beau. Nos aïeux ne l'entendaient pas ainsi.

30.

C'est une chose affreuse qu'entre tous les gouvernants, depuis saint Louis peut-être, il n'en est pas un seul que l'on puisse regarder *comme ayant pris moralement sa charge*. Thiers est par sa franchise de ce point de vue : croire et laisser croire sans se gêner que *finesse* est tout. Les autres, Guizot, par exemple, cachent au moins tout cela sous de la théorie, ce qu'on appelle des principes. Et on veut avec cela que les inférieurs aient de la morale. Allons, comment voulez-vous qu'on ne regarde pas cela comme du machinisme, et qu'on n'abhorre pas cet attrape-nigauds? Un historien de l'histoire moderne a-t-il jamais songé à attribuer à une vue morale un acte de gouvernant, de Louis XIV, de Richelieu, etc. Mon Dieu! quand donc verra-t-on un homme *vertueux* gouvernant par des principes de morale? Je vous jure qu'on le respecterait. Car pourquoi crie-t-on après nos hommes? C'est qu'on voit bien qu'ils ne songent qu'à faire leurs affaires. Un type ancien, à la Phocion, est-ce encore possible, proposant de se retirer quand on ne voudrait plus de lui, n'y tenant pas, comme le vieillard de

Crète de Fénelon? Un député seulement de cette espèce, serait une pièce rare et belle.

31.

Un gouvernement n'est établi que pour faciliter le développement d'un peuple. Quel monstre donc qu'un gouvernement qui croit ne pouvoir [se] maintenir qu'en le déprimant, et qui, pour son égoïsme, l'écrase, étouffe tout progrès, tient pour suspect toute tentative d'éveil, cette Pologne par exemple! Rien au monde ne me paraît un plus affreux bouleversement. Que ceux-là y demeurent froids qui s'imaginent que le but de l'humanité est de vivre petitement, isolément, stationnairement, chacun chez soi, fin de momie! Les absolutistes sont obligés de professer cela, et alors ils ont quelque... [*inachevé.*]

32.

Oh! que ce charlatan que j'ai vu tout à l'heure à la barrière, en conduisant ces enfants, m'a suggéré de rapprochements frappants avec des charlatans d'un autre ordre! Habit rouge galonné d'or, accoutrement bizarre, parole grosse et forte,

grand tintamarre sur la voiture, emploi de termes scientifiques, désintéressement affecté : Je fais tout pour mon amour-propre, comme Napoléon, notre grand empereur (ceci d'ailleurs est typique, cet homme est devenu définitivement mythe populaire). Et pourtant je vous jure qu'on le croyait. On voyait les physionomies crédules, et d'autres à côté qui cherchaient à faire les fines et à ne pas croire, mais qui au fond croyaient aussi, et à la fin, j'en suis sûr, auront acheté sa drogue. Oh! c'était impayable!

33.

Les distinctions des choses ne sont que dans leurs degrés inférieurs et médiocres : ainsi joie et douleur n'existent que dans les sentiments modérés. Quand ces deux sentiments s'élèvent à une certaine hauteur, les distinctions antithétiques disparaissent, et on éprouve quelque chose qui n'est ni joie ni douleur, mais les deux syncrétiquement mêlés. De même pour sacré, profane. De même pour le génie sublime, toutes les lignes se confondent. Il n'y a plus de beau, de laid, de grand, de petit, mais tout cela en *un*. De même l'idéal est à la fois science, philosophie,

poésie, vie. En un mot, toutes choses partent d'un centre où elles sont l'une [dans] l'autre, et vont en descendant de là se différenciant en espèces. Le plus haut sommet des facultés humaines est cette confusion syncrétique qui fut aussi son état natif. Car à l'enfance de l'humanité, il n'y a non plus aucune distinction : tout est fondu en un. Un même fait psychologique était sentiment, sensation, réflexion, jugement, tout. L'analyse est l'état intermédiaire.

34.

Deux manières d'expliquer la multiplicité d'animaux dans un animal : 1° c'est une vertèbre qui domine les autres en effaçant leur personnalité; 2° c'est l'unité, un être, un résultant de plusieurs, mais n'étant lui-même aucun des plusieurs. La première hypothèse n'explique pas le fait dans son ordre infime; comment dans l'animal *où il n'y a pas centralisation*, y a-t-il unité? Pourquoi monarchie, là où je ne vois qu'égalité? Pourquoi *une* volonté? Pourquoi n'y a-t-il pas combat de ces individus égaux? La deuxième hypothèse au contraire (l'hypothèse panthéiste) explique fort bien ce fait : c'est l'égalité même de ces parties

qui produit une personnalité supérieure. Mais elle n'explique plus rien aussitôt que la centralisation commence à paraître. Car dès lors on voit évidemment telle vertèbre qui domine, la tête par exemple chez le vertébré. Ainsi l'une des hypothèses explique le bas de l'échelle, et l'autre le haut; l'autre le haut et non le bas, et pourtant elles s'excluent.

35.

Ceux qui ont gagné dans les révolutions veulent absolument qu'elles ne servent qu'à fonder un autre ordre de choses, lequel, lui, soit permanent; ceux qui n'y ont rien gagné n'entendent pas de cette oreille, et prétendent que tout est à recommencer. Théoriquement, ceux-ci ont raison; car rien n'est stable dans le gouvernement des choses. C'est un besoin perpétuel de révolution dont l'une appelle l'autre.

(V. super, nº 21.)

36.

C'est incroyable comme l'enfant tient à la propriété. Un de ces bambins s'est fait au pied d'un

arbre un petit jardinet de quelques pouces d'étendue, où il a semé quelques fleurs, qui poussent misérablement et ne produisent que quelques petites fleurs étiolées ; il en a à côté de magnifiques dans le grand parterre, eh bien ! il ne les regarde pas, il n'a d'amour et d'admiration que pour ses pauvres fleurs. Et quand il a vu qu'elles poussaient, il avait peine à le croire, c'était une admiration ! C'est qu'il les avait semées. Et cet autre avec son serin. Il étudie, admire tous ses mouvements. Quand il a vu qu'il avait des œufs, c'était une joie folle, à ne pas se contenir. Et cet autre qui avait enfoui une poignée de terre dans son pupitre, et y faisait pousser quelques lentilles. Il les caressait, les admirait. C'était à lui ! Il s'y mêlait aussi beaucoup de satisfaction de son action propre, et même cela dominait la propriété. L'enfant a peine à croire que son action compte déjà pour quelque chose dans la nature, il s'imagine que rien de ce qu'il fait n'est de bon aloi et sérieux, et il est ravi quand il voit que ce qu'il a fait vaut autant que ce qu'ont fait les grandes personnes. C'est pour cela qu'on fait tant de plaisir aux enfants en les attachant à quelque chose qui soit leur œuvre, aux arbres, etc. J'ai éprouvé cela autrefois. Quand je jardinais, dans

mon enfance, je ne pouvais croire que ce que j'avais fait réussît comme ce qu'avait fait le jardinier.

37.

On a trop dit que le grand homme est celui qui donne l'impulsion à son siècle et le mène. Cela était bon du temps de Charlemagne. Désormais le grand homme sera celui qui prendra le ton de son siècle et s'y conformera. (Cf. *Préface du Tableau de la Littérature du* XVIIIe *siècle* par M. de Barante.)

38.

Il faut bien prendre garde aujourd'hui, surtout quand on parle pour la morale, de prendre le ton rhétoricien, laissant un voile de séparation entre l'auteur et son sujet, où tout n'est [pas] vérité, contact immédiat. Autrement on dira : C'est un thème de ses compositions classiques, une forme, un moule qu'il a appris au collège, et désormais nulle impression n'est possible. C'est sa *figure* de rhétorique, dira-t-on, s'il se permet les anciennes formes comme parallèles

annoncés et cadrés, etc. Remarquez que les premiers classiques ne faisaient pas ainsi. Ils faisaient des portraits et des parallèles, mais sans les encadrer avec intention. Les nôtres, au contraire, on dit aussitôt : Ah ! ici il a voulu faire un parallèle, là un portrait. Ce sont des formes belles et vraies reproduites artificiellement et faussées.

C'est là une des choses qui contribuent le plus à donner gain de cause au scepticisme fin et railleur.

39.

Il y aurait une curieuse étude psychologique à faire sur lord Byron, bien plus curieuse encore que sur J.-J. Rousseau. L'expérimentation, en effet, n'est jamais plus facile que quand elle peut s'exercer sur le manque, pour voir ce que produit ce manque. Par exemple, elle ôte le cerveau à tel animal pour voir ce qu'il fait, etc. C'est l'expérimentation des fonctions de l'organe enlevé. Eh bien ! on peut faire cela sur Byron. Car ce fut un monstre, un prodige, mais en qui il manqua quelque chose. La morale. Jésus-Christ.

40.

Un résultat n'est bien acquis pour moi que quand j'ai passé deux fois dessus. Il faut une sorte de nœud, un premier bout qui s'égare, et attend qu'un second se noue à lui.

41.

L'esprit spiritualiste est évidemment vrai, seul digne de l'homme. Mais la science matérialiste est vraie aussi. Tout cela, je le jurerais, sera concilié. J'ai entrevu tout à l'heure le nœud dans un éclair. Cabanis et Gall seraient maintenus pour les faits, la science; Cousin et Hegel pour la manière de voir. Tout cela vrai à la fois dans son ordre.

42.

Fait d'association d'idées; je ne puis jamais entendre donner le soir la leçon de musique, sans me rapporter aux premiers temps de mon séjour en cette maison [1], si tristes! Car alors je les

1. Chez M. Crouzet.

entendais pour la première fois, et ils se liaient à mes impressions d'alors avec force, car ces impressions étaient fortes, et cela faisait alors beaucoup d'impression sur moi.

43.

Le siècle de Louis XIV considéra *les vers* absolument comme nous faisons les vers latins, amusement et exercice d'esprit utile, intéressant, auquel certains hommes conservent du goût, mais au fond frivolité et indigne d'être tout un homme. Voyez la *Correspondance* de Boileau. — Le XVIIIe siècle en fit une fleur de salon. Voyez la correspondance de La Harpe avec [le] grand-duc et Schouwalow[1]. — Puis on a dit : C'est le son de l'âme, c'est la vie, c'est l'homme, c'est Dieu.

44.

Que le mot d'homme de lettres et de littérature est large et renferme de nuances différentes ! Scaliger, un Jésuite de collège, un Bénédictin,

1. *Correspondance littéraire* (1801-1807, 6 vol. in-8°) adressée au grand-duc de Russie, Paul Petrovitch.

un docteur de Sorbonne, Racine, Molière, un membre de l'Académie des Inscriptions, Chapelle, Voltaire, Chaulieu, Montesquieu, M. de Chateaubriand, Schlegel, Gœthe, M. Villemain, un professeur de rhétorique, un feuilletoniste, etc., etc. — Ne prenez que deux nuances, ce sera assez pour être frappé. Prenez Chapelle ou Chaulieu, littérature est secondaire. Plaisir est le but, et on fait des vers pour le plaisir. Et cette école, c'est le XVIIIe siècle, une bonne partie du XVIIe, et on a cru, et nous avons encore des bonnes gens qui croient (M. Tissot[1] me semble bien dans ce type) que le type homme de lettres, c'est d'être poli, tendre, galant, un salonnier faisant des vers. Opposez à cela Herder, Schlegel; Dieu est notre forteresse[2]!

45.

Je tourne toujours sans pouvoir me fixer autour de ce singulier problème : La littérature a-t-elle valeur par elle-même, ou bien par ce qu'elle

1. Il s'agit de Pierre-François Tissot, né en 1768, mort en 1854, homme de lettres, qui fut suppléant de l'abbé Delille au Collège de France.

2. Allusion aux premiers mots du choral de Luther, si répandu chez les Allemands protestants : *Eine feste Burg ist unser Gott.*

exprime, en sorte que le prince soit le littérateur ou l'homme, Homère ou Achille? Il est sûr que la forme nue n'est rien, et que le beau, c'est le beau, le moral, le sublime qui est dans les choses et non dans l'œuvre littéraire. Ainsi J.-J. Rousseau est sublime, Byron aussi, et pourtant ils ne sont pas littérateurs. C'est pour cela que ce mot est décidément funeste et à bannir.

46.

Saint-Marc-Girardin est type pour moi de la manière de faire les choses avec une vue supérieure affectée : on fait un cours, des examens, etc., on se fait pédant, sans y croire, mais parce qu'on affiche que c'est utile, et on veut bien que les autres sachent que soi-même on n'en fait pas un cas absolu, mais qu'on le fait parce qu'il faut cela. Machine à *prendre* les gens; oh! que j'ai horreur de cette manière de prendre les choses; vrai, vrai, vrai!

47.

La non-liberté de la presse, la coaction de l'erreur, etc., est souverainement logique dans ceux

qui croient *de foi* posséder l'absolue vérité, et que rien en dehors ne peut être vrai, ni rien au delà non plus. Car alors c'est un service même à rendre aux hommes que d'empêcher qu'on ne leur enlève cette vérité vitale, ce qu'il y a de plus précieux. Ils sont très conséquents, et les fidéistes libéraux ne le sont pas. — Mais c'est leur point de vue qui est petit et misérable. L'homme conquiert la vérité, c'est l'arrêter que de le retenir dans un factice absolu. Ainsi la seule bonne manière de combattre l'inquisitionniste, c'est de renverser sa foi. *Toute religion a été, doit être et sera intolérante.* Pour types, cf. les docteurs romains, Marchetti [1], et cet autre imbécile dont j'ai oublié le nom, auquel Henrion a emprunté des dissertations sur l'inquisition, etc.

48.

La missreprésentation est toujours un mensonge inutile. Car toute chose a sa poésie native et originale, qui est tout aussi belle en son ordre.

1. Marchetti était un prélat italien, qui fut conseiller de Pie VII et fut emprisonné par Napoléon. Il s'agit probablement ensuite du baron Henrion, auteur de plusieurs écrits d'histoire religieuse d'un esprit fort sectaire.

Ainsi le poème du Tasse est certainement miss-représentatif; il nous représente les petits princes d'Italie de son époque; et pourtant quelle poésie n'y avait-il pas dans ces bandes errantes, allant sans but, marchant *vaguement* vers la Jérusalem, tellement dénuées de toute idée réflexe qu'elles ne songent même pas à un chef! Il y a dans ce vague et triste état de l'humanité toute une poésie, singulièrement belle et première. Mais était-ce une épopée régulière qui la devait représenter? Non, il fallait une forme à part, comme le fond était à part, et savez-vous qui est-ce qui pouvait la trouver? Les hommes de l'époque seuls. Car ces peintures après coup, et par des hommes dont l'état habituel est si éloigné de celui qu'ils peignent, qui sont obligés de se faire violence, de se tordre l'esprit pour se reporter à ces époques, sont nécessairement faibles et plaquées.

La vraie poésie d'une époque est la sienne, celle du lieu et du temps ; et si elle n'en a pas, ou plutôt n'en a pas conservé, c'est que cette poésie n'était pas scriptible *(sic)* ou conservable ; et c'est déjà une missreprésentation de l'écrire. En un mot, trois sortes de poésies épiques : 1° celles qui sont l'expression native d'une époque, Homère, Roland, les Niebelungen, Béowulf, etc. ;

2° celles qui copient une époque antérieure et cherchent à passer par les moules de son enthousiasme. A peine y en a-t-il un exemple. Poèmes de Klopstock où il imite l'ancien germain ; 3° celles qui prennent un sujet ancien, sans se soucier de la missreprésentation, Virgile, le Tasse.

Remarquez que le sujet de l'épopée peut être plus ancien que l'époque de l'épopée, et alors c'est l'époque du poète qui est peinte, ainsi pour Homère, Roland, les Niebelungen.

49.

Les hommes du monde traitent de pédants les professeurs de choses classiques surtout. Est-ce eux ou le professeur qui sont les normaux, les vrais juges? Sommes-nous pédants, ou bien eux superficiels? Car tous deux le prétendent. Qui est dans le vrai? En somme, à mon sens, les monopoleurs de la science, disant : la science est pour nous, *entre nous*, une affaire de professeurs, sont des misérables. Les savants ne sont pas le but de la science; ils sont les artisans destinés à faire entrer les résultats dans le courant de la circulation. Ils sont les domestiques, les manœuvres

de la philosophie, et les philosophes, eux, sont l'homme normal.

Savant, oui, professeur, fi!

50.

C'est un malheur que, par un faux respect engendrant par réaction un injuste dédain, on n'ait pas fait des religions un objet de science historique, tout comme la philosophie et les lettres. Histoire comparée des religions, classification des religions, lois du progrès des religions, marche des religions, philosophie des religions.

51.

Quelle est la cause des faits moraux? Par exemple de l'impulsion au bien? On s'illusionne là-dessus par fausse clarté; on s'imagine avoir tout expliqué par le mot faculté. Mais faculté, est-ce une cause? Non, il faut un effectif, et qui serait-ce, si ce n'est Dieu? Il est vrai que la considération empirique revient ici : c'est, dit-on, succession de faits : à propos de tel fait, tel autre.

52.

Le moyen âge ne renferme réellement que l'espace du VIe siècle au XIIIe, des successeurs de Clovis à la mort de saint Louis. Car immédiatement après la mort de saint Louis, il y a une réaction très sensible contre tout le système politique, religieux, moral, littéraire qui a précédé. C'est la transition à l'esprit moderne, qui apparaît décidément sous Charles VII. — Au contraire, toute l'autre période se fait corps et suite. — Après Clovis, nuit profonde; Charlemagne, éclair, laissant des germes féconds, qui ne meurent plus, et qui, se développant, produisent le beau siècle des Croisades et la belle époque du moyen âge dont l'apogée est saint Louis. Puis réaction. — Quelque chose d'analogue au progrès de la royauté de Philippe le Bel à Louis XIV. Puis réaction. Et de même que la réaction ne s'opère pas immédiatement après saint Louis, mais se prépare pendant un pâle intervalle; de même le pâle Louis XV entre Louis XIV et la Révolution. Il en est ainsi : les réactions naissent immédiatement de leurs contraires, mais elles couvent quelque temps avant d'éclater. On croit que c'est

l'ancien système qui continue, et on se trompe. Ce n'est qu'apparence. Le ver y est caché et travaille sourdement.

53.

Les infinis du calcul différentiel ne sont que des incommensurabilités, des impossibilités de mesurer *en grand* (c'est-à-dire, il n'y a pas de quantité assez grande pour servir de commune mesure), comme les quantités incommensurables ne le sont que parce qu'il n'y a pas de quantité assez petite pour les mesurer. La commune mesure de deux quantités incommensurables (comme la diagonale et le côté, ou la racine incommensurable avec *l'unité*) est à l'infiniment petit.

54.

Mathématiques, science de forme et rien que de forme. Ne peuvent rien créer. Rendent ce qu'on y met. Définitions de *mots*, abréviations, jeu de synonymes. N'apprennent rien. Voyez par exemple la physique mathématique. Elle y mêle toujours le fait pour féconder. C'est une précieuse forme; mettez-y du réel, cela vous donnera d'ad-

mirables déductions logiques, mais en soi, ce n'est que forme; précieuses comme telles: car du moment où on y met du réel, c'est l'enchaînement des choses, ou plutôt choses enchaînées. Car posé une des choses de la chaîne, toutes les autres choses de la chaîne suivent. J'imagine les mathématiques comme une chaîne vide ○-○-○-○-○-○. Mais remplissez un quelconque des anneaux ●-●-●-●-●, tous les autres à l'instant se trouvent remplis.

55.

Ce que j'admire le plus dans la Grèce, c'est ce Note 1. culte pur de l'idéal, qui est pour eux parfaitement un et homogène, centre où se reflètent simultanément le beau, le bon, le religieux. Les nations chrétiennes leur sont bien inférieures sous ce rapport; elles scindent l'idéal; il y a le profane, renfermant le beau, le vrai, le bon *naturel*, et le sacré renfermant tout cela au degré surnaturel. Scission fausse et mesquine. Car le sacré devient alors roide, dur, incomplet, et le profane à ce point de vue n'est que vanité (la moins vaine des vanités). Tous les tours par lesquels les orthodoxes cherchent à donner quelque valeur aux lettres, sont ridicules de subtilité et

souverainement injurieux au *profane*. — Chez les Grecs au contraire, il n'y a pas de religion délimitée et exclusive; la *poésie* est une religion, comme la religion est poésie; Homère est lu dans les cérémonies religieuses, comme un livre sacré (Cf. Notice sur M. Fauriel, par M. Ozanam, p. 14.) La morale est naturelle; on écoute Socrate et les moralistes de bonne foi et tout de bon; chez nous, un laïque moralisant naturellement est quelque chose d'assez vain aux yeux des préventions théologiques. Enfin culte, religion, théologie, morale, poésie, philosophie, tout cela était fondu en *un* pour eux; et pour nous c'est coupé en deux mondes, dont l'un se prétend seul valable.

Encore si la scission se faisait de telle sorte que la théologie dogmatique eût son domaine à part, et laissât au *profane* tout le sien! Mais non! la scission s'opère dans le cœur même de chacune des branches de l'idéal. Ainsi une moitié de la morale est sacrée, l'autre profane. — Une moitié du beau, de la poésie, est sacrée, l'autre profane, etc. — Et ils sont si superficiels et si sots qu'il leur suffit de presque rien pour ranger une chose profane à un rang sacré; il leur suffit par exemple que cela ait quelque rapport éloigné avec leurs livres sacrés ou leurs dogmes. Bizarre point

de vue qui n'accorde de valeur à l'étude des langues, des sciences physiques, etc., qu'autant qu'elles servent à entendre un certain livre! Pauvres gens! ils ne savent pas combien ils sont bêtes! Mais ils sont bien superficiels de ne pas le savoir. On se cache cela par certains tours gonflés et déclamatoires, lieux communs sonores, suffisants pour émousser la vue la plus claire.

1. — Cf. M. de Barante, Litt. du XVIIIe siècle, *p. 206 et suiv., surtout p. 208 (Édit. de 1832). Le caractère et les habitudes du philosophe ancien, etc. Cette séparation de la science humaine rabaissa beaucoup la philosophie, etc. (Vers le milieu du livre, plùs près de la fin.)*

2. — Tout est sacré dans l'ordre de l'intelligence[1].

56.

Quelque langue que nous traduisions en français, nous sommes obligés d'insérer des mots supplémentaires. En faut-il conclure que notre langue soit plus prolixe que les autres? Non. Car je suis persuadé que les autres nous traduisant mot à mot font de même. Les longueurs d'expressions ne se correspondent pas en effet dans les diverses langues. Ce qui est long dans

1. V. *Avenir de la Science*, p. 9.

la langue A sera long dans la traduction en B, qui voudra pour être fidèle tout rendre; ce qui est court dans la langue A sera long dans la langue B, qui n'ayant pas ce tour court, sera obligée de prendre des circuits. Ainsi la traduction littérale est nécessairement prolixe.

57.

Mille passages du Coran prouvent la difficulté que trouva Mahomet pour obtenir la foi de ses premiers sectateurs. On voit deux partis fort bien dessinés, puisqu'ils ont un nom, les *mounafik* et les *mouhadjir*. — Cf. Cor., IV, *circa* v. 63 et *seq.* et *not. Caussin, ad hos versiculos*. Les fervents et les infidèles. Parti d'opposition[1]. — Rapprocher aussi ces perpétuels serments que fait Mahomet, sur la vérité de sa mission. Il sent qu'il a besoin de le répéter sans cesse, etc., etc.

1. *Mounâfiq*, pl. *mounâfiqoûn*, signifie « hypocrite ». Ce que le Prophète entendait par « les hypocrites » est développé dans la sourate LXIII, qui porte précisément ce titre. — Les *Mouhâdjir*, pl. *mouhâdjiroûn*, sont notamment ceux qui ont suivi le Prophète lorsqu'il quitta La Mecque pour se réfugier à Médine (Hégire). Les Mouhâdjir occupent le premier rang parmi les compagnons du Prophète.

58.

Singulier système intellectuel que le mien tout de même; déclarer rondement que tout ce qui de près ou de loin n'est pas pensée n'est que sottise, avocats, procureurs, députés, négociants, tout ce monde enfin ne sont que des sots qui aspirent du vent. Nier les neuf dixièmes de l'humanité! Qu'y faire? J'ai beau regarder de bonne foi, je ne puis trouver en tout cela une ombre de solide, quoique par une induction extrinsèque, je suppose bien qu'il y en ait. Tant pis s'il y en a. Car je ne serai pas tout alors, et je veux être *le normal*.

59.

La philosophie, dans son entente ordinaire, tient d'un côté aux sciences, de l'autre aux lettres, et il est curieux d'étudier comment les différents hommes qui se sont dits et ont été dits philosophes sont arrivés par les sciences ou les lettres. Cela en fait deux classes parfaitement distinctes pour l'esprit et les tendances. Philosophes par les sciences: Bacon, Descartes, Reid et les Écos-

sais, etc. Par les lettres : M. Cousin et les contemporains, etc. Les philosophes du XVIIIe siècle y arrivent par les deux côtés, en vertu de l'alliance remarquable que tenta ce siècle entre les sciences et les lettres, et dont Voltaire est le type. — Inutile de dire qu'en opposant sciences et lettres, je prends les mots au sens vulgaire, car les lettres, à ma manière de voir, renferment aussi une partie toute scientifique, ce qui fait l'objet de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Deux sortes de sciences : physiques et littéraires, ou plutôt *historiques*. Car [quant] à la partie esthétique des lettres, elle n'est pas science.

60.

Singulier fait psychologique. — J'entends une charrette passer dans la rue avec une cloche suspendue au-dessus, et tintant pour avertir... Cela me rappelle par une association d'idées très vive tous mes souvenirs de Bretagne, où les charrettes de campagne ont ainsi une cloche. Ajoutez que le tintement était le même. Tout à coup je me rappelle par une conception *se rapportant aux yeux* que j'ai vu quelquefois cette charrette dans la rue, et qu'elle n'a rien d'analogue

pour la vue avec la Bretagne. Je cherche de nouveau à réexciter l'association d'idées d'après *l'ouïe*, et, chose singulière, je ne puis ; le souvenir de la vue est plus fort, et ce n'est que quand ce souvenir est oblitéré que j'ai retrouvé mon association d'idées par les oreilles.

61.

Le trait final est devenu un procédé tellement de règle dans les compositions modernes, qu'à la lettre il n'en est pas une où on n'en sente l'intention, non que toujours il y en ait; mais on sent que c'est par intention qu'il n'y en a pas, et c'est là une autre espèce de trait final, simplicité affectée. En un mot, sitôt que l'esprit s'est posé en habitude de songer toujours au trait final, on le sentira toujours, soit par sa présence, soit par son absence. M. de Lamartine n'a, par exemple, pas une pièce où l'intention ne perce.

62.

Quel monstre contre l'intrinsèque que ces gouvernements qui s'envisagent comme *possédant* leurs peuples, et toujours attentifs à les tenir

oppressés de peur qu'ils ne lèvent la tête. « Tout Polonais qui sait lire est suspect. » C'est-à-dire que tout homme, s'il est homme, est suspect; suivez la progression, vous arriverez à souhaiter qu'ils se changent tous en bêtes. Cela ferait un beau royaume. « Se débarrasser des nobles par les paysans, puis pendre les paysans. » Même système, *détruire les hommes pour n'avoir rien à craindre;* oh! c'est charmant! Suivez encore ce principe et vous arriverez à souhaiter un pur désert, où il n'y ait même pas de bêtes. Magnifique idéal! Le prince est un fonctionnaire public. Non qu'historiquement il en ait été ainsi : les premiers rois *conquirent.* La conquête n'est pas un gouvernement, c'est vol, tyrannie; mais il arrive que les deux choses se confondent en apparence, et que la force conquérante remplissant les fonctions de gouvernement, on s'imagine que c'est là en effet une forme normale de gouvernement. Et j'appelle conquête toute forme du pouvoir qui s'envisage comme *possédant* le peuple, et non comme délégué par le peuple.

63.

C'est extraordinaire avec quelle facilité naïve

on reconnaît en histoire et en politique qu'on ne se laisse guider que par des considérations d'intérêt personnel, et non par la vue intrinsèque des choses. Par exemple, nous tenons à telle race, donc tout ce que cette race a fait était le bon, et ce qu'elle a renversé n'était que vieillerie; au contraire, ce qu'on a fait contre elle était sacrilège et meurtre. A-t-on pour cela des raisons intrinsèques ? Non. Mais c'était nous, donc c'était le bon. De même pour noblesse et roture, etc.

64.

Rapprochez de l'habitude que j'ai signalée dans les écrivains du Nouveau Testament, etc., de remonter toujours *ab ovo* de l'histoire biblique dans leur exorde (discours de saint Étienne, etc.: cf. *supra*, dans ces cahiers), l'habitude des chroniques du moyen âge de commenter la chronique de la petite ville ou du monastère, par l'histoire depuis le commencement du monde.

65.

L'attachement de Pascal pour le christianisme

était trop frénétique pour être solide. Et puis cet homme secouait trop dur pour rester longuement dans un système. Le fait est que ce fut le douteur le plus avancé; seulement il se rattacha : mais je suis sûr que si le XVIIIe siècle avait dit son mot, il eût aussi lâché la colonne à laquelle il se tenait cramponné par désespoir. Les fois par pis-aller, par tutiorisme (voyez son morceau des
Note. *chances*), ne sont pas bien fermes. J'ai passé par ce chemin-là, et j'ai abouti à l'incroyance.

(V. M. Sainte-Beuve, Portr. litt. Molière, *t. II, p. 9. Très bien dit.)*

66.

Les religions sont des philosophies amalgamées d'éléments hétérogènes et *par eux-mêmes* de nulle valeur, dogmes concrets, cultes, pratiques, mythes, superstitions même, si on veut se servir de ce mot. C'est comme le nutritif mêlé dans l'aliment au non nutritif, lequel n'est bon qu'à faire passer le nutritif. Et quoique le nutritif soit du *bon vrai*, il n'en est pas moins vrai que, mêlé au non nutritif, il est meilleur *relativement* à l'estomac humain. De même, qui pourrait digérer la pure fine fleur? et ceux qui l'essaient, s'ils n'y mêlent

rien, soit de religion, soit de fantaisie mystique individuelle, demeurent toujours un peu secs. — Pas de milieu entre ces trois parties : être philosophe religieux, philosophe mystique (or le mysticisme n'est qu'une religion individuelle; c'est un individu qui, au lieu de prendre les mythes, dogmes concrets, etc., de telle ou telle religion, s'en fait à sa guise), ou philosophe sec comme un terrain poudreux et jaune en été.

67.

Mon Dieu, mon pauvre ami, ton idée est maintenant de rentrer bravement, en fier-à-bras, dans le christianisme, la lance au poing; peut-être que tu y rentreras comme une petite fille.

68.

Quand on parle de primitif en poésie, il faut se garder de croire qu'il s'agisse de l'âge primitif de l'homme. Cet âge se reproduit à l'enfance de tous les peuples. Ainsi la poésie des Grecs modernes est tout aussi primitive que celle des anciens Hébreux, avec couleur différente, s'entend. Le primitif indique un état des peuples. Or l'huma-

nité n'est pas synchronique dans sa marche, et les faits qui ont signalé son enfance signaleront toutes les enfances qui suivront dans une de ses parties. Au fait, que l'on y songe, il n'y a guère que trois mille ans que quelques nations ont progressé; qu'est-ce que cela relativement à l'âge total de l'enfance, et qui sait si les nations encore barbares ne sont pas des nations qui ont prolongé un peu plus longtemps leur enfance? — Ce qu'il y a de sûr, c'est que la poésie de *tous les peuples*, n'étant encore que peuple, et non encore tombée entre les mains des lettrés, est partout primitive.

69.

Je me représente l'esprit relativement à l'acquisition du *Silva rerum*[1] comme un arbre qui, au lieu de branches ou de bourgeons, aurait des crocs de fer, l'étude est comme un fleuve de choses de mille couleurs et mille formes tombant d'en haut sur cet arbre. Les crocs ne retiennent pas tout, ni pour toujours. Tel oripeau, après y avoir pendu quelque temps, tombe, et c'est le

1. C'est-à-dire la matière dont on se sert dans un discours. Allusion à un passage de Cicéron, *Orator*, XII.

tour d'un autre. C'est ainsi que l'esprit, à ses différentes époques de culture, se trouve empanaché comme un étalage de marchand en plein vent d'un assortiment différent.

70.

L'établissement des Turcs en Europe peut être considéré comme la dernière *invasion de barbares* (sortant de la Tartarie, etc.). Ainsi Constantinople eut le sort du reste de l'empire, seulement plus tard. Différence encore bien remarquable. C'est que le premier effort de ces peuples étant tombé sur les Arabes, ils n'entrèrent pas du premier coup en contact avec la civilisation chrétienne. Or la première civilisation conquérait le barbare : ils durent donc être musulmans, de là la singularité d'une nation musulmane en Europe.

71.

Que cela est remarquable! *Pas une seule école de philosophie latine;* vous avez des *philosophes* latins, mais pas une *école latine*. Ils sont tous stoïciens, académiciens, etc.

72.

Rapprochez Sainte-Beuve, *Portraits litt.*, Molière, t. II, p. 48, bas, 49, de ce que je disais de Molière, l'opposant à Collin d'Harleville par exemple, mettant en relief les caractères avec intention.

73.

On dit : *Equitare in arundine longâ*[1], c'est une catachrèse, car *equitare* a conservé son sens étymologique. Mais il faudrait dire alors que tous les mots sont catachrèses, car en tous il y a ce transport abusif, seulement en beaucoup l'étymologie première a disparu. Par exemple, un *pot de fleurs*, ce n'est pas une catachrèse et pourtant pot = *potus* = idée de boire. Mais le mot *pot* est pris comme primitif, indépendamment de son étymologie ultérieure. Ce n'est donc que par plus ou moins que l'on désigne ces[2] [*illisible*].

1. Aller à cheval sur un roseau.
2. Le dernier mot, inachevé, commence par *cl...* ou *ch...* et peut être lu ch[oses] ou c[atac]h[rèses], d'après le sens général du contexte.

74.

Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus radicalement sot que nos *latineurs* (comme dit Ronsard). Je vous prie, à quoi se réduit le procédé de ces hommes qui mettent un point d'honneur collégien à faire du bon latin ? A retenir un certain nombre d'expressions des auteurs et à les combiner de toutes les façons possibles. Quel pastiche ! Remarquez bien que chez ces gens ce n'est pas la pensée qui mène la phrase, mais au contraire : on a un recueil de tours, et c'est pour le tour qu'on écrit. Je ne connais rien de plus bête... Un tel de la conférence de M. Egger qui choisit un sujet, *faux de son aveu*, mais qui *prêtait à faire du latin* (délicieux !) et cela pour se préparer à l'agrégation.

75.

La rhétorique n'est que la classification technique et morte du vivant. Quand Cicéron, qui, en ceci, est type, vous dit : « Dans telle circonstance, faites telle chose », c'est moins un procédé, ce qui serait trop bête, qu'une remarque :
Note. « J'ai souvent fait comme cela. » Dressons cela en

règle : c'est une fausse manière de voir. Toute la théorie des figures de même. Application à faux de l'analyse. La figure est belle dans l'auteur, mais quelque chose de pitoyable dans le rhéteur.

I. — Cela tient à l'erreur où l'on est porté, de dresser en règle tout ce qui arrive souvent, par exemple en grammaire (V. not. plurimas quas in Gramm. hebr. v. g.[1] *cah. 13 ad Enallag.*[2] *passim dispersi).*

J'ai senti une propension incroyable à cela dans mes moments d'analyses contentieuses pour ma grammaire.

76.

Ce qui fait la sécurité de la vie, c'est que les hommes sont *liés* ; aussi quand je me trouve au milieu d'une troupe qui semble se délier, par exemple, qui fait de grands gestes, qui crie d'un air libre, cela m'effraie, je crois voir l'homme se délier, et involontairement je me dis : Gare!

Oui, ce concept est juste : sans ces liens intérieurs et extérieurs, l'égoïsme réaliserait le cauchemar de Hobbes. — Ainsi j'aime les gens *reli-*

1. V. g. = *verbi gratiâ* = par exemple.

2. Énallage, terme de grammaire, désignant une construction offrant un changement de mode du verbe. Le cahier 13 désigne sans doute une partie du manuscrit de la Grammaire hébraïque de Renan. Ce manuscrit consiste en 16 cahiers, dont le treizième est intitulé « Syntaxe du verbe ».

gieux, ils sont bien *liés*, ceux-là : je voudrais une femme religieuse et exaltément religieuse de sentiment, comme Béatrix[1], je ne dis pas une dévote dans le sens vulgaire. Le plus de lien possible, pour plus de sûreté.

77.

Encore un exemple de l'association *inverse* d'idées. — L'autre jour, j'avais, durant mon sommeil, un mal d'estomac et de cœur fort analogue au mal de mer; eh bien! je rêvais que j'étais en mer. Mer entraîne mal d'estomac. — Mal d'estomac entraîne pensée de mer. — Cf. *supra*, beaucoup de faits analogues dont voici la formule : le sentiment A accompagne d'ordinaire le fait B; eh bien! le sentiment A se produisant par une autre occasion que le fait B, on y associe néanmoins le fait B; appliquez la formule à l'exemple ci-dessus. A = mal d'estomac, B = la navigation en mer.

78.

Je pensais tout à l'heure à un enfant que j'ai vu au bain et qui avait un vésicatoire au bras,

1. V. *Cah. de Jeunesse*, p. 317. Béatrix est un nom imaginaire, qui figure dans beaucoup de fragments de la jeunesse de Renan.

et à l'instant j'ai senti les humeurs se porter très vivement à cette partie. J'ai plusieurs autres expériences analogues. Mon mal aux glandes salivaires parce qu'on m'avait parlé de je ne sais qui, qui y avait eu un fort vilain mal. Mon imagination s'y portait de force et cela me faisait saliver jusqu'à m'épuiser et me faire mal, et en y pensant, je le fais encore, et je sens qu'il ne tient qu'à un fil que je retombe dans le malheureux tournant dont on ne peut sortir, analogue à celui qui me fit si longtemps craindre de me rendre somnambule en y pensant.

79.

L'érudit proprement dit est rarement un penseur. Il n'est donc pas le normal, il n'est pas pour lui-même; est-il donc nul? Individuellement, oui, car il n'est pas arrivé au but de la vie. — Mais dans le tout, non, car il *sert* au penseur. Mais en soi, individuellement, que c'est triste! C'est aussi profane, sauf l'utilité ultérieure, que le banquier et l'épicier.

80.

Décidément il n'est pas nécessaire de recourir

comme M. Garnier à une conception idéale pour expliquer la conception des figures régulières. Par exemple, le sauvage cherchera à réaliser les formes du triangle isoscèle, équilatéral, de la ligne droite même, du plan, du cercle, de préférence par ce principe qu'il n'y a pas plus de raisons de dévier d'un côté que de l'autre, et que l'homme ne peut se décider à rien faire sans raison. Ainsi ce goût des figures régulières se rattache au principe de causalité ou plutôt de *motif.* Rien sans motif. Par exemple, de ce que le toit des maisons primitives est en coupe isoscèle, M. Garnier conclut la conception idéale de la figure régulière que ne donne pas la nature. Non. C'est *qu'il n'y avait pas plus de raison de faire incliner plus l'arête* d'un côté que de l'autre, et quand il y avait une raison, on le faisait sans scrupule. De même pour la ligne droite : il n'y a pas plus de raison d'aller à droite qu'à gauche, allons devant. Cf. article de M. Garnier sur l'idéal (*Revue Nouvelle*). Rappelle-toi la discussion que tu eus avec lui sur ce sujet et à laquelle M. Havet se mêla.

81.

Singulier fait psychologique. J'ai ces jours-ci

la tête pleine de notules à retenir pour reporter çà et là sur mes divers travaux : or il m'arriva hier soir que, m'étant couché sur cet esprit, sans avoir pourtant aucune note dans l'esprit fixée et étiquetée, j'en ai formé une, je l'ai décidée pensée remarquable et cotée, chiffrée pour être inscrite. Depuis ce moment, tout mon sommeil qui a suivi en a été plein; c'était comme quelque chose qui m'était imposé, bien plus encore que quand je l'ai fixée la veille, un poids pesant sur mon esprit, et dont il ne pouvait se débarrasser. A mon réveil, j'ai examiné cette prétendue pensée, et j'ai trouvé que ce n'était rien qu'un creux rapprochement, très bizarre, qui n'avait nul fond. Je n'ai pu même me la dessiner nettement. C'est absolument comme quand j'ai eu en rêve la solution de tel problème de géométrie et qu'en me réveillant je ne trouvais plus nulle suite. Des linéaments vagues en songe se lient et se complètent pour nous. C'est singulier que nous puissions voir du logique là où il n'y en a pas.

82.

Quantités continues et discontinues, leur rapport, leur parallélité, voilà le vrai mystère des

mathématiques. Comment croissent les quantités? Est-ce par petits soubresauts? Le continu, qu'est-ce? Là, toute la difficulté. Les parallèles. Le calcul différentiel. Cf. article de M. Garnier sur l'idéal *(Revue Nouvelle)* et Locke, *loco ibi citato. Essais*, L. II, ch. XVI, et L. II, ch. XVI, § 4.

83.

Il est remarquable que le passage des règnes, par exemple de l'animal au végétal, se fait dans la chaleur *humide*, dans les eaux échauffées, éponge, etc. Les bons anciens avaient de ces expressions qui semblent grossières par vulgarité, et qui ne laissent pas d'exprimer des faits importants.

84.

Ah! que j'ai fait aujourd'hui chez M. Garnier une délicieuse rencontre! C'est un pauvre juif allemand, M. Reich, traducteur d'allemand et d'anglais, pauvre, mourant de faim, cassé de misère, vieil habit râpé, tout humble et modeste, osant dire à peine qu'il sait et peut quelque chose, et pourtant parlant du ton de celui qui se sait. Il savait tout, médecine, etc., psychologie

surtout, toutes les *sciences de l'homme*, comme il disait. Il nous racontait ses projets, comment ils avaient tous échoué, comment M. Cousin l'avait joué. Oh! mais ce qui m'a touché au cœur, c'est quand il a fallu nous dire qu'il était juif. Comme il a tourné le désolant aveu! « Vous êtes Allemand, monsieur? — Non. — Vous avez fait au moins vos études en Allemagne? — Oui, à Breslau, à Berlin, où j'ai connu Stevens, etc., qui m'a recommandé. — Votre famille est allemande, alors? — Non. » Il y a quelque chose qui n'est pas clair, phrase entrecoupée, mots sans suite, gestes d'embarras dissimulé, et le mot *juif* inséré furtivement dans une phrase incidente. Il avait les larmes aux yeux, le pauvre homme! Oh! que je l'eusse embrassé volontiers! Que j'eusse aimé à pleurer avec lui! Car aujourd'hui je suis bien triste. Henriette m'a appris des choses cruelles. Enfin mon pauvre M. Reich, que j'aime de tout mon cœur, qui m'a exalté, enlevé, ravi de moralité, m'a rappelé Moïse Mendelssohn. Aussi comme il aimait à en parler! Encore ajoutait-il pour correctif : Oh! je ne veux pas dire que la réponse de Mendelssohn est bonne (celle à Jacobi [1]). Pauvre

1. Jacobi, philosophe allemand, qui fut ami de Gœthe, et qui eut en effet une polémique avec Moïse Mendelssohn (1742-1819).

homme, bien sûr je te rendrai service. Peut-être travaillerons-nous ensemble. M. Garnier nous a suggéré des idées à tous deux sur Jacobi. Il voudrait se naturaliser. Et comme il répétait sans cesse qu'il n'avait rien à faire, qu'il venait d'être malade, que ce serait à bien bon marché, et sa bien maladroite proposition de traduire à M. Garnier les lettres de Gessner sur le paysage, qui sont toutes traduites, parce que M. Garnier les avait citées dans un cours! Pauvre homme, que Dieu doit t'aimer! Il demeure place Cambrai, n° 8.

Heureusement M. Garnier l'a très bien reçu. Nous lui avons fait sentir que nous étions frères.

85.

Il est décidément acquis pour moi que je ne m'attacherai à aucune forme particulière. La preuve que mon esprit n'a pas de forme exclusive, c'est qu'à chaque branche que j'ai délibée successivement, j'ai toujours juré dans l'actuel que ce serait ma spécialité, littérature, mathématiques, sciences physiques, et dans celles-ci chacune de celles que j'explorais successivement, hébreu, langues orientales. Puis, en philosophie, je jurai que je n'en aurais pas d'autre, et effrayé par

l'induction de mes changements passés, je me demandais si cela ne changerait pas aussi, et je ne pouvais concevoir comment cela se ferait. Mais c'était la philosophie technique. Est venue la littérature au sens élevé, je l'ai embrassée de même. Donc nul particulier ne m'enlèvera. La philosophie vitale et compréhensive à mon sens sera seule ma reine.

86.

Langue = *procédés* et non *systèmes imposés*, infinis comme la numération ; pas de lieu de limite, *pourvu qu'on s'entende.* Voilà ce que je voudrais.

(Voir supra.)

87.

L'enfant tire vanité de s'être beaucoup amusé, et s'en fait gloire vis-à-vis de ses condisciples, et même c'est là souvent ce qui lui fait trouver du plaisir dans ses plaisirs; c'est de pouvoir *s'en vanter*. C'est que c'est là pour lui un avantage : or, la vanité se tire de tout avantage.

88.

Il y a toujours dans la culture intellectuelle d'une époque quelque chose d'artificiel et de pure convention, qui devient ridicule pour les époques suivantes. Par exemple, le goût de citer les poètes anciens, de trouver un goût exquis à faire de la petite érudition classique, qui rend si insupportables nos professeurs. En un mot, érudition pour érudition, tout cela sera flagellé, et les professeurs seront un jour mis sur le niveau des rhéteurs et sophistes grecs, seulement avec une supériorité honnête.

89.

Le septième chapitre de Daniel est évidemment un morceau dans le goût des poèmes apocalyptiques et doit être rangé dans leur cycle, comme plusieurs morceaux de ce livre, et les troisième
Notes , 2, 3, 4, 5. et quatrième livres d'Esdras. — Cf. surtout Daniel, VII, 8, *Os loquens grandia*, littéralement en l'Apocalypse *et innumera alia. Item* cf. *v. 13*, *Venit cum nubibus*. V. *nota quarta*. Ce morceau chaldéen du reste paraît fort peu ancien.

1. — *Foule d'expressions en ce chapitre qui ne sont pas dans le reste de Daniel.*

2. — *Cf. nota. v. g.* אֲרוּ *= ecce et* בָּאתַר *= post (syr.)*[1] *Cf. et v. 25 se retrouve en cet endroit indéchiffrable de l'Apocalypse.* Tempus et dimidium temporis, *etc. Toutes ces formules se retrouvent ici. Je suis persuadé que ce* עִדָּן *et* tempus *signifient une année, comme souvent en chaldéen. V. not. et* חסן *(v. 18 et 22).*

3. — *Cycle de poèmes apocalyptiques : les apocalypses gnostiques, les livres susdits, les livres sibyllins; Cf. Ficker*[2], Ibi varia habet., *p. 21. Cf. surtout* Thorlacius[3].

4. — *Ce morceau semble pourtant avoir été écrit sous la domination perse. Cf. not. deuxième année, ad vers. 10.*

5. — *Foule de locutions en Apocalypse qui ne s'expliquent que par une traduction littérale et non comprise des chaldaïsmes de ce morceau. Cf. par ex. v. 25, v. notas.*

6. — *Cf. not. 2e année. C'est frappant.*

90.

L'énorme variété de l'homme me frappe : Homère, un chevalier, un poète moderne, Auguste, une religieuse, Jésus-Christ, Voltaire, un chiffon-

1. Le syriaque ܒܳܬܰܪ, ܒܶܬܪ correspond en effet exactement à l'araméen בָּאתַר *post, pone, in vestigio.*

2. *Histoire abrégée de la littérature ancienne*, trad. Theil, Paris, Hachette 1837. Exemplaire annoté.

3. Libri sibyll. crisi, quatenùs monumenta christiana sunt, subjecti, Hanovre, 1815.

nier, un paysan, un talapoin, un yogui, un Samoyède, sainte Thérèse, un banquier, un bourgeois, un politique, Job, Mahomet, moi...

91.

Blâmer un point de l'histoire, c'est s'obliger [à blâmer] tout ce qui a précédé, et en remontant, à blâmer Dieu même qui a posé la première condition et le premier genre de tout en créant l'univers et l'homme tel qu'il est. Cf. de Barante, *Littérat. du XVIIIe siècle*, vers le commencement.

92.

Quelques doutes me sont venus sur l'emploi du raisonnement dans les matières politiques. On part d'un point de vue, celui des républiques antiques par exemple, et on bâtit là-dessus des *séries logiques*. Rousseau par exemple. Vient l'absurde. Les républiques anciennes s'en tenant au fait n'allaient pas ainsi. — Toute la question est de savoir s'il y a un absolu en politique. Car s'il y en a un, on peut lui appliquer le procédé des déductions, tous les procédés logiques, et si on s'en sert bien, on ne *peut arriver qu'au vrai.*

93.

Il est vrai de dire que la plupart des questions et des questions les plus animées ne sont que des questions de mots, et que tous deux disent ordinairement la même chose en termes différents. Mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait entre les deux une différence, une séparation réelle; car si l'un prend telle expression plutôt que telle autre, cela n'est pas insignifiant, et marque une tendance à insister plus dans un sens que dans un autre. Ainsi entre orthodoxes, tolérants, etc. Ces *mots* disent une tendance d'esprit, un *tour d'imagination*, un penchant à attacher plus à tels mots qu'à tels autres, rien de plus entre eux.

94.

C'est incroyable comme le temps est ce qu'il y a de plus efficace pour répandre irrésistiblement les opinions. Ainsi nos idées démocratiques modérées; progrès lent, pénétrant de toutes parts, mais irrésistible, faisant tomber toujours quelque petit plâtrage de l'édifice opposé. Quelque chose

de gagné sur chaque nouvelle génération. Les enfants moins aristocrates que leurs pères. Et puis obligés de recourir pour eux aux principes opposés.

(Voir alibi.)

95.

Il serait curieux de faire conjecturalement le catalogue de ce qui sera toujours de l'humanité ou de ce qui n'est que transitoire. Par exemple : La peine sera-t-elle toujours la condition du bonheur et de la vertu? Je ne pense pas, au moins je conçois changements en cela, et qu'on nous catégorise un jour dans l'époque où il fallait arracher la vertu à la pointe de l'épée.

96.

Observation se rapportant à la leçon XIe du cours de 1818 de M. Cousin (Édit. 1846, t. II, 1re série). — Non : entre l'abstraction comparative ne mettant dans le général que les divers éléments individuels qu'elle a observés dans le particulier, et l'abstraction immédiate, il y a un milieu. L'esprit perçoit du beau individuel, il

généralise; ce n'est pas encore l'idéal parfait : mais il y arrive par la faculté qu'il a d'*infinitiser* ses notions, d'*ajouter un etc., après avoir marché quelque temps*, sans qu'il y ait raison de s'arrêter. Voilà du beau fini, j'en conçois du plus beau, du plus beau, du plus beau, etc., etc., enfin, pour clore, un plus beau au delà duquel il n'y a plus de plus beau. Ainsi de toutes nos notions infinies (excepté *cause* et substance, qui ne peuvent pas se dire infinies). On marche quelque temps dans le fini, puis fatigué, on saute d'un coup... comme on fait en représentant mathématiques : 2 : 4 : 8 : 16... ∞... Et remarquez que ce n'est guère là qu'une fiction. Car on ne conçoit pas ce terme extrême; on le jette, terme obscur, sorte de *mot*, et rien de plus, pour combler l'abîme, et s'envelopper la tête quand elle tourne.

97.

Il faut avouer que la croyance à l'immortalité de l'homme s'expliquerait bien comme beau rêve dans le libre champ des conjectures. Là-bas, au-delà, naturel de s'étendre, dans le cas où ce ne serait que cela. Mais *nous ne pouvons* à la lettre le croire.

98.

Mythe étymologique sur Ἔλευσις, *quia eo venit adlata est* (ἐλεύθω) *frumenti inventio*. Cf. une version du *Conciones* de sixième (volume comprenant des thèmes, versions latines, vers latins, versions grecques, etc).

99.

La critique littéraire envisagée comme rédaction des règles est singulière. Elle constitue, par
Note. exemple, les règles de l'épopée par l'étude des poètes épiques, elle pose sa définition, et comme ces formes roides et carrées ne peuvent cadrer au réel, elle s'en va durement décider : l'Iliade n'est pas un poème épique; enfin, avec sa méthode, rien ne serait un poème épique. C'est cette sotte manière de définir qui fait le faux et l'absurde, comme si les genres de littérature étaient des petits casiers bien délimités. Pauvres gens !

Et est-il surprenant que les épiques, etc., n'ayant pas travaillé sur une poétique commune, diffèrent notablement dans la contexture de leurs poèmes, et que la poétique faite sur l'un ne cadre pas entièrement avec la poétique moulée sur l'autre?

100.

Rapprochez toute ma théorie des littératures représentant le fini et l'infini de celle de M. Cousin sur le beau et le sublime (Cours de 1818).

101.

On serait tenté de croire que le jugement et le sentiment du beau ne sont pas aussi universels que la raison et le sentiment, et qu'ils n'existent dans le vulgaire qu'incomplets et à peine développés. Sans doute il y est bien petit et bien dégradé; mais il y est très caractérisé. Voyez cette attention à mettre de l'ornement dans les objets où il semble qu'on ne cherche que l'utile, dans un chaudron, une savate, etc. Voyez les sauvages : ils ornent tout. Singulier sentiment que j'éprouve dans un comptoir, une écurie, un bureau de messageries et autres lieux de cette espèce; ma première idée est de chercher s'il y a là quelque chose qui ne soit là que pour le beau, une corniche, une rainure, etc., et j'en trouve toujours, ne fût-ce que la *régularité des formes. Instinct d'orner tout.*

102.

Le style de l'Évangile ressemble tout à fait au style de la Mischna. Dans l'un et dans l'autre, vous avez de ces tours qui ne sont pas logiquement analysables, indiquant une pensée vraie par à peu près, mais non mathématiquement exacte. Par exemple, Marc, III, 4 : Est-il permis de faire quelque chose de bon ou mauvais? — Le Pirké-Aboth eût dit de même, et ce n'est pas rigoureusement analysable.

103.

Ce qui fait que l'on prend mal les règles en littérature, ce n'est souvent que la forme dans laquelle elles sont exprimées. Ainsi on dit : *Il n'est pas permis* de faire telle chose dans une tragédie. C'est mal dit; car on a l'air de porter une loi prohibitive, arbitraire; mais si on disait : Telle chose excite peu l'intérêt, refroidit, etc., on ne pourrait être taxé de rien, et la conséquence : donc, il faut l'éviter, se sous-entendrait d'elle-même.

104.

Quand même il serait vrai que notre poésie et notre littérature seraient en pleine décadence, dans le genre de la décadence latine par exemple, les classiques-critiques-aigres-méprisants-acariâtres, Le Clerc, Nisard, auraient encore tort, et même dans cette hypothèse la postérité les tancerait de leur humeur revêche et serait plus favorable aux producteurs. Car enfin le *classique* est désormais devenu métaphysiquement impossible; car ce serait imitation; or rien de plus insipide, rien de moins classique (dans le beau sens) que le classique imité : atticistes, etc. Ainsi donc, l'option est ou de ne rien faire (si ce n'est des *gradus*, des grammaires ou des dictionnaires pour messieurs de l'Université) ou de produire originalement, quelle que soit la nature de cet original. Reconnaissance donc à ceux qui ne désespèrent pas de l'esprit humain.

Oui, je jurerais que la postérité sera pour les producteurs.

105.

J'ai encore éprouvé cette nuit[1] le fait que j'ai déjà relaté, comment tel fait physiologique amène tel rêve, de même que réciproquement. (Voir *supra*.) Pourtant je n'affirmerai pas que ce n'était pas le rêve qui amenait le fait physiologique.

106.

Il faut avouer qu'il y a eu quelque chose de funeste dans la manière dont s'est développée la littérature française au XVIe siècle et au commencement du XVIIe. — Le peuple s'est tenu en dehors de tout ce mouvement; ç'a été une affaire de savants, d'érudits, de grammairiens, de beaux esprits. De là une espèce de monopole qui s'est établi dans le bon goût, une scission entre le goût populaire et le goût des gens d'esprit, un ton bourgeois et mesquin, déterminé par l'antithèse du ton académique. Il n'en était pas ainsi à Athènes, par exemple, où il n'y avait qu'un goût, où le peuple jugeait en dernier ressort au

1. Remarquer que Renan intitule ce cahier שׂעפים *Pensées de nuit*. Voir *supra*, septième cahier, la note du début, p. 77, n. 1.

théâtre, etc. (Cf. Aristote[1], *Poét.* Ch. XVI, § 1er, et *quid adnotavi.* Ce petit mot les peint à merveille), où il n'y avait pas scission entre le ton de la vie ordinaire et le ton littéraire. Chez nous, au contraire, la littérature a pris un ton distingué; elle se garde de fatiguer, c'est une grande dame à paniers et à falbalas. — De là la nullité littéraire du peuple, n'osant porter un jugement critique, que quand il sait comment en ont jugé les gens d'esprit.

107.

Les langues suivent leur loi de renouvellement continu. Les grammairiens s'en offensent, et voudraient toujours ramener au point fixe du classique. Tentative inutile et ridicule; car enfin ne devraient-ils pas induire du passé, et voir que rien ne peut mettre une barrière à la loi des choses? Or la postérité est bien sévère pour ceux qui n'ont fait que *tirer en arrière* inutilement.

1. Dans l'exemplaire annoté par Ernest Renan, il y a en marge cette note : « Bien caractéristique de ce peuple d'Athènes, esthétique et capricieux par excellence. Et après cela, loi absolue en critique. Chez nous, le vulgaire n'ose avoir un sentiment propre dans les choses de l'esprit, et attend que les habiles décident. »

108.

Ma première pensée à la vue d'un homme, c'est toujours de me demander la valeur de son système intellectuel. *Qui bono?* Comment se légitime-t-il sa valeur à lui-même? Sur quoi la fonde-t-il? Ces réflexions me viennent surtout à la bibliothèque de l'Institut, quand j'entends jaser tous ces académiciens. Ce membre de l'Académie des Inscriptions que j'entendais hier s'engoncer si curieusement dans son érudition, proclamant fort nettement que l'Académie devait être grecque et latine. Mon Dieu! sur quoi donc ces hommes
Note. basent-ils leur valeur à leurs propres yeux? Sur le dire, je crois. Rien d'intrinsèque; seulement il est reçu que le savant a de la valeur, donc il est probable que c'est vrai, et nous pouvons nous regarder comme des normaux.

Le dire.

109.

Il est incontestable que la *littérature classique française* a suivi exactement la même voie que la littérature grecque et latine, que par conséquent

il faut la tenir pour dûment morte, enterrée et irressuscitable; donc ceux-là sont des sots 1° qui la veulent ressusciter, car ils ne seront jamais que copistes affectés et fades, 2° qui ne songent qu'à arrêter le progrès dans les voies différentes, à hargner et tirer par le pan ceux-ci qui s'efforcent de créer du nouveau (Nisard, etc.). — Mais

Note. je ne veux pas que l'on tire la conclusion d'après l'induction de l'antiquité : donc il n'y a plus de littérature pour la France. Les deux littératures antiques ont été *uniques* dans leurs nations; il n'est pas impossible que chez nous, modernes, qui sommes plus forts, poussent sur le même tronc deux, trois littératures, parlant des langues à peu près les mêmes, mais toutes différentes d'esprit. Ainsi ce qui est mort est bien mort, mais le génie n'est pas mort. Un nouvel idéal. L'Allemagne l'a bien fait...

Une autre différence immense qui sépare notre *décadence classique* de la décadence latine et grecque, c'est l'admirable progrès philosophique et scientifique qui a coïncidé avec notre décadence littéraire au sens susdit : tellement que longtemps j'ai cru que la vie littéraire était finie, que sots étaient ceux qui espéraient encore de la littérature, mais que l'immense différence avec l'anti-

quité était qu'à la vie littéraire épuisée allait succéder la vie philosophique et scientifique. Maintenant j'ai des espérances même pour la littérature, et je crois que, sans renouvellement des nations, elle peut refleurir. Gardez-vous de croire que tout sera fini avec nous aussi vite qu'avec les anciens : nous avons plus de vie qu'eux, nous en avons assez pour fournir à deux ou trois formes d'existence.

Voilà bien les grammairiens ne pouvant se résigner aux lois nécessaires des choses, prétendant que l'effort délibéré peut quelque chose contre les lois nécessaires, que les littératures se font, et se font telles et telles par des hommes qui ont imaginé de les faire telles ou telles, et croyant en conséquence qu'eux, grammairiens, seront bien capables d'en infléchir le cours. Pauvres gens !

110.

Mon Dieu ! si la littérature n'était que cette petite critique, rumination fade et sans création, oh ! qu'il vaudrait mieux pour moi reprendre les sciences à mon ancien point de vue, comme M. de Humboldt, par exemple. Laissez faire, j'arriverai à la vie par quelque côté.

111.

Nous autres qui raisonnons et induisons au sein de notre civilisation, nous sommes portés à ne pas songer assez aux sauvages, aux nègres, etc., parties mortes de l'humanité, *qui sont là pour faire nombre*. Que cela est remarquable! Que l'œuvre de l'humanité ne soit pas l'œuvre de tous! Cela tient à ce *luxe de nombre* dont j'ai parlé ailleurs. Il convenait que les formes ne se représentassent pas chichement, mais avec superfétation, comme le plâtrier qui gâche à tort et à travers. Pourvu que le nécessaire attrape, c'est tout ce qu'il faut.

112.

J'ai dit ailleurs comment j'entendais que le renversement du droit divin en politique et l'introduction du dogme de la souveraineté du peuple me représentait l'analogue en politique de la méthode expérimentale dans les sciences. De même dans la littérature, l'avènement analogue, c'est l'avènement de la méthode historique (cf. Villemain, Patin, *Mélanges*, *init.*) à la place de la critique verbale. C'est encore en un sens quitter

l'hypothèse pour les faits. Car l'histoire littéraire, tels sont les faits en littérature, au moins, c'est une classe de faits : il y a d'autres faits du ressort de la littérature et qui sont de l'individu. Comme la psychologie est double, dans l'homme individuel (psychologie proprement dite), dans l'humanité (histoire), de même la littérature. Or on ne songe jamais à étudier la littérature dans l'individu, on ne la suit que dans sa marche générale et historique.

113.

Il me semble qu'une des choses qui doivent être les plus ennuyeuses à la mort, c'est la position fausse où l'on se trouve. On excite la pitié, or, rien de plus cruel. Et puis on songe qu'on vous regrettera, cela est dur. Et si on songe qu'on ne vous regrettera pas, oh! c'est bien plus affreux encore. Enfin c'est un moment embarrassant, pénible! On pleure sur vous, on dit: Pauvre un tel! Oh! que l'orgueil souffre! et puis on est sot, on est traité comme [tel] en effet, et puis *porté* comme un fardeau par des gens qui tirent le bras en faisant des grimaces comme pour remuer une pièce de bois.

114 manque.

115.

Singulière manière dont se développent les systèmes métaphysiques. Un germe qui paraît mort, sans fécondité, puis en pesant dessus, c'est un monde, on écrirait des volumes dans tout un monde de choses : temple creusé dans le roc; bientôt on n'est embarrassé que de sa vastité.

116.

Singulière chose! Qu'est-ce donc qui fait le poétique d'un pays? Il y a un je ne sais quoi répandu dans l'air, un ton, sylphes, gnomes. — Ainsi cet air de Paris est prosaïque; au contraire, aussitôt que mon imagination odore un coteau de ma Bretagne, oh! c'est tout un ciel, tout un idéal, une fleur, un jonc, un fossé, un ruisseau, tel détour de chemin, tel arbre, dont les racines étaient à nu, la croix de pierre sur la hauteur, tout cela schema poétique indéfinissable. Et tout cela vole dans l'air, vie vague, sans grande activité, plaisir de se réfléchir, de vivre en zigzag, sans se presser.

Ah! je ne reverrai jamais! Oh! quelle langueur triste, mais non amère, cela met en mon cœur! — Au point de vue physique, tout cela s'explique par des associations d'idées. Pour un autre qui aurait traversé la Bretagne dans une autre disposition, la Bretagne serait tout autre : c'est nous-mêmes que nous trouvons partout hors de nous.

117.

Il y a certaines choses pour lesquelles le tout, c'est d'en avoir l'idée. Quand on parle aux sots de formes possibles, littéraires, politiques, etc., dans l'avenir, ils demandent : lesquelles, par exemple? Mais, sot, ne vois-tu pas que si je pouvais te le dire, elle serait trouvée du coup : c'est une contradiction. C'est comme pour l'Amérique, en avoir l'idée, c'était la découvrir. Comme la gravitation, et la plupart des grandes découvertes en science.

118.

Mon Dieu! quel spectacle d'inépuisables méditations que celui de ces races primitives, courant les mers avec *leur religion!* Ceci est capital; des

dieux et des cultes colportés avec leurs idées fondamentales, un *seposui*, le plus curieux de tous, le plus précieux titre pour la gloire future, sens de l'infini; colonies égyptiennes, portant en Grèce dieux de l'Égypte, etc.

119.

Thèse de docteur de M. Bonafous, professeur de rhétorique à Marseille[1]. — Thèse latine sur *Ange Politien*. Élevé chez les Médicis : on a prétendu qu'il y entra sous Cosme, et fut élevé avec Marsile Ficin. C'est faux, il n'y entra que plus tard. — Reproches qu'on lui a adressés et son apologie. — 1° Reproche de plagiat : on l'a accusé d'avoir volé plusieurs ouvrages. Anecdote : Un jour Politien faisant une leçon sur la vie d'Homère, dans la chaire de Démétrius Chalcondyle, aurait emprunté d'un bout à l'autre la vie d'Homère par Hérodote. Nul ne s'en serait aperçu; seulement à sa leçon se trouvaient quelques Grecs, entre autres Lascaris, lesquels s'attribuaient alors le monopole absolu de la science grecque (grand mépris qu'ils témoignaient pour les Latins qui s'en occupaient).

1. Thèses soutenues en Sorbonne le 22 juillet 1846.

A la sortie de la leçon, Lascaris s'approcha de lui et lui dit : Comment oses-tu te parer?... Politien lui aurait répondu : Ne vois-tu (pas) que dans l'auditoire, il n'y avait que deux ou trois capables de reconnaître le larcin? Origine probable de cette fable (suivant M. Le Clerc). Belles leçons en vers par lesquelles Politien commençait ses cours sur Homère. Les Grecs ayant entendu ces leçons, et jaloux, auront dit : Tout cela est dans Hérodote. — En effet, la similitude est frappante entre les traditions que rapporte Hérodote sur Homère et celles qu'adopte Politien; errant de ville en ville, etc. Du reste l'accusation de plagiat était de mode alors contre tous les grands hommes.

Accusation d'athéisme et d'incrédulité, aussi portée contre tous les grands hommes d'alors, à commencer par le pape. Ils y donnaient occasion par leur manière de parler toute païenne, et puis se donnant un certain ton de mépriser ce qui n'était pas pur latin. Leur enthousiasme pour le
Note 1. classique alla presque jusqu'à en adopter la religion, au moins quant au langage. Bembo le pousse jusqu'au ridicule, ne jure jamais que *per deos immortales*, etc. Sérieusement parlant, eût-il voulu cependant amener le polythéisme? Non, sans doute. (Il y a là un fait psychologique fort remar-

quable. Sorte de rodomontade que prennent les savants d'une partie, par rapport à la religion sur ce point-là. Mon Dieu! je ne serais pas surpris que ces hommes eussent à certains moments de vanité classique regretté le paganisme et fait un *fi* pédant de la religion d'alors.) Politien aurait dit qu'il ne récitait pas son bréviaire, de peur que
2 et 3. cela ne lui gâtât son latin. Mais c'est faux (M. Le Clerc prétend bien et avec raison que cela peut être très vrai). Quel ecclésiastique avouera qu'il ne dit pas ses Heures? Lettre de lui, où il dit qu'il divise sa nuit en trois parties : la première pour dormir, la deuxième *stylo*, pour écrire, la troisième *horario*, mot alors employé pour le bréviaire. Jamais ils n'eussent dit : *Breviarium*. *Horarium* plus ancien, entende qui peut, ainsi pour une foule d'autres choses. 3° Accusation d'immoralité. Il aurait conçu (c'est le récit de Paul Jove en ses tableaux) une passion pour un de ses élèves, aurait fait une monodie, [à la] mort de l'élève. Politien serait mort ou en se frappant la tête contre un mur en récitant sa monodie, ou en se jetant par la fenêtre, ou gagné une fluxion de poitrine, en récitant sa monodie sous les fenêtres du jeune homme, etc. — Cette monodie existe, mais elle s'applique évidemment à la mort de

Laurent de Médicis. Il y est appelé *juvenis*, bien qu'il eût quarante-six ans, mais les Latins donnaient bien ce nom à des hommes faits, [à] César à quarante ans. Cette pièce diffère des autres de Politien en ce qu'elle est moins soignée, et la douleur y est plus vraie. Cette pièce semble calquée sur quelque chant ou rythme populaire d'alors, car [elle] n'est pas sur un rythme ancien. Jeux que faisaient les savants de la cour de Laurent sur son nom, *sub Lauro*, etc. Il y en a un de cette espèce dans cette pièce. La malignité aura travesti le ton tendre qui y domine en ton de passion infâme.

Il paraît que Politien, dans les dernières années de sa vie, se serait converti, et que le pape aurait songé à le faire cardinal. Mais ceci ne dit pas grand'chose. Toutes les biographies italiennes d'alors se terminent par ces mots : « C'est bien dommage qu'il soit mort à cette époque, car il allait être fait cardinal. » — A sa mort, il se fit revêtir de l'habit de Saint-François (coutume universelle alors). Pièce précieuse des Franciscains sur sa mort, inductions qu'on en peut tirer. Car les Franciscains étaient alors fort sévères à Florence. Leur général était Savonarole, et celui dont la pièce de Politien est signée est ce fameux de

Peccia qui joue un si grand rôle à côté de Savonarole. Ces deux noms passés de l'histoire particulière dans l'histoire générale. Sévérité de ces Franciscains, réaction vive qu'ils témoignent contre les humanistes relâchés. Immense autodafé de livres exécuté par suite des prédications de Savonarole sur la place, devant le palais du duc. Le tas s'élevait, dit-on, jusqu'au troisième étage. Les enfants y mirent le feu. C'est à cet autodafé qu'on attribue la perte d'une foule d'ouvrages devenus aujourd'hui d'une rareté extrême; par exemple, l'*editio princeps* de Boccace, devenue introuvable, achetée par une Anglaise, etc. De plus les Franciscains alors en lutte acharnée avec les Dominicains. Duels proposés entre les deux ordres. Traverser un bûcher : Savonarole élude : une fois, c'est la pluie qui éteint, une autre fois, Savonarole consent, mais à condition qu'on lui permettra de porter en main une hostie consacrée; le magistrat s'y oppose. Savonarole et de Peccia brûlés plus tard, mais non plus par épreuve, mais par la victoire de leurs rivaux. Grand rôle que prirent les bûchers dans l'histoire d'alors. — Singulière erreur de Balzac sur Politien.

Qu'à toutes les époques de la chrétienté, il y a

eu un théâtre, et des représentations (M. Ozanam). Muratori montre bien des drames composés, mais il prétend que pas représentés. L'analogie de toutes les nations prouve qu'aussi représentés.

1. — On était d'ailleurs fort libre alors dans la conversation : avant la réforme du concile de Trente, foule de choses permises qui plus après, comme anciens Pères avant conciles contiennent erreurs.

2. — Anecdotiers de cette époque toujours prêts à recueillir les dires hardis des hommes célèbres, car dans leurs livres, ils ne les disaient pas, ils étaient plus retenus. Varillas (sur Varila, *cf. note à La Bruyère, chap.* I, *des Ouvrages de l'esprit, fin, p. 48, édit. Hachette) en cite beaucoup et d'autres encore. (Cf. Boileau, I, p. 266, note 2 sur ce Varillas. Est-ce le même? Celui de Boileau vivait sous Louis XIV.)*

3. — Politien était chanoine de la cathédrale de Florence, Santa Maria Maggiore (ouvrage sur les [églises] de Florence à consulter).

119 *bis.*

Thèse française : l'*Astrée et Honoré d'Urfé.* — Que nul travail ne peut dispenser de lire l'*Astrée.* M. le doyen avoue pourtant qu'il ne l'a pas lu et ne le lira jamais. Histoires enchevêtrées comme dans Boccace et l'Arioste. Quelques-unes fort jolies. Céladon, Astrée, c'est un berger déguisé en

bergère et agissant comme tel. — Histoire de l'*Astrée*. Vogue qu'il eut. Anecdote des *Mémoires* du cardinal de Retz. Du temps de la Fronde, des seigneurs venant de se battre entrent chez la duchesse de Longueville; ils y trouvent d'autres aussi couverts de poussière, et pourtant il y avait des violons, on dansait : « Bah! disent-ils, nous sommes donc ici *en pleine Astrée*, voyons! — Oui, leur répond-on, mademoiselle de Longueville représente assez bien Vénus, mais M. de la Rochefoucauld représente assez mal Céladon. » Passage de la *Suite du Menteur* de Corneille, où il y a des allusions fréquentes. « Quoi ! tu lis *les* romans » (elle ne dit pas: *des* romans, mais ceux du temps, ceux en vogue, il s'agit de l'*Astrée*). Fin de la vogue de l'*Astrée* à l'époque de Louis XIV. Ce qui le tua, ce fut l'esprit de ce siècle. Pourtant il y en eut [des] éditions jusqu'en 1740. Et tous ces exemplaires sont fort usés par la lecture, on y voit la trace des doigts. Six mille pages sans compter les suites. — Mademoiselle de Scudéry, etc., en dérivent en droite ligne; la seule différence, c'est qu'au lieu de bergers, elle emploie les héros de l'antiquité. Brutus en madrigaux Du moment où il fut dit : « Rien n'est beau que le vrai », l'*Astrée* dut tomber. (*Ita* Guigniaut.)

Cours d'amour au moyen âge. — Discussions auxquelles leur existence a donné lieu. — Réunion où on prononçait des cas d'amour, des tensons. Livre intitulé : *Arresta Amorum*. — Il y en avait de cette sorte de beaucoup plus anciens; d'Urfé ne les connut probablement pas. — Tensons chevaleresques. — Romans du moyen âge. Ce ne sont pas toujours faits controuvés, etc. Quelques-uns de ces romans ou plutôt poèmes sont charmants. Falsifications grossières ; qu'on a continué d'en faire aux XVIe et XVIIe siècles, et qui ont formé la bibliothèque bleue. Bergers du Lignon. — D'Urfé commence par avertir que ce ne sont pas des bergers véritables, mais des personnes de qualité, absolument, dit-il, comme les bergers qu'on voit sur le théâtre habillés de soie. Il s'autorise toujours de l'exemple du théâtre. Voilà en quoi il est faux. Ce n'est pas la vie pastorale comme en Théocrite, pas même comme en Virgile, quoique déjà la couleur soit altérée. C'est un mensonge perpétuel. — Bourgeois du temps de la rue Saint-Antoine, qui vendit son bien, acheta un jardin, et se fit avec sa femme berger et bergère, gardant un troupeau imaginaire. Roman satirique qui fut fait contre lui et en partie contre d'Urfé. On y voit le fils d'un épi-

cier de la rue Saint-Denis qui se fait berger, etc. — Aventure de J.-J. Rousseau aux bords du Lignon. Quand il demande aux environs : « Où est le Lignon? » on lui répond : « Monsieur veut-il se faire apprenti serrurier? c'est un bon pays. » — Des bergers du Lignon viennent les bergers de Racan et de Segrais. Pastorale fausse, au milieu d'un ton détestable, ils ont des vers charmants. (*Ita* Patin.)

Rapports de d'Urfé avec Le Camus, évêque de Belley. — Camus dit l'avoir vu à Lyon et fait un éloge magnifique de son amabilité, de sa politesse, etc. Saint François de Sales conseille à Camus de faire des histoires dévotes. Camus dit que d'Urfé s'en serait tiré à merveille; car, dit-il, « il a montré tant de tendresse de cœur... et d'ailleurs dans ses dernières années, dit Camus, il se montre disposé à composer des histoires dévotes en *réparation* de son *Astrée* ». Il paraît donc qu'il considérait son ouvage comme dangereux. En effet, quelques passages scabreux; pourtant les amours purs sont seuls récompensés, et les amours grossiers punis. La famille de d'Urfé s'en crut déshonorée et on trouva l'ouvrage dangereux. Lequel est leplus dangereux ou d'un ouvrage où les vices sont représentés

comme aimables (d'Urfé), ou d'un autre, où les vertus sont ridicules (Camus), tenson proposé par M. Le Clerc au récipiendaire? Réponse: le second. Les romans de Camus (énormément fécond, plus de trente), insipides. Il n'écrit pas si bien que d'Urfé. — Le style de d'Urfé est vraiment fort bon, et cela contribua beaucoup à sa vogue. — *Gens qui n'ont d'autre occupation que de faire l'amour*, voilà les héros de d'Urfé. Jamais on n'avait eu pareille idée. — Mœurs horribles de l'époque qui précéda d'Urfé. Peut-être fut-il un progrès. L'*Astrée* peut-il passer pour un roman moral? — Épisodes historiques de l'*Astrée*. Épisode qui se passe à la cour d'Enric, roi des Wisigoths. L'amour y tient beaucoup de place, pourtant n'est pas tout. L'auteur de la thèse prétendait que cet épisode extrait de l'ouvrage ferait un roman historique excellent, à comparer à ceux de Walter Scott. — En ceci, il est vivement attaqué. Ridicule de supposer des intrigues amoureuses à cette époque de la barbarie. — M. Ozanam lui fournit pourtant un argument: c'est le poème de Waltha d'Aquitaine, dont la scène est en pleine barbarie. Attila y figure. Mœurs horriblement féroces, massacres, et au milieu de cela, une scène d'amour très caractérisée. Fleur recueillie en pleine

barbarie opposée à celles un peu plus fanées de l'herbier de d'Urfé. — La rédaction de ce poème est fixée par M. Fauriel *(Litt. provençale)* au IXe siècle; mais on ne peut la reculer plus loin que le XIe avant les croisades. Les Allemands qui le revendiquent ne vont pas au delà. Rédaction est en vers latins. — Qu'on ne peut en tout cas le comparer à Walter Scott. Car en d'Urfé il y a foule de traits qui faussent la couleur historique; or cela n'arrive jamais dans les grands romans historiques de Walter Scott. — Ses meilleurs romans historiques sont ceux où il ne fait pas paraître de personnages historiques, comme *Ivanhoe*, là pas un trait faux; dans les autres, comme celui de la cour d'Élisabeth, il est moins vrai.

Comparaison de d'Urfé avec les romans du jour. — Réflexion du doyen; que dans cent ans, on ne fera pas de thèses sur le roman du jour, comme on en fait sur d'Urfé. (Ceci est très étroit et très faux, je ne comprends pas cette fois M. Le Clerc. Du moment où tout cela sera devenu antiquité, il sera sérieux de consacrer ses travaux à l'étude de ce qu'il aura été frivole de lire. Induction du passé; érudits lourds et sérieux, commentant romanciers grecs, Apulée, d'Urfé, etc.)

Biographie de d'Urfé a été donnée par un autre, M.... aussi de Marseille, je crois, dans une dissertation spéciale sur ce sujet. Autre ouvrage de d'Urfé : *Épîtres morales*, dans le genre de Sénèque. Exercice de style. Sénèque, en effet, excellent exercice de se mouler sur lui. Malherbe aussi a traduit les *Épîtres à Lucilius*. Trait remarquable de cet ouvrage de d'Urfé ; c'est qu'il n'y a aucun trait de christianisme. Cela étonne d'autant plus que d'Urfé se mêla aux guerres de religion, fut prisonnier comme catholique, etc., d'autant plus encore qu'à cette époque les adversaires des catholiques leur reprochaient fort leur ton païen. Cela s'explique par des analogues ; ainsi Boèce en sa *Consolation de la philosophie* n'a pas un seul trait qui rappelle le christianisme ; lui pourtant théologien et cité des orthodoxes comme interprète des Ecritures. — Que l'*Astrée* avait pour les contemporains l'intérêt des personnalités. Céladon était un tel. — Il y a même des *clefs*. La perte de cet intérêt a bien pu contribuer à sa chute.

HUITIÈME CAHIER

באר יוסף

LA CITERNE DE JOSEPH



LA CITERNE DE JOSEPH[1]

1.

J'ai trouvé du cœur et du feu pour plusieurs vies, tant mieux !

Le plus grand ridicule que je trouve en moi ce sont mes rêves de vanité, d'ordinaire fort éloignés de mon caractère, et par là même ayant pour moi un certain attrait comme insolite, et d'autant plus que je sens que cela n'est pas sérieux en moi. Mais en vérité, c'est fort comique.

1. Nous traduisons ainsi le titre hébreu de Renan, bien que la traduction courante du mot באר soit *puits*. Or, dans l'histoire de Joseph, il n'est pas question de puits ; mais bien de citerne ; et celle dans laquelle il fut jeté avant d'être vendu par ses frères n'avait pas d'eau ; le récit biblique le dit expressément (Genèse, XXXVII, 24). On voudra bien observer en outre que le mot hébreu בור employé dans le récit en question est quelquefois orthographié באר (cf. Gesenius, *s. v.* בור).

Cf. Ficker, t. I, p. 42, et Patin, opuscule sur Horace, discours d'ouverture (non inséré en *Mélanges*).

5.

Habitude d'associer dans l'antiquité l'idée de festin à celle de sacrifice. — Manger animal était conçu comme action sacrée, car le *tuer* auparavant, c'était le sacrifice. Cf. dans Homère : Ils immolaient les victimes, pour : Ils tuaient les animaux. — Cf. en hébreu זִבְחֵי־רִיב [1] = *festins* où l'on dispute (Cf. Gesenius, *sub* זֶבַח [2]). — On était passé de l'une à l'autre idée.

6.

La classification que je donnais au n° 4 n'est que par la forme. Il y en aurait une autre bien plus profonde par le fond des choses qu'emploie le poète. Par exemple, selon que le poète emploie

1. Proverbes, XVII, 1. Un morceau de pain sec, avec la paix, vaut mieux qu'une maison pleine de *viandes avec des querelles*.

2. Sacrifice sanglant. Le *zébah* (זֶבַח) représente un repas sacrificiel, tandis que la *minchah* (מִנְחָה) serait l'offrande non sanglante, et que l'holocauste (עֹלָה) désigne le sacrifice dans lequel on brûle la victime tout entière.

un fonds de traditions populaires, ou qu'il n'emprunte qu'à lui-même une inspiration. Le premier genre *épique* : cela expliquerait comment Dante et Milton doivent être évidemment classés dans la même famille, quoique si différents pour la forme.

7.

C'est un fait au premier coup d'œil difficile à expliquer que celui de certains poètes dont les vers sont constamment *durs*; car enfin quelle singularité que les mots durs se présentent à ceux-là de préférence ! Voici, je crois, l'explication. Il se présente tout autant de duretés aux meilleurs poètes; mais ils ne les adoptent pas; quand un tour dur se présente, ils ne songent seulement pas à l'adopter : au contraire, quand le même tour dur se présentait à Chapelain ou La Mothe, ils ne s'apercevaient pas de sa dureté et l'adoptaient. C'est donc dans la κρίσις et non dans l'εὕρεσις qu'est la différence. Les mêmes sons se présentent à tous; seulement les uns sentent et rejettent les sons durs, les autres n'ont pas l'organe si délicat, et ne s'aperçoivent pas de la dureté.

8.

Dans la composition, on suit souvent un procédé analogue à celui que je décrivais dans le numéro précédent. C'est-à-dire que tout se réduit à la κρίσις de ce qui se présente à l'esprit. Les mêmes choses se présentant, cela suffit pour différencier, et là même est la différenciation bien plus que dans l'εὕρεσις.

9.

Trois manières d'en agir vis-à-vis de la religion de son pays : 1° Y croire sans finesse (affirmation absolue), ni vue ultérieure ; 2° N'y croire pas du tout et la rejeter comme absolument fausse et superstitieuse (négation absolue) ; 3° Y croire comme Platon. [Voyez la doctrine de Socrate sur l'explication des mythes au commencement du *Phèdre* (critique).]

10.

Il n'y a pas de lieu commun qui n'ait sa vérité. Je viens d'éprouver tout à l'heure d'une manière tout à fait vive et originale ce qu'il y a de pé-

nible dans le perpétuel changement des choses, le cercle de l'année, les jours croissant pour décroître, etc. Or quoi de plus commun? — Pareillement, ce qui chez nous est pastiche et banal, était autrefois vrai et beau. Par exemple, un écolier fait des comparaisons du lion, de l'aigle, etc., et c'est fade; car il a pris cela dans les livres. Mais les poètes primitifs qui prirent tout cela dans la nature, qui voyaient familièrement le lion, l'aigle, etc., c'est tout autre chose.

11.

Les individus inventent beaucoup moins en littérature qu'on ne pense. On l'accorde volontiers pour Virgile, et les littérateurs des époques postérieures. Mais Homère et autres, on serait tenté de croire qu'ils inventèrent de toutes pièces. Pas du tout; nuls peut-être ne reçurent plus : la tradition leur donna presque tout. C'est le peuple, le genre humain, le grand inventeur en littérature comme en tout.

12.

Celui qui à la vue du renouvellement de l'humanité, de la vie, de la mort, etc., ne sentirait pas

que l'individu n'est rien, et que le grand but est dans l'humanité permanente, la grande substance collective, se faisant sous tout cela, celui-là n'a pas la vue pénétrante des choses.

13.

Fait singulier. Je fus amené par des nécessités de convention, il y a plusieurs années, à faire à mon désavantage un mensonge à mon oncle Forestier, lequel mensonge tendait à montrer en moi peu de générosité pour le bien de mes semblables. — Eh bien! croiriez-vous que cela me revenant aujourd'hui, et songeant à la figure que je pourrais faire dans l'avenir devant mon oncle, cela me donnait la tentation de renoncer au beau, au désintéressé sacrifice. Tentation de se conformer à ce que l'on croit être dans l'opinion d'autrui. Quelle force! En enfance surtout. (Cf. *quod dixi alibi*.)

14.

J'aime à trouver qu'il y a du vrai, du positif en l'âme humaine, qui n'est pas une tautologie, un jeu mécanique, le balancement de deux plateaux de balance. — Par exemple, je me deman-

dais si les sentiments tendres et poétiques que j'ai pour les lieux où j'ai passé n'étaient pas pur effet mécanique, ou bien si cela dépendait de telle poésie particulière relativement à moi, à ces lieux, ou bien l'effet d'une loi générale. L'expérience à faire était de voir si tous les lieux la produisaient également. Alors j'ai songé à ma petite maison de la rue Trenit [1], à ma mansarde de Tréguier, à ma chambre de Saint-Nicolas, d'Issy, de Saint-Sulpice, et j'ai trouvé une fort grande différence entre les impressions. Celles de ma mansarde effaçaient immensément toutes les autres. Cela m'a fait plaisir. Donc je ne suis pas mécaniqué en tout cela. Je ne suis pas jouet de lois qui me dominent. Ah ! que je... [*inachevé*].

15.

Tout est chez nous réfléchi : nous avons tout analysé, et cela nous donne dans la création un air gauche et affecté. Autrefois on réformait la philosophie, les sciences, etc., sans le dire, sans y penser presque ; on faisait sans critique ni

1. *Trenit*, ou *Trinit*, est le nom d'une rue de Lannion, et signifie Trinité.

analyse ce qu'on faisait. [Maintenant] qu'en étudiant le passé, on a vu comment les choses se passaient, où les termes généraux d'organisation, de construction, reconstruction, création, etc., sont passés en usage, on ne peut plus rien faire de tout cela, sans y penser et le dire. De là tous ces hommes qui se croiraient petits esprits, s'ils ne se posaient pour mission de reconstituer, créer, etc., en tout ordre de choses. De là ces sots qui, se mettant ces idées-là dans la tête, se rendent ridicules; autrefois cette caste-là n'existait pas, car les grands hommes seuls créaient, les petits ne s'en mêlaient pas, vu qu'on ne suivait que sa vocation intime, laquelle est toujours infaillible. Mais ces vocations qu'on s'impose *en vertu d'idées reçues*, et dans des types vulgaires, ce n'est que sottise et misérable jeu.

15 *bis*.

Une pensée m'alarme, et affaiblit un de mes motifs supérieurs d'action, la foi dans l'humanité et ses destinées éternelles, et dans l'éternité de l'individu par l'œuvre à laquelle il travaille, c'est la probabilité qu'il y a que le monde périra. Voyez les arguments de Lucrèce, livre V, *init.*

Il en est de terribles, par exemple celui des phénomènes continus, s'accumulant. (V, 381 et suiv. Ses exemples sont mal choisis.) Si cela est, quel goût à travailler pour la mer, ou le volcan ou les glaces, ou les flammes? Oh! si je pouvais dire que mon action passagère aura des résultats éternels!... J'en suis sûr au moins pour mon action physique, mais quelle petite sphère et que
Note. c'est peu! — Eh bien! il y a toujours l'idéal, le beau, l'éternel. Ce but au moins, qui me l'arrachera? *Nequem potuit nos separare a charitate*[1].

Que le monde finisse ou non, l'idéal a sa valeur. Quant au développement de l'humanité, c'est une bulle sur la surface de l'infini.

16.

Il est évident que toutes les cosmogonies mythologiques doivent contenir quelque vérité générale. En effet, il ne se peut que les premiers hommes n'aient singulièrement chéri les traditions de leur origine, et qu'il n'en soit resté quelque chose, au moins de ce que l'homme a pu voir, comme l'inondation, à la suite de laquelle il est né, etc.

1. Réminiscence de l'*Épître aux Romains*, VIII, 39.

Puis on a brodé à l'entour la garniture mythique.

17.

Quand nous voyons les rêves cosmologiques des anciens philosophes et ceux où l'imagination aime tant à se plonger sur ce sujet, on est tenté de croire que tout cela est rêve, et que la réalité n'a rien de semblable ! Eh bien ! c'est une erreur ; peut-être, quant au déterminé du système, tout cela est rêve; mais le sûr est que la réalité dépasse bien le rêve, et que de manière ou d'autre elle est. Oh ! réflexion frappante, que tout cela est *vrai*, existant de manière ou d'autre. Qu'il y a un mouvement relatif, absolu, un tour... [*inachevé*].

18.

On ne se figure pas quelle immense différence mettent entre les esprits nos résultats acquis, dont nous sommes imbibés comme en naissant, quelle différence par exemple mettent entre deux esprits ou les idées modernes sur la constitution du monde, ou celles de ce temps où masse de feu, métaphore pour soleil (V. notes de Ponger-

ville *ad Lucr.*, V, p. 381-382). Cela est pour nous fantastique, et de là quelle différente manière de voir la nature, d'envisager l'existence?

19.

Les arguments intrinsèques par lesquels on cherche à fixer la date d'un ouvrage n'ont pas la même valeur pour les ouvrages de toutes les époques. Aux époques de littérature originale, ces arguments sont très forts; car là le style est libre, nul ne se contraint, ne s'impose un style étranger. Au contraire pour les ouvrages des époques d'imitation, comme l'époque alexandrine par exemple, ces arguments n'ont plus aucune force, car les écrivains s'imposent un moule étranger, qui détruit toute l'originalité de l'époque. Ainsi les atticistes. Il sera facile par exemple de reconnaître si un ouvrage est des Alexandrins; mais de quelle date juste, impossible. (Voy. une excellente note dans les conférences de M. Egger. Confér. 12e, sur Babrius.)

20.

Comme des circonstances extérieures et indifférentes influent sur certains jugements spécu-

latifs! Tel nourri de profane tombe sur des auteurs ecclésiastiques, et trouve cela nouveau, y trouve suc, admire. Tel nourri de ceux-là d'abord se convertit au profane, et trouve ceux-là fades, insupportables.

21.

L'enfance a une foule de conceptions physiques inexactes qui restent comme souvenir dans l'esprit, entourées de beaucoup de charme. Et les lieux où on les attache participent au même poétique. Je comprenais la terre autrefois comme composée de grains, comme le sable, et cette conception m'est revenue associée à un certain champ, qui m'a paru fort poétique.

22.

Les anciens sont incomparables pour la *forme*: dans les genres où il n'y a guère que la forme, ils sont rois, à peine les égalons-nous, l'éloquence par exemple, au sens restreint. — Mais pour le fond, nous sommes plus riches, nous avons acquis. En histoire, par exemple, ils nous égalent pour la forme; mais pour le fond, quelle diffé-

rence ! Chez eux, il n'y a dans l'histoire qu'une forme littéraire. Pour nous, c'est une science. Voyez une pensée analogue, ailleurs.

23.

Fable ou apologue est le genre qui ressemble le plus à l'épopée, pour sa manière traditionnelle, indépendante de la forme, de se conserver. On conserve le *récit* et non la forme. Cela ne se concevrait pas pour une ode où la forme est essentielle et inséparable. — Esope n'écrivit probablement rien. Lokman de même. Là aussi un auteur mythique, sur le dos duquel on met tout. (Cf. Ficker, t. I, p. 59. Cf. et Egger, confér. 12e sur Babrius, etc.)

24.

Cause qui donne aux professeurs et en général au genre pédagogue un air à part, pédant, moins libre. — C'est qu'en présence d'enfants, prêts à censurer tout en eux, ils sont obligés de se surveiller en tout. Jamais de ces abandons, de ces imperfections avouées, et qu'on ne cherche pas à celer. Cela tient aussi souvent au caractère, mais

l'habitude y fait beaucoup. Deux sortes d'hommes : les uns se posant en principe de ne jamais laisser voir en eux, si ce n'est malgré eux, d'imperfections. D'autres pas si difficiles, s'en faisant même une sorte de bon ton ; par là moins fardés ; car moi qui suis de la première classe, je sens souvent que je me rafistole aux yeux d'autrui. — Les seconds plaisent plus. *Et reliquæ.*

25.

Singulière idée qu'ont certaines gens de scinder l'esprit humain, d'en tourner la moitié contre lui-même. On croit hostiles à l'esprit humain ceux qui soutiennent le moyen âge, par exemple, comme si ce n'était pas toujours lui. Cela est petit, mesquin, et cela durera tant *que les idées que les diverses époques personnifient* seront en conflit extérieur. La paix faite, on verra la paix et la fraternité d'origine de tout ce qui est pensée, psychologie, — et que plaider pour une face, c'est plaider pour l'autre. Mais aujourd'hui on croit servir l'une en déprimant l'autre.

26.

Les littératures jeunes prennent toujours leur objet hors d'elles ; les littératures vieilles au contraire prennent les littératures pour objet de littérature. Ainsi au XVIII[e] siècle et sous l'Empire, fureur de chanter les écrivains antérieurs. De même dans la littérature latine : *Silves* de Stace[1], Genethliaque de Lucain, le morceau où il passe en revue les auteurs, *furor arduus Lucreti*, etc.

27.

Il est évident pour moi qu'un pas en arrière en politique est impossible. Par exemple, supposez la liberté de la presse abolie, qu'y profiterait le gouvernement pour sa sûreté ? Rien du tout. On en penserait, et on parlerait dix fois plus. Ce ne pourrait pas être comme autrefois sous l'Empire, où on faisait croire ce qu'on voulait aux gens en muselant la presse. D'un autre côté, un gouvernement établi est impossible avec

1. Stace a fait une *Silve* intitulée Genethliacon de Lucain, jour de naissance de Lucain, Silv. II, VII, où on lit, au v. 76, les mots cités ici même.

une si large bride donnée aux passions individuelles, qui chercheront toujours à dénigrer et renverser l'état où elles n'auront pas la plus large part. De là je conclus : 1° D'effroyables bouleversements ; 2° Une régénération religieuse, qui rendra possible avec les éléments actuels ce qui ne l'est pas actuellement.

28.

Il fallait que Napoléon n'eût pas compris un mot de l'histoire moderne, pour former ce ridicule projet d'extension au delà des limites. Nous croyait-il donc au temps de Sésostris, etc., où la grandeur d'une nation était d'aller courir bien loin, de reculer ses frontières, etc. ? C'est ridicule. Désormais la grandeur d'une nation ne peut pas être à sortir de chez elle, mais à briller chez elle. Cet homme n'est grand qu'aux yeux de l'imagination. Mais là il est sublime. C'est une pyramide.

29.

Quelle sottise d'envisager les œuvres littéraires indépendamment de leurs circonstances d'origi-

nalité, de temps, de lieu, etc. On se demande par exemple pourquoi on ne verrait pas de nos jours une oraison funèbre de Bossuet, etc. Cela ne signifie rien. Car supposez-en une tout intrinsèquement semblable, elle ne sera plus sublime. Ne regardez pas la littérature d'une manière absolue, mais à un jour tout relatif, *productions du temps et du pays*. Ceci est neuf. Cela coupe par la base les procédés classiques-imitateurs. Ne rien forcer : laisser l'époque pousser son germe. Ce sera là, quoi qu'en fassent les rhéteurs, la production originale.

M. Guizot remarque fort bien que la littérature originale du ve et vi^e^ siècle, ce n'est pas les restes des écoles grammaticales et rhétoriques, mais les légendaires, etc. De même chez nous, pas les classiques-imitateurs, mais les produits du siècle.

30.

Voici un fait incroyable d'associations d'idées, auquel j'ose à peine croire. — J'ai eu besoin d'ouvrir la *Physique* de M. Pinault[1], que je portais autrefois au cabinet de physique pour les

1. V. *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, in-8°, 1882, p. 233 et suivantes.

leçons. Or il y avait toujours répandue dans ce cabinet une odeur très forte d'éther. Eh bien ! il m'est arrivé qu'aussitôt que j'ai ouvert le livre, j'ai cru ressentir une odeur d'éther, et pourtant il est physiquement impossible que le livre qui a fait depuis plusieurs voyages, qui a passé par tant de mains (et puis il y a plus de trois ans) en ait conservé la moindre odeur. Il faut dire aussi que toutes les fois que je pense à ce cabinet, l'odeur d'éther s'en présente à moi comme le trait caractéristique, et que, réciproquement, toutes les fois que je sens l'éther, je pense à ce cabinet.

31.

L'exemple le plus frappant d'une veine poétique entièrement éteinte pour nous, c'est à mon sens le *symbolique*. Voyez les peintures égyptiennes, indiennes, etc., les planches de Creuzer[1] par exemple, tout est symbole, idéal; on ne songe pas au réel. Cherchez dans toutes nos expositions, vous ne trouverez rien d'analogue à cela, pas même dans nos tableaux religieux tout secs : si j'étais peintre, je voudrais ramener ce genre.

1. Auteur de la *Symbolique ou Mythologie des peuples de l'antiquité et surtout des Grecs* (1771-1858).

32.

C'est une erreur de mouler l'idée qu'on se fait de la littérature grecque sur le type froid et compassé qu'on se fait des littératures classiques. Cette littérature est vraiment originale et primitive; production naïve de l'humanité, représentant une de ses faces à son enfance. Ainsi rien de moins classique que ses chants spontanés, primitifs, ses odes, etc., etc., et les anciens classiques étaient fort embarrassés pour les soutenir contre ceux qui les attaquaient sur leur non-conformité à ce moule.

33.

La fonction du vrai critique est de faire ressortir le beau des ouvrages d'esprit. Malheureusement la plupart croient que leur office est de faire ressortir les défauts. De là ces esprits acariâtres qui se croient critiques par excellence, quand ils ont trouvé quelque paillette dans le blé. (Cf. le conte de Boccalini[1].) Longin fait assez

1. Il s'agit peut-être de Boccalini, érudit italien du XVI[e] siècle, célèbre par son esprit caustique.

bien sentir cela, en son *Traité du Sublime*, dans la discussion *(sub finem)* des fautes dans le sublime.

34.

Parmi les sauvages, quelques-uns ayant à peine le sentiment de leur individualité, perdus dans la tribu. Chez quelques peuplades, il n'y a pas de noms individuels (?), pas de vanité personnelle, promiscuité, moins d'égoïsme que chez nous (le sentiment du moi enraciné à proportion de la civilisation), on joue, on danse, on mange dans la tribu. Pareillement leur royauté n'est pas établie par l'idée *a priori* d'autorité, ni par la nécessité sentie de cette autorité, ni par la conquête; mais idée vague.

Mon Dieu! que mon esprit est attiré invinciblement de ce côté. Oui, je les étudierai avant qu'ils ne meurent. Car ils vont s'effacer. Et quel malheur qu'on n'ait point fixé auparavant leur psychologie !

35.

Je crois que j'ai réellement les associations d'idées plus fortes que les autres. Par exemple à

peine ouvré-je cette boîte que l'odeur du bois neuf qu'elle exhale et que je sentis autrefois dans ma mansarde de Tréguier, quand elle était neuve, me rappelle mes vacances, ma Bretagne, etc.

36.

Ce sera, je crois, une époque qui marquera dans l'histoire littéraire que celle où les écrivains du siècle de Louis XIV ont été définitivement reconnus comme classiques, et comme tels panthéonisés parmi nous. M. Cousin a fort bien saisi, senti ce point littéraire, et l'a fait admettre en droit commun. Voyez *Des pensées de Pascal*, *init.*

37.

Singulières révolutions qui arrivent par suite de la panthéonisation des classiques et de la manie des rhéteurs. Un Molière, si ennemi des savants en *us*, etc., devenant les délices des érudits, etc. Dites-en autant de tant d'anciens, Horace, Homère par exemple. Quelle serait leur surprise de se voir ainsi devenus *objets* d'érudition !

38.

Exemple singulier de ce que peut la mode et la nouveauté. Le quinquina n'est pas fort délicieux; eh bien! qui croirait que lors de son introduction en France sous Louis XIV, laquelle avait été si vivement combattue par la Faculté, ce fut la mode de le prendre en guise de café! Voyez des choses incroyables dans la correspondance de Racine et de Boileau, *passim*, et surtout dans les lettres XII, XV, XVI. Rien de plus caractéristique de l'engouement premier qui fait le goût. Lisez ces endroits et vous sentirez ce qui dans ma remarque prise isolément paraît pâle et sot.

39.

M. Cousin est de tous les contemporains celui chez qui se sentent le mieux les inconvénients de la réflexion sur la ligne de vie, donnant à cette ligne un air artificiel, plâtré. Voyez ses Arguments de Platon, où il marque la ligne de Platon, sa dédicace à Santa-Rosa, etc. On voit qu'il a réfléchi là-dessus, et qu'il sait bien s'en faire

l'application à lui-même. *(Refer ad aliud, quod scripsi prius in aliquâ cartulâ.)*

40.

Je m'explique ainsi la singulière et *sincère* admiration et affection dont se trouva pris tout le siècle de Louis XIV pour ce prince. Lisez par exemple la correspondance de Racine et de Boileau. C'est un intérêt réel, sincère, comme d'ami et ami, et cela empreint d'une teinte de devoir, et de tout cela résulte pour nous quelque chose de singulièrement niais. Qu'ils étaient simples, disons-nous, ces bonnes gens, d'aimer cet égoïste, qui se moquait d'eux en les exploitant à son profit! Voilà le fin mot. Par suite de circonstances historiques, il était arrivé que chacun avait attaché sa gloire à participer plus ou moins à la faveur de cet homme, dès lors il fut de l'intérêt de chacun de l'exalter; c'était s'exalter soi-même, à peu près comme les domestiques des grands... De même que ceux-ci, après leur disgrâce, en disent pis que pendre, de même ceux de Louis XIV après leur disgrâce. La Feuillade, Bussy-Rabutin. De là aussi le besoin de voir en tout cela quelque chose de sérieux, et de le

Note.

prendre à-plomb, avec une sorte de probité, qui pour nous est comique.

Ils s'aimaient eux-mêmes en aimant Louis XIV, et quant à dire comment il était arrivé qu'ils s'aimaient ainsi eux-mêmes en un autre, et dans le roi, c'était l'histoire qui l'avait fait. C'est à elle à l'expliquer, et pourquoi cela n'a pas lieu maintenant, ni toujours.

41.

Ma confiance dans l'humanité commence à s'ébranler. Je crois à son perfectionnement, car c'est un fait; mais j'ai conçu des doutes énergiques sur l'hypothèse que j'y adjoignais, à savoir la déification au terme. La lecture de Lucrèce m'a fait réfléchir et m'a converti sur ce point. C'est misérable, mais qu'y faire? Il est physiquement certain que le monde finira. Et que deviendra alors tout le progrès? Il s'éteindra, et ce sera à recommencer. On aura [travaillé] des milliers d'années en pure perte. Non, pas en pure perte. Ç'aura été un essai détruit comme tant d'autres, mais replaçons le progrès au delà. Un autre monde progressera sur le nôtre, et ainsi jusqu'au parfait. Ainsi pas trop de confiance dans le progrès de l'humanité en tant qu'humanité. Il ira

tant qu'il pourra, mais on lui coupera court. C'est grossier, mais qu'y faire ? Mais confiance absolue dans le progrès du tout ou de Dieu.

42.

Adieu la gloire individuelle! Pitié de voir ces pauvres individus luttant dans ce grand tohu-bohu. Pas possible de se faire entendre, du moins longtemps. Le tout commence à exister; adieu les pauvres petits membres. C'est triste, mais en vérité, qui de nous parlera aux siècles à venir ?

43.

Il y a bien du vrai dans le mot de M. Dupin[1] : « Quand Fabricius dînait dans un plat de terre, il n'y avait pas de manufacture de porcelaine. » On a fort mal apprécié les anciens exemples de frugalité et de vertu romaine. Et ce sont les écrivains latins eux-mêmes qui sont la cause de l'erreur. Écrivant à une époque de luxe, ces Cincinnatus à la charrue, ces Curius, etc., leur parurent des prodiges. En effet, c'en eussent été, si le

1. Probablement le célèbre magistrat, président de la Chambre de 1832 à 1840.

siècle des Curius eût été le siècle d'Auguste. Mais alors cela avait fort peu de mérite : c'était la manière générale, et il eût été bien difficile qu'il en eût été autrement. C'est comme si l'on faisait un grand mérite à un chef de sauvages de sa vie dure, etc.

44.

Deux manières d'induire la spiritualité de l'âme: 1° Faits divers demandant causes diverses, 2° Unité de conscience (fait) demandant un principe un, ou bien l'unité n'est-elle qu'à la surface, dans le fait? De ces deux manières, la seconde seule est légitime quant à la méthode Maintenant est-elle bonne?

45.

Supposé que des corps fortement constitués soient des avantages dans un État, je crois qu'un moyen de leur donner de l'efficacité, ce serait de leur accorder une représentation dans les assemblées gouvernantes, que, de même qu'il y a des députés *locaux*, il y eût des députés de corps, par exemple du corps enseignant, de la magistra-

ture, etc. Peut-être même serait-ce tout un système qu'on pourrait substituer au système de représentation locale; ce serait de représenter les corps de citoyens et non les pays. Cela ferait une sorte de fédération non de castes ou de pays, mais d'états, d'occupations, et par conséquent de natures d'esprits.

46.

Il y a en nous quelque chose qui dit : Moi. Or ce quelque chose n'est pas le corps. Donc, l'âme est. Oui, si le moi n'est pas un phénomène. Or oui ou non sur ceci, c'est toujours une hypothèse. Telle est la philosophie; elle repose sur quelque chose dont on peut dire oui ou non à son choix. *Et choisir !* On se prend de tête pour l'un, et alors on a un système, et on y tient. Mais c'est artificiel. Vive la critique! Au moins celle-là est sûre, mais elle est toute négative.

47.

Singulier état psychologique que celui où je me suis trouvé ce soir. Sang fort agité, sommeil sans cesse interrompu, et à chaque intervalle un songe.

Mais ce qu'il y avait d'excessivement remarquable, c'était la manière dont la péripétie des rêves correspondait à l'interruption. La plupart de ces rèves étaient des démonstrations géométriques ou des explications d'auteurs, etc... Eh bien ! au moment où l'état physiologique amenait le réveil, ces rêves prenaient tout à coup un tour effrayant. Or pourtant ce tour ne pouvait être la cause du réveil, puisque c'était forcé chez eux, une vraie contorsion du sujet. Je ne puis dire comme cette harmonie de simultanéité me frappait. Ajoutez dans tous les rêves un sentiment de désordre, une crainte vague, trouvant tout mal arrimé autour de moi et dans ma vie.

48.

La presse périodique et la tribune, auxquelles on peut joindre le pamphlet, ont décidément tué chez nous *le livre*, en tant que moyen d'action. Il ne reste plus que comme moyen de *science*.

49.

La singulière position que prennent les gens peu instruits, mais pourtant tant soit peu réfléchis,

vis-à-vis des religions. C'est un demi-accord très bizarre. Ils voient le ridicule où tombe l'excès religieux, ils le sentent, et disent : c'est mal. Incapables de pousser à bout leurs conséquences, ou d'instituer une solide argumentation sur les bases, ils se disent pourtant que ces religions ont bien l'air grave et important, et qu'il leur faut faire une part, mais éviter les excès. De là une demi-manière de se poser vis-à-vis d'elles, qui est fort curieuse.

50.

Les rhéteurs consentent très volontiers à avouer que la veine du génie et du bon goût est perdue, sans s'en attrister pour eux-mêmes, et sans songer qu'ils en sont eux-mêmes un malheureux indice.

51.

Deux manières d'avoir de la vérité. L'énoncé moral et à peu près, comme celui des moralistes, Pascal, les poètes; là-dessous il y a toujours du vrai, mais impossible de dire le trait fin qui est vrai, estompe grossière, où un trait fin est vrai. L'analyse vient, et veut démêler le trait fin. Elle

y gagne et elle y perd; car cet alliage n'était pas sans servir à quelque chose, ne fût-ce qu'à appuyer la main. On tenait une grosse corde dans laquelle se trouvait, on ne savait où, le filet fin et vital. On le tenait pour sûr. Y a-t-il grand avantage à disséquer la grosse corde, pour n'y prendre que le fin filet? Ah! sans doute les sots qui prennent toute la grosse corde au vrai sont des sots. Mais qui fait en général l'analyse, que lui dire? Ces manières de parler portent par à peu près, appuyant sur du vrai et du faux, en vertu du défaut du langage. L'algébriste au contraire donne le *vrai pur*, mais si ténu et si sec qu'il ne sert de rien. L'or est trop mou si on ne lui allie quelque autre métal. Le nutritif ne suffit pas, il faut du grossier. Un filet ténu ne sert de rien, mais entourez-le de cette bourre, et il agira comme un câble. Autre comparaison où une grosse inutilité apparente ne sert qu'à donner du corps à un filet délicat et précieux, qui pourtant est l'âme.

52.

Il y a des critiques que radote sans cesse la critique littéraire par une sorte de routine, et qui

sont appuyées sur ce faux concept de lois s'imposant à chaque genre, et de la nécessité prétendue où l'on est pour tout ouvrage de se caser dans un genre. Le *Télémaque*, par exemple, est un ouvrage à part qui n'est d'aucun genre. Mais nos critiques n'entendent pas cela. Il faut que le *Télémaque* soit quelque chose; ce sera une épopée, et on la critiquera comme telle, ce qui sera bien facile, puisque ce n'est pas ce qu'a voulu faire l'auteur. On reprochera par exemple les longues prédications de Mentor, mais, imbécile, c'est l'idée même du poème, un *poème moral*. C'est là son originalité. Ah! que ces gens sont bêtes! Il faut juger chaque ouvrage par le plus ou moins d'élévation de l'idée qu'il réalise, mais non pas en examinant s'il réalise ou non tel genre arbitrairement consacré.

53.

Les impressions des songes et les vagues images du demi-sommeil me représentent autant que possible la *forme* nue, sans matière subjacente. Hier, en me réveillant sur une de ces impressions, laquelle me sembla remarquable et que je voulais noter, je me souvenais bien de la forme de

cette impression, son tour, son schème, son algorithme, mais le fond m'avait totalement échappé, je ne pus me rappeler de quoi il s'agissait. Le même fait s'est reproduit la nuit suivante, absolument analogue. Même fait encore, mais des circonstances singulières et difficiles à décrire. Je croyais lire des textes [*illisible*], je décidais des notes, etc.

54.

L'amour de la patrie pourrait peut-être se réduire à l'amour de la communauté dont on fait partie, *esprit de corps*, esprit d'*association* partielle; c'est ce qui expliquerait comment les patries artificielles, qui n'ont pour lien ni communauté d'origine, ni de langue, etc., n'attachent pas moins que celles [qui] ont la plus ancienne formation. Un état se forme, à l'instant tous ses membres y attachent leur intérêt, et on fera des prodiges. Souvent même la communauté d'intérêt suffira, comme aux États-Unis. Or l'esprit de corps, l'amour de l'association partielle dont on fait partie, qu'est-il autre que l'amour-propre, le moi s'aimant dans le corps? Les anciens rédacteurs à l'unité eussent été ravis de cette découverte. Pour moi, je la suspecte.

55.

Il est certain qu'il y a eu dans l'humanité un immense progrès de la forme au fond. Les anciens parfaits dans la forme, mais faibles sur le fond. Les modernes, le fond seul. Voilà pour les arts. Pour la science, les anciens préoccupés de la forme seule : voyez leurs rhétoriques, leurs dialectiques toutes de *formes creuses*, ils ne connaissaient que les τόπουσ. La nôtre au contraire (j'entends celle de nos orateurs), n'est que la connaissance du fond. Aussi bien négligeons-nous peut-être trop la forme. Voyez nos livres de science par exemple. Le parfait sera de marier les deux. Le *Cosmos* de Humboldt est type en ce genre, premier essai.

56.

On peut être à Paris bien plus seul qu'au fond d'un désert. Car ce n'est pas de voir des hommes qui fait la société, mais de les connaître et commercer avec eux. Or ici, c'est comme une forêt d'arbres qui marchent. Il n'en est pas ainsi dans une petite ville : quand on ne voit que peu

d'hommes, on lie société plus étroite avec eux. Mais en voir trop, c'est comme n'en voir pas du tout. Les deux excès se touchent.

57.

La plus grande partie de ce qui se dit et s'écrit entre amis est faux à la surface, car on songe à le dire, à son style, à sa manière : on réfléchit ce qu'on dira, c'est parce qu'on l'a voulu et calculé. Mais c'est vrai au fond; et cette forme fausse est une nécessité de notre constitution, d'après laquelle l'*expression* requiert travail et combinaison. Mais au fond, sans cela, ce serait naïveté pure et effusion sincère.

58.

La *composition* n'est guère qu'un *choix* qu'on fait des mille pensées et expressions qui se présentent en foule à l'esprit, or ce choix, c'est le goût. De là son importance. La faculté qui produit cette moisson, c'est le goût. Spicilège, c'est le génie.

59.

L'important n'est pas de glaner çà et là des idées particulières, mais de saisir un *esprit*, qui renferme tout implicitement. Je n'ai lu que quelques lignes des Allemands, et je sais leurs théories comme si j'avais lu vingt volumes, car je me mets à leur point de vue. Quelques mots que j'ai dits à M. Cognat lui ont fait deviner mon esprit, et il juge de tout comme moi, comme si je lui avais dit mon jugement sur tout. Or un esprit, quand on est fait pour lui, se devine à un mot, et tout vient à la suite. Moi, pour les Allemands, que je ne connaissais presque que par madame de Staël, et j'induisais toutes leurs théories. Quelqu'un qui m'eût entendu parler, eût cru que j'avais lu cinquante volumes de critiques allemands.

60.

Le point sur lequel nous avons le plus gagné sur le siècle de Louis XIV, c'est incontestablement sur les idées de liberté en tout. On attachait alors du prix à la restriction comme à quelque chose

de positif; voyez ce que dit Bossuet, en son discours de réception, du dictionnaire de l'Académie. Nous autres, nous croyons que toute limitation qui n'est que limitation n'est bonne à rien, qu'il faut donner toute liberté et accorder tous les moyens qui peuvent contribuer à la production du beau. Il y a excès à fuir de part et d'autre : 1° Attacher de la valeur à la limite; 2° En rejetant la prescription-limite, rejeter aussi la prescription de la raison. — Le vrai c'est : nulle limite arbitraire, mais des limites rationnelles. Celles-ci ont droit imprescriptible. C'était bien là le point de vue de Fénelon et c'est en cela qu'il était avancé. (Voyez Lettre à l'Acad. Excès du temps de Louis XIV. — Notre excès. Éclectisme entre les deux.)

61.

Deux manières de prendre son parti vis-à-vis du problème de la réalité objective de la certitude. Voyageurs arrivent au bord d'un fleuve. L'un s'arrête à regarder l'eau qui coule, et ce tournant qui engloutit tout; l'autre s'élance bravement pour aborder où il peut. C'est un parti pris; singulier résultat que le dernier mot de la certitude soit un *parti à prendre*.

62.

Sottise d'instituer des espèces de certitude; comme si l'on établissait des espèces de richesses, selon qu'on les a acquises par le commerce, l'industrie, etc.

63.

Les diverses phases de l'humanité vont se différenciant l'une de l'autre, sans pouvoir toutefois se dispenser d'avoir quelques points communs. Ainsi nous différons en beaucoup des anciens; c'est autant de conquis, mais nous leur ressemblons encore en beaucoup. Viendront d'autres qui différeront sur d'autres points et ne ressembleront pas sur ceux-là. Ce sont deux lignes qui se superposent par le procédé de la proposition troisième de Legendre, et vont toujours ainsi A C E B D F etc., etc. Part de la tradition et de la création nouvelle.

64.

Commencement d'un éloge académique. — Un éloge ne peut plus désormais être qu'une *critique* :

aussi bien la critique des grands hommes est-elle leur plus bel éloge. Diviser ainsi : 1° Ce qu'il y eut dans N d'universel, *vrai*, résultat acquis; 2° Ce qu'il y eut de son siècle, scorie temporaire de nulle valeur, qui tombe, particulier, etc. Bossuet par exemple.

65.

Que le caprice est tout dans les révolutions esthétiques. Esprits qui y obéissent, en croyant percevoir et marcher librement. Et ceux qui cherchent le plus à se mettre en dehors de l'accidentel de leur siècle y obéissent malgré eux. Par exemple, la révolution esthétique en faveur du moyen âge et des poésies barbares. On est en fureur contre Voltaire qui s'en moquait. Mais, mon Dieu! pouvait-il deviner de pareilles incalculabilités? C'est le vol du papillon. Et nous, savons-nous où convolera un caprice ultérieur, et comment on nous jugera alors? A mon sens, ces caprices ne sont caprices qu'à demi. Car il y a du beau en tout; mais la sottise, c'est d'absolutiser et exclusiver tout cela, comme Montalembert par exemple.

66.

C'est un défaut que dans un ouvrage la marche soit si embarrassée qu'elle demande pour être comprise une dissertation particulière, ou bien qu'à chaque pas l'auteur soit obligé de s'y arrêter pour en rendre compte, comme dans les œuvres scolastiques, où il semble que les divisions, etc., soient *but* et non pas *moyen* de clarté.

67.

Calderon, type de la conception vague et spontanée de la vie, par exemple son Héraclius : en cette vie, tout est vérité et mensonge, état de rêve. Cf. la deuxième journée par exemple, le château enchanté, la fin de la première journée. Il semble qu'on soit en dehors des conceptions ordinaires de l'esprit humain. Cela me rappelle Jean Clairet.

Cf. par exemple Ed. Voltaire Didot, p. 782, première colonne au bas. Le titre : Tout est vérité et mensonge, résume parfaitement l'idée générale et la couleur générale. Vie dans les nues. Cf. par exemple p. 785, première et deuxième colonne. Jeu de [lacune] *; qu'il meure et ne meure pas, répété à divers endroits, enfin les derniers mots de la pièce.*

68.

Deux manières de réagir contre une philosophie qui s'égare et se dévergonde. 1° A la manière de Locke, des positivistes (Philosophie positive de notre temps). — Rappeler l'homme des planasmes célestes à la connaissance vulgaire mais certaine. — 2° La réaction à la manière de Socrate. Toute morale. *Quo suprà nos, quid ad nos.* Je ne sais rien, sinon que je ne sais rien. — Celle-ci la bonne et la belle. Nous en aurons, je crois, une comme cela. Un homme moral, qui s'élèvera enfin, et rappellera l'homme au vrai, au pur, simple et chaste.

69.

Rien de plus curieux que ce mouvement d'espérance et d'activité demi-scientifique qui travaille en ce moment les orthodoxes. Ils se fondent sur cet aveu, proposition qui sert de base secrète à tous leurs points de vue : « Nous sommes pauvres, mais *nous pourrions* être riches. » De là leurs vagues espérances. Pauvres gens ! ils ne voient pas qu'ils sont usés, et que s'ils n'ont pas

d'hommes, ce n'est pas sans raison. Une bonne cause, bons défenseurs.

(*Voir n° 71.*)

70.

Manière *dogmatique*, *critique*, *historique*, faces successives *de la critique* littéraire. (Voir *Rem. ad Orator*. de Cicéron.)

71.

Singulier milieu où se trouve l'orthodoxie, et d'où elle ne sort que par une espérance. Les néo-catholiques d'un côté : mais l'Église les répudie. Les orthodoxes-scolastiques de l'autre : ils sont ridicules, et on l'avoue. On ne peut donc se tenir ni dans l'un ni dans l'autre parti. — Alors on en espère un troisième. Mais c'est en vain : car si ce troisième est orthodoxe, comme il devra être pour être logique, il retombera dans la scolastique, non sans doute quant à la forme, mais quant au fond. Ils ne s'aperçoivent pas que le ridicule de leurs orthodoxes stricts ne tombe pas seulement sur la forme de leur enseignement, mais encore sur la matière même de leur ensei-

gnement. Orthodoxie est devenue toute négation, c'est une limite, et si restreinte qu'il n'y a plus moyen de sortir des vieilles formes, même quant aux mots : car ils sont presque tous consacrés. Démenez-vous dans ces étreintes. Mais comme ce sont des gens de parti, ils se soucient peu de l'orthodoxie, et en font implicitement bon marché, et l'orthodoxie, avec son habitude de ne pas condamner tout ce qui est condamnable, les laisse faire en les regardant de travers. Mais tout cela est illogique. Singulière chose et pourtant parfaitement vraie qu'aucun théologien n'admettrait une apologie faite aujourd'hui. Ils lisent cela comme n'étant pas pour eux, et se disent, toujours sur ce ton que j'ai souvent signalé comme impliquant une affreuse mauvaise foi : « En se défendant sur ce pied-là, on blesse l'orthodoxie, mais il faut laisser dire ; les incrédules, qui ne savent pas cela, s'y prendront ; ils seront illogiques, n'importe : on peut être sauvé sans cela. » Ah ! quelles gens ! Les théologiens sont tout négatifs comme leur système qui se formule en condamnations ; ne pas dire *d'erreurs*, voilà tout pour eux ; dites, après cela, des sottises tant qu'il vous plaira.

72.

Conception du monde comme une immense combinaison de forces, tirant en tous sens, se croisant, se combinant, se détruisant, se modifiant, et chaque homme est une de ces forces plus ou moins énergiques. Et enfin tout cela a une résultante plus ou moins énergique. — J'ai aussi conçu désormais la ligne de l'humanité dans l'espace à trois dimensions, et non sur un plan comme je le faisais autrefois. J'imagine une sorte de carte dans l'espace, où seraient localisées les notions générales de beau, bon, utile, vrai, spontané, etc., avec toutes leurs infinies nuances, tout cela formerait une vraie carte, un système fixe, qu'on peut supposer réuni par des lignes, lesquelles constitueront le système des ordonnées et des abscisses, et alors on déterminera la situation de l'humanité par les différents degrés de rapprochement où elle se trouvera de ces lignes normales. Une question préalable et que je ne saurais résoudre serait de savoir si cette ligne est continue, et si, en adoptant un pareil système de coordonnées, la détermination ne se réduirait pas à des points épars, ou du

moins n'aurait pas des solutions de continuité. Peut-être, la vraie relation comme ligne se rapporterait-elle à un autre système de coordonnées ; je ne le crois pas pourtant.

73.

Fait qui prouve combien la notion différenciée d'un fait physique est plus nette que celle des faits psychologiques. C'est que dans le dictionnaire d'une langue à une autre, par exemple *grec*, les mots qui ont un sens physique n'ont jamais à côté d'eux qu'un seul équivalent très déterminé, ce qui n'a pas lieu pour les mots qui représentent les faits moraux. Là, c'est une foule de nuances souvent fort différentes, et qui embarrassent énormément les commençants. En un mot, le fait n'est pas délimité, comme pour les verbes physiques. Dans l'intérieur de toute langue, il en est ainsi ; il y a mille manières de dire les choses morales ; il n'y en a qu'une de dire les choses physiques. Cela peut-être ne tient pas aussi seulement au plus ou moins de distinction de nos idées, mais aussi à la nature des choses. Le fait moral est bien plus délicat, plus

nuancé, il a mille faces, et le physique est un plan.

74.

Similitude de deux faits : l'annelé coupé qui se recomplète, et la bouture qui pousse des racines. C'est absolument le même fait : un être qui complète ses organes pour arriver à sa constitution normale, à son moule complet. Toute une plante *en puissance* dans la bouture, comme dans l'anneau isolé. Que c'est frappant !

75.

On admire trop les productions des grands hommes en elles-mêmes; il vaudrait mieux les admirer plus historiquement, dans leur génie. Par exemple Pascal; ce qu'il dut y avoir de beau, ce fut l'intérieur de la pensée de cet homme. Voilà qui devait être sublime. Ce sublime ne se livre à nous que par des fragments incohérents, qui sont sublimes sans doute, mais le sont bien moins que sa pensée, que l'état dont ils ne sont qu'une faible peinture. En un mot la *pensée* de Pascal était bien plus admirable que les *pensées* de Pascal.

76.

Même difficulté en nous pour la faculté morale que pour la liberté. Facile de prouver son existence; quand on en vient à se demander où elle est, impossible; l'intérêt, au moins la *récompense* envahit tout comme là-bas le motif. Plût à Dieu que pas de récompense! alors on serait sûr. — Du reste il est clair que dans le système de vertu = intérêt bien entendu, la vertu irréductible est supposée. En effet, quand je fais le sacrifice, je suis sans doute mon intérêt, si la vertu à laquelle je fais le sacrifice est réelle en elle-même; mais si elle n'est que l'intérêt, je suis un sot, si j'y *sacrifie* : je dois faire la chose immédiatement utile. En d'autres termes, le sacrifice se conçoit, si ce à quoi je sacrifie est réel. Mais si ce à quoi je sacrifie n'est rien, le sacrifice est une sottise.

77.

(Cf. Cicéron, Brutus, ch. XIX.) Il dit que les origines de Caton faisaient mention de chansons, à la louange des hommes illustres, chantées autrefois dans les festins. C'est une des rares

traces d'une poésie latine primitive. Cela prouve que *pas même* les Romains n'ont été sans poésie à leur enfance. On serait du reste tenté de le croire, tant ils en ont peu. Épopées Niebuhriennes[1].

78.

Il y a certaines occurrences que nous sommes naturellement portés à regarder comme *solennelles*, et correspondant à quelque fait objectif. Par exemple, je regardai ma montre ce matin, au moment où les deux aiguilles étaient en ligne droite, et je me sentis porté à dire : « Moment remarquable, même en soi, objectivement. » Puis, par des considérations géométriques, je me demandai si ce moment avait géométriquement lieu. On est porté, on ne sait pourquoi, à objectiver ces choses, y faire correspondre quelque fait hors soi. Cela explique une foule de croyances populaires, consacrant certains moments comme objectivement mystérieux, par exemple, ce qu'il se figure se passer à minuit, la nuit de Noël, etc., ce qu'il croit encore de certaines concurrences, par exemple, ce conte de

1. Allusion aux hypothèses de Berthold-Georges Niebuhr (1776-1831) qui, à la suite de Beaufort, émit les doutes les plus vifs sur l'histoire des premiers siècles de Rome.

mon enfance : « Si le coq chantait, le vent tournait, la cloche sonnait, etc. » Naturellement, l'homme objective beaucoup, ce n'est que bien tard qu'il arrive à soupçonner que tout cela n'est qu'en lui ; par exemple, Malebranche sur les qualités secondes, etc., et une foule d'autres choses analogues, *quæ scis*. Cela est réfléchi.

79.

En supposant même que la règle de l'unité de temps et de lieu pour le théâtre fût formulée chez les anciens, dans Aristote, par exemple (ce qui n'est pas), elle ne serait pas applicable à pair à notre théâtre. Cela était bon pour le théâtre ancien où il n'y avait ni scènes, ni actes, où souvent un seul personnage restait sur la scène d'un bout à l'autre : par exemple dans *Œdipe à Colone*, dans *Prométhée*, dans les *Suppliantes*, etc., où au moins le chœur établit la permanence et la *continuité* de l'action. Mais chez nous, l'action est coupée, morcelée; alors cette règle n'a plus de sens.

80.

Il faut bien s'entendre sur la manière dont les grands hommes antérieurs servent aux grands

hommes postérieurs : par exemple, Corneille à Racine. Ce n'est certainement pas une imitation directe, c'est par une influence secrète, qui s'exerce sur tout le temps. Corneille a avancé les choses ; Racine s'est trouvé à ce point ; et en est parti, mais en est parti par un jet tout aussi original, et non en corrigeant le beau de Corneille. Non, c'est un autre ordre de beau, seulement qui n'a pu apparaître qu'enté sur un beau antérieur. — De deux génies, également originaux, dans des époques également fortes au même point de vue, le second est toujours supérieur, car il est plus avancé. J'ajoute ces restrictions, *car au point de vue littéraire*, Voltaire est au-dessous de Racine, bien que, *somme toute*, plus avancé.

81.

Il y a toujours dans toute constitution politique un côté faible, qui, en multipliant de malignité, amène sa ruine : par exemple, à Rome[1], démocratie folle ; à Rome, droits peu délimités des différents ordres, rompant sans cesse l'équilibre, et enfin les résultats en se grossissant amènent la catastrophe finale.

1. Renan a sans doute pensé à Athènes.

82.

Le roman est l'épopée des époques réfléchies, où la grande veine de poésie est éteinte; on n'a plus de force pour enfler cette grande machine de l'épopée. Épopées étiolées. Ou bien encore, c'est l'épopée individuelle, où le héros est le cœur de chacun. (Cf. Villemain, *Études litt. Romans grecs.*)

83.

Même fait que j'ai observé tant de fois dans le sommeil, le fait physiologique entraînant le fait psychologique.

84 manque.

85.

Les premiers philosophes rationalistes semblent à la fois *restreindre* et *épurer* l'idée de Dieu. Le Dieu d'Anaxagore, par exemple, est moins étendu que le Dieu du vulgaire et, par là, aussi pur. On croyait, et c'était tout naturel, qu'on ne pouvait épurer Dieu qu'en en retranchant. C'était l'ana-

lyse : la vraie synthèse sera quand en mettant tout sous ce mot, bien loin d'en rien retrancher, on fera pourtant un Dieu pur. C'est le Dieu concret du vulgaire qui, lui, est grossier !

86.

Défaut de la preuve de l'existence de Dieu ontologique ou hypothèse de Descartes. C'est de prendre l'*existence comme un attribut*, une qualité, et de l'appliquer comme substantialité à un être. — Sans doute, *supposé qu'il soit substantiellement*, il sera *étant*, comme qualité, mais ce n'est qu'une qualité, et tandis que vous n'avez pas la certitude par ailleurs de son existence substantielle, ce n'est qu'une *qualité hypothétique*. Voilà, je crois, le fin mot. On peut faire, je le sais, à cela la réponse ordinaire de Descartes, mais on peut faire l'instance, et cette fuite à l'infini prouve au moins contre la preuve.

87.

Nos anciens tragiques sont excessivement pauvres, faibles même pour le spectacle (ὄψις, comme dit Aristote, *Poét.* [ch. VI, 2]. La plupart

de leurs pièces se passent dans des antichambres ; froides pièces à dialogue. Nous, au contraire, nous varions et soignons le décor ; c'est pour nous la moitié de la pièce ; les anciens mettaient toute la pièce dans les acteurs et la peinture de l'homme. Nous autres, nous voulons aussi la nature. Dans Corneille et Racine, tout porte sur les interlocuteurs.

88.

Le fait de Mithridate sachant vingt-deux langues, attesté par toute l'antiquité (Quintilien, liv. XI, ch. II, etc.) nous étonne en ce qu'on nous dit que ces vingt-deux langues étaient parlées par vingt-deux nations *soumises à son empire*. (V. Quintilien, *loc. cit.*). Or cet empire ne paraît pas avoir été bien étendu. Je m'explique cela en supposant qu'il s'étendait sur ces nations du Caucase, vraies *montagnes de langues*, comme les appelle Aboulféda, où chaque petite tribu a la sienne. (Cf. Balbi, *Atl. ethnogr.*)

89.

Jamais un ami ne nous est plus cher, ni plus idéal que quand il est mort ; car alors ses facul-

tés attractives conservent seules leur effet, les répulsives sont effacées. Et puis, l'usage affadit, émousse.

90.

L'homme vis-à-vis de Dieu, quant à l'origine, comme le poème vis-à-vis du poète. Ce n'est que le poète exprimé. Car le poème n'est pas la lettre. Ou encore comme la pensée et la parole. La parole n'est pas le son, [mais] la pensée exprimée, le verbe. Après cela, de même que dans la parole, il y a le son et le signifié, de même, n'y aurait-il pas dans le monde, le concret et l'esprit, celui-ci seul étant l'expression de Dieu ?

91.

Différence entre les génies littéraires (poètes, orateurs, etc.) et les génies scientifiques, philosophiques. Ceux-ci sont plus tôt en possession d'eux-mêmes. Descartes, à vingt-trois [ans], a toute sa méthode, etc. Malebranche, il est [vrai], se cherche longtemps, mais cela vient de ce qu'il a été en dehors de l'influence de développement possible. Or, ma loi ne s'applique que supposé

cela : je suppose que nul obstacle extérieur n'obste, que tous les contacts nécessaires ont lieu, etc. Eh bien ! je dis que si posé tout cela, un homme n'a pas sa vocation de savant ou de philosophe à vingt ans, il ne le sera jamais. En un mot, ici, sitôt contact, feu, mais encore longtemps fumée. En littérature, au contraire, un homme peut se traîner longtemps dans le médiocre, avant d'atteindre le haut sublime. Car là, il y à du flottant, on est ballotté entre différentes eaux, et on n'attrape le beau parfait qu'à la dérobée. Par là s'explique que des médiocres aient souvent fait de fort belles choses; il y a un peu de hasard et de bonne chance. En philosophie et science, non, si ce n'est celle du contact et de la cause occasionnelle qui est tout extérieure. Et puis, en littérature, parmi les œuvres d'un tel, il y a fatras et épis purs; non ainsi en philosophie et science. Tout n'est que la répétition d'une pensée, des variations d'un même air, tout est beau. Parmi les œuvres des philosophes (en tant que philosophes, car entre [les] dialogues de Platon, par exemple, mais en tant qu'artiste), il n'y a pas cette inégalité, qui se remarque entre les œuvres d'un poète, orateur, etc.

92.

Voyez *Magasin pittoresque*, année 1834, 19e livraison, p. 148, un dessin de stalles, et des détails, tout analogues à celles de Tréguier, et que je regarde comme si curieuses sous le rapport archéologique.

93.

Les entretiens des anciens, tels que Platon, Cicéron, etc., nous en donnent le type, paraissent avoir été bien plus sérieux que ceux de nos sociétés. Une symposie serait maintenant impossible, ou serait factice. Cela tient au commerce des femmes, qui jamais chez les anciens ne paraissaient dans les assemblées sérieuses, ni ne se mêlaient aux conversations. Chez nous, au contraire, et d'après la règle qu'il ne faut rien dire au delà de la portée supposée des assistants, il n'est plus permis de dire en société que des sottises, parler pour parler, sans rien dire. Cela est singulier, caractéristique du Français. Se réunir pour parler, être l'un avec l'autre. J'imagine que cela changera.

94.

Chacun, les grands hommes surtout, se font tous une certaine topique à part. Pascal, par exemple. Voyez ce que dit madame Périer, il s'était fait des règles, etc.

95.

Voyez dans une mauvaise histoire des États-Unis d'Amérique, par un M. Nougaret[1], un trait caractéristique de l'indifférence du sauvage pour la vie, tête pour tête, chez les Chactas : il y a une gravure, et le trait est à côté. Lisez, il est *particulièrement* caractérisé.

96.

Le doute est si beau que je viens de prier Dieu de ne jamais m'en délivrer : car je serais moins beau, bien que plus heureux.

97.

Sottise aux philosophies de disputer avec les

1. Nougaret (1742-1823), auteur d'un livre intitulé : *Beautés de l'histoire des États-Unis* (1816).

religions, pour savoir qui a le plus fait, qui a eu le plus de martyrs, etc., puisque c'est toujours l'esprit humain. Mon Dieu! quand sentira-t-on donc cela, et que c'est le combat de deux langues l'une contre l'autre? mais on s'attache à des mots, et on s'en fait un drapeau, et il faut disputer.

98.

Nous ne concevons le dépit et l'indignation que pour des choses où nous sentons que nous n'avons [pas] bien la raison et le beau de notre côté. Un persécuté pour sa croyance n'a nulle rage contre ses persécuteurs; un homme qui s'est attaché par hasard à un parti politique, ce parti tombant, bien qu'il ne lui en résulte aucun mal, il en pourra concevoir une telle rage que sa vie en perde tout ressort. C'est qu'ici c'est pur préjugé pris à pile ou tête, et là-bas il y a des raisons. On s'attache d'autant plus à une idée, qu'on a moins de raison de s'y attacher, on s'identifie alors avec elle, et on attache sa gloire au triomphe de cette idée. Ceux qui ont une conscience politique sont beaucoup moins rageux. J'ai vu cela en Bretagne.

99.

On a beau, par des subtilités, détruire le grand fait qui correspond au mot de *barbarie*, on peut, en l'analysant, ne trouver presque plus où le placer ; il n'en est pas moins vrai qu'il énonce un fait, et désigne un état du monde, dont on trouve les linéaments fort bien dans son esprit, bien qu'en l'analysant on soit tenté de dire que nul d'entre eux n'est spécifique, comme appartenant à d'autres époques. Moyen âge, par exemple. Ozanam.

100.

On fait trop de l'histoire littéraire l'histoire des auteurs; par là on ne saisit pas les nuances, les transitions qui sont à proprement parler l'histoire. Par exemple, pour la littérature latine, on nous donne un article sur Perse, etc., Lucain, après les auteurs du siècle d'Auguste, et on ne s'occupe pas de montrer comment on est passé d'ici là. Nisard, collection de tableaux sans lien. Or l'histoire devait être un tableau de plusieurs scènes, pas même comme les tableaux multiples

et à imagettes du moyen âge, mais d'une plus grande unité.

101.

Singulier caractère de l'admiration qu'ont certaines époques pour les classiques. Par exemple la nôtre, celle de Quintilien pour Cicéron. *Il est reçu* que ces auteurs sont supérieurs, de premier ordre, c'est reçu; mais pour les imiter, c'est une autre histoire. Il y a plus; cette admiration, au moins dans certains esprits (je ne dis pas dans Quintilien et ses successeurs), est un mensonge qu'ils se font à eux-mêmes. Ils les admirent parce que c'est imposé, mais non bien cordialement. Car combien y a-t-il d'hommes qui sont capables *d'admirer originalement?* On sait que tels grands esprits les admirent, c'est la mode; donc... [*inachevé*].

102.

Le scepticisme fait hausser les épaules aux bonnes gens. Nature humaine, disent-ils, se peut-il gens si fous? Pourquoi les appellent-ils fous? C'est qu'ils refluent leur nature. C'est mal



de leur part, car au fond c'est croix ou pile : mais cela signifie un fait important, à savoir combien ces principes sont conçus comme nécessaires, et entraînant forcément l'assentiment, et combien le doute objectif est peu dans la nature humaine, etc.

103.

Rien ne met plus clairement au jour le penchant inné de véracité que les *efforts* que font les gens crédules pour ne pas croire, dans certains cas. J'ai vu des gens du peuple autour d'un charlatan. Les uns croyaient du premier coup. Les autres, un peu plus faisant les fins, ne *voulaient* pas d'abord croire; ils se doutaient que c'était de mauvais ton. Sur ce, en arrivant, ils riaient, se moquaient. Au bout de quelques phrases, l'assaut de crédulité devenait terrible. Cet homme parlait si στρογγύλως[1]. On les voyait lutter contre le *penchant* qui les entraînait à croire, ils disaient : « Non, non », riaient, se moquaient, faisaient les fendants; on voyait une vraie bataille contre un penchant qui les entraînait malgré eux. Enfin, le

1. Avec tant de précision.

charlatan raconte une anecdote *très circonstanciée* de guérison; dès lors, c'est fini, ils sont vaincus. J'ai vu cela dans des simples et des enfants. Contez-leur une histoire merveilleuse, ils feront effort d'abord pour ne pas croire. « Oui, mais ce n'est pas vrai cela », tout en écoutant à grands yeux, et ayant bien envie de croire. Au bout de quelque temps, le penchant l'emporte : car un effort d'*époque* chez les simples est ce qu'il y a de plus pénible, plus encore qu'un effort d'*attention*. Ils se raidissent d'abord contre la merveille, puis lâchent. Et si ce n'est pas trop merveilleux, ils croiront bien vite.

104.

Majestati naturæ par ingeniuæ. C'est faux. La nature n'est pas seulement d'une majesté calme, urbaine et poudrée comme Buffon; elle est aussi sauvage, fantastique, hardie, et belle : par là Gœthe me la représente mieux que Buffon. Voyez les montagnes, la mer, cela ressemble-t-il à Buffon? Le *Jardin des Plantes* n'est pas la *nature*. Or Buffon n'est qu'un jardin.

105.

Pourquoi dans nos sociétés modernes n'avons-nous plus le type du philosophe ancien, qui n'écrit plus, mais remplit une fonction sociale, Socrate, Stilpon, Antisthène, Pyrrhon, etc... Ils parlaient et tenaient école, voilà tout. — C'est que 1° christianisme; 2° les *livres* tuent *l'école*. (Voir *alibi quæ notavi, et quæ Socrates in Phœdro descripsit.*)

106.

C'est un procédé commode d'attribuer au christianisme tout ce qui est en temps modernes et n'était pas en temps anciens. En effet, voici comme on raisonne : voici un avantage que nous avons sur les anciens. Donc sa cause doit être quelque chose qui est chez nous et n'était pas chez les anciens. Or parmi ces choses, ce qui crève le plus les yeux, c'est le christianisme. Nous avons des lois, des républiques. Donc, c'est christianisme cause de tout cela. Avec une si grossière méthode, il faudrait aussi dire que tout le mal qui est chez nous et n'était pas chez les

anciens vient du christianisme, ce qui serait très faux. Cf. Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, où il blâme cet exclusivisme, et reconnaît trois ou quatre causes de nos institutions : les institutions romaines, le christianisme, les institutions barbares, etc. L'autre système ressemble à ces vieilles hypothèses qui voulaient en psychologie et physique tout faire porter sur un point. La bonne méthode (écossaise) est de rétablir la pluralité des causes quand on ne peut scientifiquement tout réduire à une.

Note.

Ici mon développement. Scis.

107.

L'épicuréisme n'aura jamais faveur auprès du peuple. Dites à un pauvre : amusez-vous, il vous tournera le dos. C'est bon pour les riches. Pour le peuple il faut une doctrine triste, qui pleure avec lui, le christianisme, par exemple. Cela prouve que l'épicuréisme n'est pas le vrai, car le vrai est pour tout le monde. Donc, dira l'orthodoxie, le christianisme seul est vrai, et non ta philosophie, qui n'est pas non plus pour tous. Mais ce n'est qu'une différence de forme, mêmes idées morales, et cela suffit; car c'est par là

seulement qu'il faut communiquer avec le vulgaire.

108.

Singulier mot que Dieu. Sans article, nom propre? nom commun? Jéhova, nom propre. (Voir *alibi*, *not. ad. class. explicat.*)

109.

Il n'est presque rien qu'on ne puisse trouver admirable et profond. Mais cela n'est pas *permis* de tout. Les classiques sont ceux sur qui on est invité à faire ce facile effort. Là, cherchez des beautés, on ne vous dira rien; mais dans tel moderne, vous serez ridicule. En vérité, le lecteur *fait* les trois quarts de ces beautés. Ah! vive la science!

110.

Voici comment une école arrive à traiter des questions toutes différentes de celles qui l'occupaient d'abord, par exemple les Platoniciens du souverain bien, etc. Platon n'en a pas parlé,

mais la question est ensuite soulevée par d'autres écoles ; on sent le besoin de la résoudre soi-même, et on répond dans les principes du maître, comme il eût fait lui-même, ou du moins comme on suppose. Ainsi se font les modifications des écoles. (Voy. Cicéron, *De Legibus*, l. I, ch. xx.)

111.

Corneille, type du génie sans goût, *produisant* beaucoup, beau et mauvais, et ne sachant pas faire l'élimination, choix, prenant tout. Rappelez ma théorie. Goût, ciseaux triant dans le syncrétisme.

112.

Toutes les fois qu'un homme dit à un autre : C'est un sens que vous n'avez pas, et que je ne puis ni vous définir ni vous prouver, ils doivent s'arrêter et clore la dispute. Car l'un se retranchera en son doute méthodique, *donec probetur*. Et l'autre aura droit d'exiger qu'il ne se moque pas, car l'aveugle aussi. Ainsi prouver à quelqu'un la poésie, le beau, l'idéal, la vertu, et, prétendent les orthodoxes, la foi, c'est impossible.

Les orthodoxes n'ont pas tort en cela, et on ne peut les évincer, qu'en prouvant positivement qu'ils ont tort. Mais leur incapacité de prouver ne prouverait rien, si elle était seule : car avec cela, ils pourraient avoir raison. Et ce serait cercle vicieux de les attaquer. Ils ne prouvent pas, direz-vous ; mais s'ils ont raison, ils ne doivent pas prouver. Or, s'ils ont raison, est la question. Prouvez donc qu'ils n'ont pas raison. Un éristique eût inventé sur cette roulette un joli sophisme.

Voir en « Ernest », à l'épisode Nollin, commencement d'une lettre semblable[1].

113.

Il y a une manière originale de puiser son inspiration dans les livres de ses devanciers littéraires. Car enfin, si l'inspiration prise occasionnellement aux beautés de la nature ne détruit pas l'originalité, pourquoi les beautés intellectuelles ne seraient-elles pas causes occasionnelles de création du beau ? Mais il faut qu'elles ne soient que causes occasionnelles et non thème à copier, ou imiter ou extraire. On s'enflamme par

1. Nollin était un camarade d'Ernest Renan à Saint-Nicolas. V. *Lettres du Séminaire*, Paris, in-8°, 1903, pp. 57, 72, 78 et suiv. Allusion à un projet de roman (inédit), où le héros se nomme Ernest, et où ce Nollin joue un rôle secondaire.

leur contact, mais on ne prend pas leur flamme, flambeau qui s'allume à un flambeau.

114.

Singulière idée de notre siècle de ne regarder comme vraiment sérieuse que la politique et encore en action. On se préoccupe que l'humanité nous pèse sur les bras à chacun, et qu'il s'agit de mettre la main à la pâte. Sur tout le reste, on rit.

115.

Demi-cauchemar fort remarquable. Je voyais des choses horribles, mais, comme les circonstances physiologiques n'étaient pas assez décidées pour les faire apparaître comme réelles, j'imaginais que c'était un spectacle où j'assistais et où je voyais tout cela représenté. Ce tour est fort remarquable. Il m'a fait saisir une vue rapide de la manière dont se forment les songes. Une image vague et sans aucune liaison, fournie par l'association des idées, mais tout cela ne formerait qu'un non-sens complet. L'induction agit sur ce chaos, complète, coordonne, elle supplée le néces-

saire que ne donnait pas l'association des idées. Ici par exemple l'idée de voir tout cela en spectacle ne pouvait venir de cette association; mais c'était une conséquence tirée, une espèce de cheville ajoutée pour mettre toute cette incohérence en édifice. J'ai souvent observé des efforts d'arrangement analogues venant d'une faculté combinante dans les songes, faculté qui agit ainsi : cela ne peut être ni ainsi, ni ainsi, ni ainsi... Donc il faut que ce soit ainsi. Et quand même ce dernier *effugium* serait fort invraisemblable, la faculté l'adopte, car elle n'est pas difficile en rêve, par la faiblesse de l'attention.

116.

Toutes les religions suivent la loi de la *dégradation rudimentaire*. Par exemple, offrandes de légumes, fruits, etc., essentielles en anciens cultes; en christianisme, ont à peine un rôle : offrande d'épis, etc., mais presque rien, et à peine consacré par un rite reçu et consacré.

117.

Note. Il y a dans cette tentative de *Fleurs animées*, une grande vérité philosophique supposée, c'est l'iden-

tité foncière de toute forme, facilité à transformer une forme de fleur en une forme humaine, un même type caché, ou plutôt *une même idée* représentée par telle fleur et tel genre de beauté. Cet Allemand[1] qui faisait série à transition insensible de la face humaine à la grenouille. — Cet autre qui en deux ou trois traits de crayon changeait l'une en l'autre. Où ai-je vu cela? N'est-ce pas en madame de Staël? Là est la philosophie du dessin.

Voir surtout l'œillet.

118.

Le siècle où la critique est le plus avancée n'est pas toujours celui où la production littéraire l'est le plus. Ainsi assurément nos critiques sont plus avancés que ceux du XVIIe siècle; ils aperçoivent de magnifiques théories, ils sont fins; les Allemands ont, à mon sens, découvert de nouvelles régions dans le pays du beau; mais elles n'ont été qu'aperçues, non encore explorées. Voir une veine de beautés n'est pas la traiter. La haute théorie romantique, comme je l'entends, du beau

1. Probablement Lavater.

positif, est sûrement admirable, mais qui l'a pratiquée? Donnez-moi une *production* qui égale notre idéal. Ah ! j'y suis. C'est que précisément notre idéal est inattingible. Le vôtre, qui est fini, limité, est bientôt atteint ; le nôtre est par delà les bornes. Tous nos ouvrages seront imparfaits et en cela plus sublimes, plus ressemblants à notre idéal. Ici mes idées sur ce sujet. (V. *alibi*.)

119.

Tout ce qu'on dit pour prouver historiquement la nécessité d'une religion ne prouve que pour le peuple. Car je puis vous citer huit siècles durant lesquels les esprits éclairés ont été absolument dénués de religion. Dans le polythéisme grec et romain, évidemment les hommes instruits ne croyaient à rien de supranaturel dans la religion. Ils participaient au culte reçu, mais leur religion n'était que la *pure religion naturelle*. C'est l'époque qu'on pourrait caractériser ainsi : époque de la religion naturelle. Le peuple lui-même n'avait que la morale naturelle, puisque le polythéisme n'avait pas de morale.

120.

Les littératures formées par imitation ne peuvent avoir une longue durée. Car, au siècle suivant, on ne songe plus à imiter les modèles primitifs, mais à imiter les modèles secondaires qu'a produits le siècle classique. Ainsi au XVIIIe siècle on n'imite plus les anciens, mais on reçoit les traditions du XVIIe siècle. Au siècle de Stace, etc., on n'imite pas les Grecs (du moins on n'en a plus l'esprit), mais les auteurs du siècle d'Auguste. Or ces essences, passant par tant de mains, perdent toute vertu. Il n'en est pas de même chez les Grecs, car là, c'est production primitive, jusqu'à l'époque alexandrine. A ces époques, l'esprit de la littérature qui a déjà servi de type est presque perdu. Du temps de Stace, on ne songe plus aux Grecs, au moins en le lisant. En lisant Crébillon, on ne songe plus aux anciens. Stace est plus latin peut-être (et en général les auteurs de la décadence latine sont plus originaux que ceux d'Auguste; voyez mon travail sur ce sujet; originalité de littérature latine), et par là plus faible, plus écolier. On ne conserve plus qu'un fonds vague et

morne, qui peut-être est mieux le génie de la nation, mais tout mutilé. Ainsi assurément si la littérature latine primitive se fût développée librement, elle nous eût produit autre chose que Stace ou Lucain, et la littérature française du moyen âge autre chose que Crébillon et de Belloy[1] et Lemierre[2].

121.

J'ai remarqué que les plus mauvais auteurs de la décadence latine, Sénèque le Tragique, Stace, etc., bien loin de nous être désagréables quand ils sont traduits, nous plaisent plus que ceux du siècle d'Auguste. C'est que nous demandons dans la traduction je ne sais quelle emphase, ce qu'on appelle du beau style, des épithètes à effet, etc. Or, ces auteurs en sont pleins. De plus, ces auteurs se rapprochent beaucoup de notre manière. De plus, leurs défauts s'effacent en traduction. Lisez les tragédies de Sénèque et aussi sa prose traduite en

1. P.-Laurent Buirette de Belloy, né en 1727 à Saint-Flour, mort en 1775 à Paris.

2. Ant.-Marin Lemierre, 1723-1793, poète et auteur dramatique, dont les tragédies eurent quelque succès. Ses *Œuvres* ont été publiées par R. Périn, en 3 vol. in-8°, 1810.

français, et vous la trouverez magnifique, plus avancée que tout ce qui a précédé. Cela explique les faux jugements de ceux qui ne connaissent ces auteurs qu'en la traduction, madame de Staël, par exemple. Son jugement sur la littérature latine (qu'elle dit si *supérieure* à la philosophie grecque)[1]. Est-ce en *De l'Allemagne?*

Havet le rapporte en Études sur antiquité[2], *si je ne me trompe.*

122.

Singulière manière qu'ont les rhéteurs de juger les contemporains. Ce qui est dans la vieille manière, beau mérite, disent-ils, ce n'est pas du XIXe siècle, c'est du XVIIe, c'en est le prolongement. — Si c'est du goût actuel, horreur, anathème. Avec cette méthode-là, rien ne sera beau de l'actuel. Il faut qu'il ait cent ans. M. Sandras me peint cela au naturel. Je ne concevais pas encore que le ridicule pût aller jusque-là.

1. *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1re partie, ch. 4, 1801.
2. Sans doute dans son *Discours d'ouverture du cours d'éloquence latine à la Faculté des Lettres*, 28 novembre 1844.

123.

Il est sûr qu'il y a des traits de ressemblance entre nos auteurs modernes, Byron, etc., et ceux de la décadence latine. Par exemple, cette raideur, ces statues d'airain, qui ne pleurent plus, mais prennent les choses durement, avec un gros feu, sans sensibilité proprement dite. La différence de Sénèque à Virgile. Mais aussi bien Virgile est un peu enfant. Philosophie aussi dans Sénèque et les nôtres, mais quelle différence! Là-bas déclamatrice, ici tient au cœur. Allons, mon cher! Le seul moyen de produire encore du beau durable, c'est de penser et de sentir. Un philosophe qui a pris la vie moralement et au sérieux est bien placé à tous les siècles. Mais les rhéteurs sont la pire espèce de toutes. Saint Augustin n'est-il pas plus avancé que tant d'autres du temps d'Auguste ? Rapportez ici ma pensée sur le progrès pour tout l'ensemble de l'esprit humain, bien qu'isolément pas sensible en telle branche. Ainsi en littérature cela paraît décadence, car on ne considère qu'une face.

124.

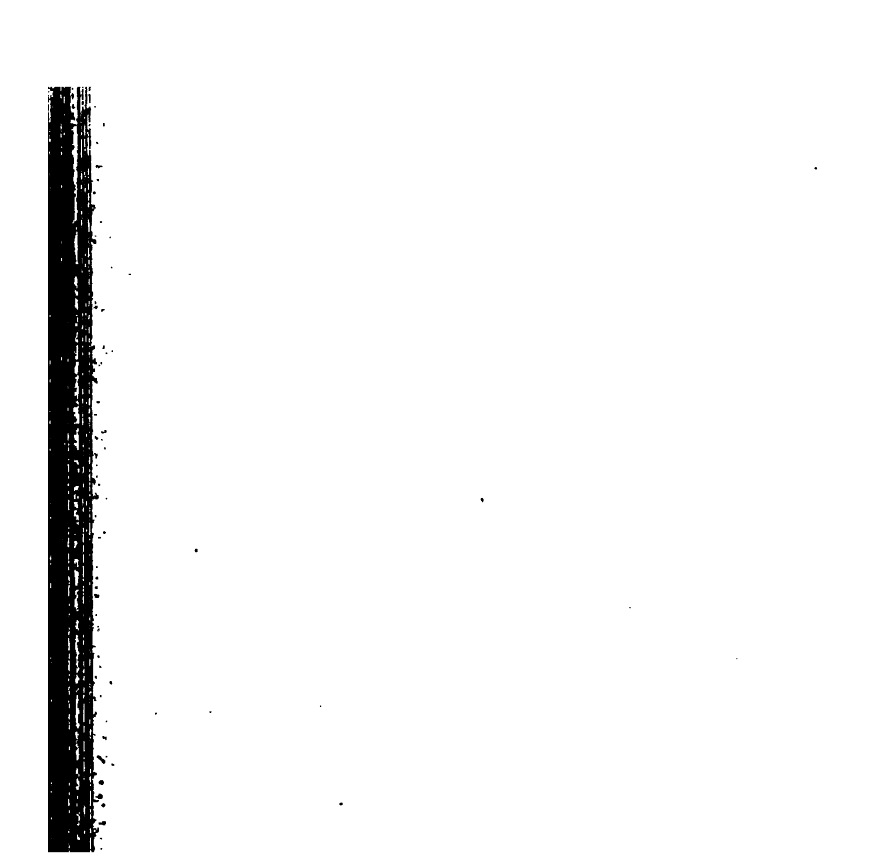
Que les traductions soient plus longues que l'original, cela ne prouve pas que la langue dans laquelle on traduit soit plus diffuse que celle de l'original. Car, pour *tout* rendre, il faut nécessairement prendre des circuits, toute chose n'ayant pas en toute langue sa rigoureuse expression correspondante. Alors il faut allonger. Mais si on exprimait des pensées qui ont des expressions directes, on pourrait n'être pas plus long. Il faudrait voir si deux auteurs originaux composant sur le même sujet dans les deux langues mettraient plus ou moins de mots à dire à peu près autant de choses l'un que l'autre; ou plutôt il faudrait examiner et analyser le mécanisme du style, pour voir de part et d'autre ce qu'il y a de part et d'autre d'exubérant.

NEUVIÈME CAHIER

Παιδόδωρον

CADEAU D'ENFANT





CADEAU D'ENFANT

1.

Singulière destinée des mots (et [ce sont] les mots qui font les idées ou au moins leur couleur). Par exemple, *blasphème*, mot qui joue grand rôle en notre style oratoire. Il est biblique, mais grec; biblique dans l'acception sacrée que nous lui donnons. Ainsi cela a dépendu du caprice d'un vieux traducteur qui a voulu rendre tel mot hébreu par celui-là. Souvent même le contresens joue un grand rôle. Ainsi, en tant de mots bibliques entendus de travers. Petite peuplade de l'Orient. Et le mot hébreu du hasard qui offrit le son imitatif dans telles circonstances physiques à tel patriarche. *Catena rerum.*

2.

Les appréciations de Voltaire vis-à-vis du christianisme sont types de la vue partielle. Il n'a vu que les ridicules, les ordres mendiants, des Pères Nicodèmes, etc. (Voyez la préface aux Contes, Guillaume Vadé, etc.). Tout ce qu'il dit est vrai. Chateaubriand a vu la face opposée, tout le beau, le poétique. Chateaubriand eût paru un fou à Voltaire, et Voltaire paraissait un acharné à Chateaubriand, et les deux ont raison.

3.

De tous les hommes de l'antiquité, je n'en vois pas de plus vrai en son ordre, et qui ait été moins dépassé qu'Horace. Je me pâme devant cette grâce, cette prodigieuse délicatesse. Par exemple, *O sæpe mecum* me semble le *nec plus ultra* du bon cœur. Ah ! que la vie est jolie et gracieuse prise en ce jour !

4.

Il est remarquable qu'étant tout à fait seul, et en se mettant en dehors des religions établies, on

est porté à s'en faire une à soi-même, à prier avec des signes extérieurs, etc. Voilà *la religion naturelle*. Ceci qu'on appelle ordinairement de ce nom est mal nommé. C'est de la philosophie pure.

5.

J'ai aperçu tout à l'heure une petite colline sur laquelle, se plaçant, on voyait la littérature et la philosophie sur le même plan, comme deux antithèses concordantes, la forme littéraire et philosophique. Mais c'était sans doute un effet de parallaxe. Il n'en est pas moins vrai qu'en prenant toutes ces parallaxes et les combinant, on arriverait à la vraie relation des choses.

6 manque.

7.

Notre réalisme trouve absurde tous les sacrifices que l'homme fait de son bien-être matériel sans savoir à quoi. Mais j'aime cela; c'est supposer qu'il n'y a rien au delà de l'utile. J'aime la libation antique; jeter un peu de son bien on ne

sait à qui. Maintenant on dirait : *Ut quid perditio haec?* C'est inutile. Ah! inutile! L'invisible n'est donc rien? J'aime qu'on y sacrifie, ne fût-ce que pour sauver la réalité de ce qui n'est pas palpable.

J'aime à voir..... à genoux devant rien.

8.

x^{e} et xie siècles m'apparaissent comme ciel gris, où les idées flottent dans le vague, demi-lueur brillante, incertaine comme j'ai vu en Bretagne. Les idées sont dans les nuages. Froid avec cela, on se ramasse, sans feu. Pas de mobiles. Subnervés.

9.

Le sauvage ne conçoit pas l'homme civilisé qui se lamente sur la perte de la vie et le civilisé le sauvage qui la perd vaguement. C'est frappant. Cela peint les deux états réflexes et spontanés. Dites-en autant des *exécutions collectives* de l'Orient et de notre justice individuelle. Nous disons : Ils ont tort ; c'est impropre, ils voient d'un état et nous d'un autre. Eux encore à l'état de vie collective, et nous à l'état de vie individualisée.

10.

Crainte qu'on éprouve toujours que tout ce qui est poésie et impression ne soit qu'en nous, notre œuvre, et rien dans l'objet, par exemple, l'impression des lieux, voyages, etc. En effet, en classifiant les faces des choses, on voudrait dire : Face scientifique ou des choses; face poétique, ou de l'âme. J'éprouve cela en lisant le *Voyage* de M. Lamartine en Orient.

11.

Phénomène singulier que j'observe à ma lampe. Des corpuscules légers flottent entre la flamme et le verre, suspendus en l'air, allant de haut en bas le long de la paroi intérieure avec une régularité remarquable. Observer si c'est constant. J'explique par la sortie vibratoire du courant d'air, comme dans la musique du gaz, et dans mon expérience de la plaque s'attachant à l'orifice.

12.

Cf. Lamartine, *Voyage en Orient*, t. II, page 214 (Édit. Gosselin, 1835). Une remarque remarquable, qui se rapporte bien à mes idées sur les

littératures *finies* et *infinies* (à propos du poème d'Antar).

13.

Nous sentons que toute forme exclusive est partielle, par exemple telle et telle manière d'écrire l'histoire. Mais nous voulons que cette connaissance ne sorte pas de la critique. Un écrivain qui écrirait dans tous les systèmes en conséquence de ce résultat critique, nous déplairait; par exemple, un historien qui écrirait séparément dans tous les genres. Après cela, *une* œuvre qui synthétiquement renfermerait tout cela, qui par exemple serait à la fois esthétique, scientifique, etc., plairait et serait plus avancée.

14.

La religion supplée à tout pour le peuple. Elle est sa philosophie, son sens esthétique. Pour lui, pas de haut en dehors, syncrétisme de tout l'intellectuel dans le religieux. — Pour le savant, analyse d'où le religieux est banni. Pour l'ultérieur, synthèse en tout cela se réunit de nouveau, mais qui n'a pas encore de nom. Ce ne

sera même pas celui de philosophie, car il est partiel.

15.

Voyez Michelet, *Histoire de France*, fin du quatrième volume, 1422, quelques faits précieux et merveilleusement sentis et décrits sur les faits psychologiques contagieux. *Danse contagieuse.*

16.

Sur l'*Anchialus*, voyez Anthia et Abrocome, où ce mot se trouve.

17.

Le fait du duc de La Feuillade suspendant une lampe devant la statue de Louis XIV, et bien d'autres de ce règne, par exemple, l'espèce de religion sincère et de cœur avec laquelle on en parlait (Voyez lettres de Boileau et de Racine), le vernis d'hétérodoxie que l'on jetait sur les disgraciés du roi, etc., nous font comprendre à merveille comment on en est venu en Orient à adorer les rois. Fait resté en Occident à l'état rudimentaire. En effet, du moment où, par l'effet

des circonstances, un homme en est venu à tenir dans sa main le bonheur et la gloire de tous les individus d'une nation et aussi leur vie jusqu'à un certain point (cette dernière condition n'a lieu pleinement qu'en Orient, et c'est pour cela sans doute que l'Occident n'a jamais pleinement adoré ses rois), il est naturel de lui rendre le souverain hommage et de l'appeler le maître de la vie, comme on fait en Orient.

18.

Il faut avouer qu'il y a bien des ressemblances entre notre état littéraire et celui de la décadence latine et grecque; et je conçois que M. Villemain, dans son discours du Concours[1], il y a quelques années, ait prévu cela comme une objection. (Et sa réponse par le christianisme n'est pas satisfaisante, puisque ce n'est pas là que la littérature actuelle va puiser ses inspirations régénératrices.) Ainsi manie de l'histoire littéraire, Hésychius, etc. (Ficker, I, 332), manie
Note. des recueils (Photius-Noël, Ficker, I, 325), manie des *abrégés* (I, 336). — Scoliastes se retrouvent

1. Au Concours général, 16 août 1842.

chez nous avec tout leur caractère (Ficker, I, 320, Despois, etc.). Les *sophistes* surtout ont leur parfait analogue, les sophistes s'occupent de politique, occupent de grandes charges, etc., Dion Chrysostôme, Thémistius surtout; ils sont penseurs jusqu'à un certain point [Cf. Ficker. *Philos.* (*Soph. grecs.*). V. Ficker, I, pp. 315 et suiv.]. La philosophie est base de tout; on est philosophe généralement plus réfléchi, et pourtant il n'y a plus de philosophes. En un sens, on est plus avancé; plus de critique, plus de science, des vues plus avancées en religion que les anciens siècles classiques; ceux-ci, comme notre siècle classique, avaient eu peu de critique, crédulité, croyance à des fables. Maintenant on n'y croit plus. Il y a même des préfaciers (Ficker, I, 278).

Enfin *Lucien*, type de notre littérature. Voyez Ficker, son rôle. Style pur, en apparence classique, sans singerie pourtant. Effort pour ramener la vieille langue et arrêter le penchant, bien inutile sans doute. On parlera un jour de nos classiques universitaires comme de pauvres hommes qui tentaient l'impossible, rétinacles de l'esprit humain. Nous parlons avec mépris des grammairiens et sophistes des anciens, et les nôtres, ce sont des hommes honorables. C'est

qu'il est des genres littéraires qui gagnent au vivant ou à la mort de l'auteur. Le poète gagne à la mort. Le rhéteur et le grammairien-sophiste y perdent tout. Durant leur vie, c'est quelque chose : après leur mort, ce n'est rien. Nos thèses, nos mémoires de l'Académie des Inscriptions, qu'est-ce autre chose que des ouvrages dans le goût des sophistes anciens ? Il n'est donc pas étonnant que les sophistes de nos jours aient cherché à relever les sophistes du vieux temps, Villemain, par exemple. Et, en effet, je ne dis pas qu'ils ont tort ; je n'apprécie pas, je signale une ressemblance. — Autre ressemblance. Mouvement vers les littératures étrangères ; grande influence étrangère (Ficker, II, 117). Vues psychologiques (Ficker, II, 135). Envahissement de la philosophie et des philosophes de profession à Rome, sous les empereurs (Ficker, II, 158) et 173 (exotique). Parcourez aussi Ficker, II, les deux dernières périodes, vous verrez tous les lettrés dans des positions politiques. *Non ita* sous Auguste et Louis XIV. Cela a son bien et son mal ; car c'est la preuve que la littérature s'est agrandie ; cercle plus large.

*Toutes les citations se rapportent à l'*Histoire de la littérature ancienne, *par Ficker, traduite par Theil, 1837.*

19.

La littérature des peuples primitifs, ou pour mieux dire du peuple en tant que peuple, c'est la religion. La religion est éminemment synthèse, c'est la conglobation de toutes les nécessités intellectuelles de l'homme. Elle est à la fois littérature, science, philosophie, esthétique. Voyez au moyen âge, par exemple, la religion seule résume tout l'intellectuel. Il y a la matière et la force ; le reste, c'est la religion. Mystère, etc., toute esthétique est religion. C'est le syncrétisme. A un état plus avancé, vient l'analytique, où science, littérature, philosophie, etc., sont des mondes à part, et où la religion, qui n'était que leur compréhension sous un mot général, s'évanouit par la séparation des parties. — Puis viendra la *synthèse* où tout cela se refondra sous un nom nouveau.

(*Voir n° 21.*)

20.

Philosophie et pensée n'est qu'une forme, un moule divers d'enfermer et d'encadrer les choses.



Ma pensée précédente me fait saisir cela d'une manière spéciale.

21 (*suite de 19*).

Les sacerdoces représentant les religions représentent aussi l'intellectuel dans ces âges primitifs. Cela a lieu chez tous les peuples, même chez les Romains, qui paraissent avoir manqué du sens esthétique. (Cf. Ficker, II, p. 43.)

22.

Nous apprécions par deux faces l'imitation des Grecs par les Romains, et la réaction que Caton, par exemple, y opposa. Au côté littéraire, nous la regrettons, la voyons de mauvais œil. Et pourtant, au côté des mœurs, nous reconnaissons funeste l'influence contraire. Pourquoi cela? c'est petit. Car tout est un. Il faut prendre les choses en bloc, comme elles sont.

23.

C'est quelque chose de singulier que *cet amour royal tragique*, dont il y a si peu d'analogue dans la vie réelle, et dont les Français ont fait la base

de leur tragédie. On dira un jour : Ce fut *une passion faite.*

24.

Hommes dont écrire n'est pas le but : Bossuet, Molière. Ils ne font pas de *livres.* Pour l'action d'abord. Pièces à tiroirs, qu'ils arrangent de cent façons, ce qui ne se peut en livres. Voyez pour Molière, Sainte-Beuve, et, pour Bossuet, les pièces justificatives de Bausset, première pièce du deuxième volume (ou du deuxième livre) sur les *Sermons.*

25.

Il y a des hommes dans l'histoire intellectuelle qui ne servent à rien créer, mais seulement à continuer la tradition littéraire, à transporter les idées, par exemple, les derniers hommes de la littérature latine : Boèce, etc. Ces hommes ont été les porte-faix, portant sur leur dos l'ancien bagage et nous le transmettant.

26.

Manière des Romains d'accepter un système



philosophique en gros, pour se dispenser d'un examen de détails, dont ils n'étaient pas capables.

27.

Les feuilles de papier sur lesquelles je faisais mes compositions de licence[1] m'attachaient peu; car elles n'avaient rien de différencié; les mêmes pour tous. Il faut, pour attacher, du différencié, de l'individuel. Là est une ficelle de notre nature; c'est fâcheux. Car de ces sortes de choses nous concluons tout de suite que nous sommes gouvernés en machines.

28.

Délicatesse du mot d'Auguste à Tite-Live : C'est un Pompéien[2]. Il recule de deux crans le débat : au lieu de dire : c'est un Antonien. Comparez le mot de Napoléon à Fontanes : Il est pour les anciens, lui! (Sainte-Beuve.)

29.

Combien Auguste eut peu d'influence sur le

1. V. *suprà*, p. 15.
2. Allusion au passage de Tacite, *Annales*, IV, 34.

goût du peuple. Ne peut rien changer au théâtre. Le *princeps* a son goût ; nous le nôtre. *Ita* avec modification, sous Louis XIV, pour le peuple qui n'avait de goût presque pour rien, si ce n'est encore pour ses vieilles traditions.

30.

La liberté pourrait reproduire chez nous ce que l'enthousiasme religieux a fait en âges passés. Croisade de liberté. On le verra, j'en suis sûr. Ces idées-là sont actuellement seules puissantes. Que cinq cent mille têtes exaltées à ce ton se lèvent, figurez-vous ce que cela ferait. Ce serait un mouvement religieux.

31.

Comment l'*objectif* de Descartes et des cartésiens est notre *subjectif*. Voyez Cousin, *Fragments cartésiens*, p. 153 et 154. Il en fait la remarque expresse. Voyez aussi pages 154 et suivantes, emploi de ce mot par Retz. — Notre *objectif* est exprimé par *l'être en soi*, dans ce fragment.

32.

Les sciences mettent bien plus dans les idées du progrès que les lettres et une certaine philosophie. Nos savants y sont en plein, jusqu'à en être niais. M. Dumas, par exemple, sa manie intellectuelle, etc., son discours d'ouverture à l'École de Médecine (1846). Nos lettrés non ainsi, M. Le Clerc, M. Barthélemy-Saint-Hilaire.

33.

Singulière association en songe. M. Duchesne [1], mon professeur de rhétorique, s'y est trouvé mêlé et, par suite, je me suis trouvé exactement dans l'état intellectuel où j'étais sous lui; révolutionnaire, mécontent, etc., tellement qu'en me réveillant, je ne me reconnaissais plus.

34.

Je viens de concevoir dans un instant furtif comment il se pouvait que le progrès de la pensée ne fût qu'une sorte de végétation sans but. La pen-

1. Professeur à Saint-Nicolas. Voir *Lettres du Séminaire*, pp. 116, 123.

sée est posée comme fait, et il résulte de ce fait qu'elle s'étend et s'élargit. Ceci serait *conséquence*, mais non *fin*.

35.

Je me suis cru transporté en songe cette nuit dans mon passé chrétien, et c'est étonnant comme l'illusion était complète. J'avais toutes les manières de sentir d'alors avec un ensemble et une unité admirables. Ajoutez que ce rêve était plein d'allégories fines et très symboliques, de *lumière*, *père*, etc., et j'y donnais le sens. Il faisait un *jour intermittent*, et tantôt je n'y voyais pas, au milieu d'une foule de chevaux, etc., en grand émoi. Enfin, je suis entré au cabinet de lecture de la rue de Vaugirard où M. Jules Simon pérorait pour l'*Église carbonariste*. (Singulière création d'imagination.)

36.

Voici comme j'entends le commerce des diverses sciences, et comment la linguistique, par exemple, peut servir à l'histoire naturelle. — Il y a certains problèmes communs à toutes les sciences,

les parcourant toutes, ou du moins dont l'analogie se retrouve en toutes. Ainsi la question des espèces et leur unité primitive, etc. — Or il se peut qu'en certaines sciences la solution soit facile, en d'autres, au contraire, très difficile, faute de données. Alors quand le problème a été résolu en une science, il ne faut qu'une attention délicate pour l'appliquer, *mutatis mutandis*, aux autres.

37.

Chaque chose est fin vis-à-vis d'elle, et moyen vis-à-vis de tout le reste. Or comme elle est bien peu de chose vis-à-vis du reste, la fin s'anéantit presque en elle devant le moyen. Je fais toujours cette réflexion en parcourant les rues de Paris : ce qui fait que telles rues sont plus fréquentées que d'autres n'est pas souvent leur importance intrinsèque, mais l'importance et le nombre des lieux où elles conduisent. Mais, direz-vous, c'est déplacer l'importance, car au moins les lieux où elles conduisent sont fins. Pourquoi la rue en question ne le serait-elle pas aussi ? Oui, mais c'est que leur nombre est énorme, relativement à la rue en question. Ainsi dans la théorie générale des êtres. De là la nullité de l'individu dans le tout.

38.

L'esprit humain a réellement fait *sa seconde et sa rhétorique*, par les humanistes du XVIe siècle; sa logique par Port-Royal et le XVIIe siècle, ou plus généralement sa philosophie par Descartes; ses mathématiques et physique spéciale par le XVIIIe et les savants de la Révolution et de l'Empire. Mais cela pas successivement, mais à la fois, sur divers points. Ces points de vue sont exacts, pourvu qu'on ne les réduise pas à un concept trop assimilé et trop matériel.

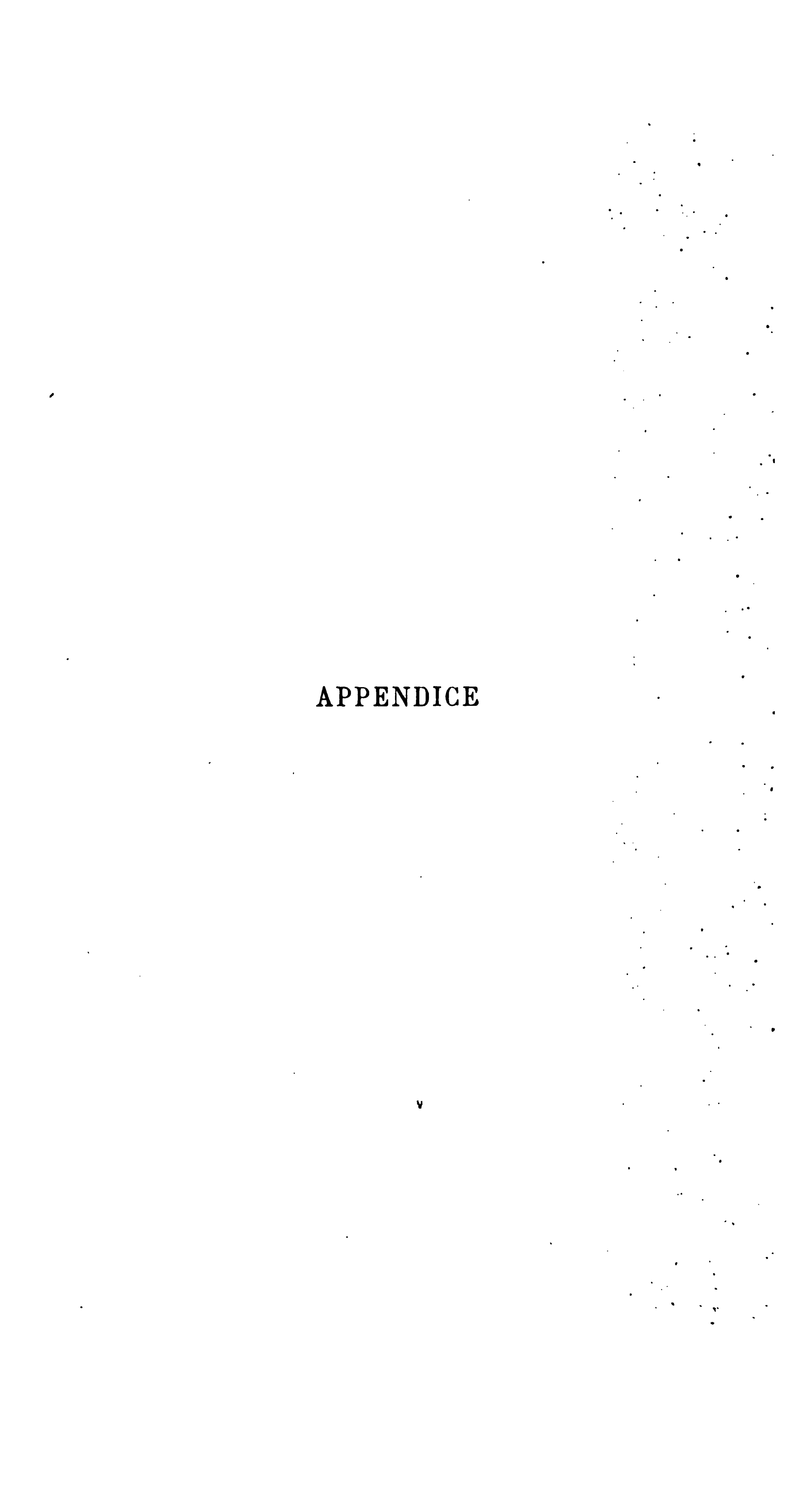
39.

Il faut s'habituer à couper les littératures non par peuples, mais par développements complets. Ainsi la littérature française est un mauvais mot. Il faut dire la littérature classique qui est finie et sur laquelle en France naît une seconde littérature. — Ce qui trompe, c'est que chez les anciens, cela n'a pas eu lieu; il n'y a eu pour chacun qu'une littérature. Mais les peuples modernes sont bien plus féconds. Ils peuvent fournir deux ou trois vies. Au fait, vous avez aussi chez les anciens : *littérature des Pères de l'Église*. Voilà un

développement tout en dehors du temps et de la nation. — De même, chez nous, le classique se prolonge encore. Et puis éviter les coupes dures; tout cela est un mélange nuancé par dégradation insensible à toute époque. Ainsi maintenant la physionomie est une et pourtant il y a classique et l'autre.

39 *bis*.

Les Orientaux ne connaissent pas la différenciation fine des *caractères*. Job par exemple; il n'y a pas de caractères. Nous, nous voyons la différence des hommes. Et encore est-ce surtout en notre siècle. Poussons même à l'excès en nos œuvres d'art, on voit partout l'affectation d'agencer les caractères.



APPENDICE

APPENDICE

Il est évident que ce dixième chapitre de la Genèse n'est qu'un thème généalogique dans le goût ancien : les trois quarts, sinon tous les noms qui y sont compris sont des noms de nations, qui ont été métamorphosés en éponymes, et rattachés à un stemma fictif. — Par exemple יון est évidemment le nom des Ioniens. — Mais c'est bien fictivement qu'on l'a rattaché à Japhet. Car les Grecs, dont le stemma peut avoir ici plus d'autorité, le font frère de Dorra et d'Æolus, tous fils d'Hellen. Le stemma est lui-même évidemment éponyme et signifie tout simplement que la race hellène se divisait en trois branches, comme on disait : παῖδες Ἑλλήνων, on a dû dire παῖδες

῞Ελληνος. L'hébreu ne veut donc dire autre chose, quant au fond de la pensée, si ce n'est que, obligé de rattacher les Grecs à une de ses trois branches noémiques, il les a rattachés à Japhet.

Pourquoi a-t-il désigné les Grecs par cette locution partielle? Rien de plus simple, et c'est là un fait très général de la géographie ancienne : Cf.[1] כתים, תרשיש[2] etc. — on aborde à Cittium; comment s'appellent les habitants? Cittiens, on applique le nom à toute l'île. — De même les Orientaux en rapport avec les Grecs ne connurent probablement que les Ioniens. De là on appelle tous les Grecs *Iavan*. Fait important et très général : *partialité* des dénominations géographiques.



Pourquoi l'espace a-t-il trois dimensions et ne concevons-nous pas la possibilité d'une quatrième, en sorte que. le mouvement du point engendrant la ligne, le mouvement de la ligne la surface, le mouvement de la surface le solide, le mouvement

1. Kittim = Κίττιον, Chypre.

2. Tarsis, Tartessus, lieu de commerce établi par les Phéniciens en Espagne; colonie de Tyr; on s'y rendait sur des bâtiments qui partaient de Joppe (Jaffa). Par extension, ce mot est devenu synonyme d'Espagne. Cf. *Cahiers de Jeunesse*, p. 302.

du solide n'engendre que le solide? — Forme de l'esprit. Telle autre intelligence pourrait concevoir quatre dimensions, comme nous comprenons plusieurs puissances au delà de trois. — En effet, pour les lignes, surfaces, solides, l'analogie est complète avec les trois premières puissances des nombres. Puis l'analogie cesse. Voici comme j'explique ce fait : La conception des puissances est absolue, et ne dépend pas d'une certaine conception psychologique. La conception des trois dimensions de l'espace au contraire est toute relative : c'est un fait de notre constitution psychologique, une forme toute relative. Ce fait mathématique est une des preuves les plus frappantes de la relativité de nos idées d'espace (celle de puissance au contraire est absolue). Il prouve aussi comment les faits mathématiques peuvent servir à la psychologie.

*
* *

Affinités chimiques expliquées par la polarisation des forces[1].

Cristallisation est souvent déterminée par le

1. V. *Cahiers de Jeunesse*, p. 85.

choc. Pourquoi cela? C'est sans doute que le choc *rompt comme un lien* qui empêchait les molécules de s'orienter suivant leurs pôles amis. Le choc opère une sorte de brisement, qui les laisse libres de se diriger, comme un ébranlement sur un vase qui contiendrait des aiguilles magnétiques. Rapprochez aussi le fait de la congélation de l'eau.

La molécule *étendue* est une superfétation. (Cf. Garnier, *Critiq.* de Th. Reid, endroit noté à la marge par un trait.)

Il y a deux degrés en ma théorie :

1° Nulle agrégation de molécules ne peut être appelée substance. Cette proposition est la fondamentale et suffit à elle seule pour mes vues capitales sur la composition de l'homme, etc.;

2° Question purement scientifique : ces atomes sont-ils étendus ou non? Ici, montrer que l'étendue de la molécule est inutile, et que cela n'existe pas. — Suivre cette division dans mon travail futur sur cette matière.

Sur les treize (?) équations du choc, et l'hypothèse d'élasticité, cf. *Un Million de faits*, Mécanique, à l'article des pressions.

Remarquez qu'en mon hypothèse, tout est vide dans la nature, vu que l'*atome* ne *remplit* aucun

espace, et on ne peut supposer une matière dernière qui remplisse les interstices (et d'abord ce mot n'a pas de sens; car il suppose du plein), comme je l'avais supposé; car cette matière ne serait plus substance.

En supposant toutes les monades identiques de nature, ayant toutes en puissance les facultés des autres, on adoucit les difficultés cosmologiques et physiologiques contre mon système. Car alors c'est une monade comme les autres qui fait l'homme, seulement seule elle se trouve dans les circonstances favorables. Comme une graine ne germe que *positis ponendis*. — Ce serait comme dans le système des animaux spermatiques, où d'une infinité d'hommes en germe, un seul est assez heureux pour enfiler la bonne route. — Mais cela ne résout pas tout; car il semble résulter des inductions susdites que l'âme *résulte*, et qu'à l'origine l'organisation a résulté de telle combinaison atomique. Car admettre une création ou infusion d'âmes à la façon scolastique, *nauseat*. — Sur les douze équations d'équilibre du choc des corps et l'ἀπορία résultant de là; cf. *Un Million de faits*, pp. 283, 284; cf. *et loca ibi citata*.

*
* *

Décidément, toute cette critique française du XVII[e] et du XVIII[e] siècle était d'une inimitable sottise. — Voyez-en un inimitable exemple dans l'*Essai* de Petitot, en tête de sa *Gram. génér. de P.-R.*, p. 123 et 127, 129, etc., et partout; quelle esthétique! Comparez Schlegel et cf. aussi portrait de Fontanes, par Sainte-Beuve; les critiques qui lui furent adressées par La Harpe, etc. Purs grammairiens mécanistes, même quand ils parlent de pathétique. Sainte-Beuve est sans doute superficiel. Au moins il sent et fait sentir. (Cf. Petitot, p. 137, note.)

*
* *

Loi du Goël chez les Tartares; Cf. Guizot, *Mœurs des Germains (Civil. en Eur.)*. Mes rapprochements sur ce sujet (V. not. d'Écriture sainte, cours de M. Carbon[1], cours sur le Pentateuque, Goël).

1. Professeur à Saint-Sulpice.

*
* *

Le théâtre de nos jours a cessé d'être quelque chose de littéraire, comme au siècle de Louis XIV et de Louis XV, où on y allait en connaisseur. Maintenant c'est une affaire du peuple, du public illettré. M. Souvestre est bien à ce point de vue. Plus d'art, plus de science critique. Je ne regrette pas l'art classique de Voltaire, etc. Mais la profondeur toute aristocratique et fort impopulaire de Goethe, etc., qui ne la regretterait? Il est sûr que si je ne puis m'en tenir au système froid des classiques, je m'accommode encore moins de ce genre plat et populaire, d'illettrés et de gens sans goût, peu intellectuels, hommes d'affaires ou de plaisir. C'est misère. Le vrai est dans la manière grande, élevée, savante, mais non exclusivement classique.

*
* *

Oui, je crois que nous touchons à une forme sérieuse, grande, belle et hardie, de la poésie, de l'art, de la philosophie, de la morale, forme dérivant d'une ferme conviction, et qui dépassera

ses précédentes. Il est d'abord impossible qu'on stationne dans l'état actuel, qui a tous les caractères de transition, et l'instabilité des esprits flottant sans cesse d'une forme à l'autre, la rapide succession des manières qui, au bout de dix ans, sont regardées comme vieillies, tous symptômes d'un estomac malade qui se dégoûte vite, pour lequel il faut sans cesse essayer de nouvelles combinaisons culinaires, tout cela prouve assez que l'équilibre n'est qu'instable. Or il faut qu'un état plus ferme suive. *O quando lucescet tuus...*

*
* *

La littérature chinoise a l'entrée interdite au pathétique par le tour qu'ils donnent aux sentiments et aux dénouements. (Cf. M. Saint-Marc-Girardin, *Litt. dram.*, I, XVII.) Ils n'y sont pas une *affection* ou *passion* vive et puissante, mais une sorte de calcul de devoir. C'est un système intellectuel tout différent du nôtre, qui ne peut s'expliquer qu'en le voyant en action.

Il serait utile d'étudier ainsi tous les peuples et de classer le genre humain en zones affectives, suivant leurs divers systèmes de passions.

*
* *

Je le répète, tout ce mouvement du XIXe siècle en France n'est pas de bon aloi. Il ne comptera pas, il faudra y revenir, car ce n'est pas assez digéré. On ne laisse pas assez l'humanité couver ses diverses formes; on engouffre avec une effrayante voracité, sans mastiquer. Aussi il y aura une effroyable indigestion, et ce sera à recommencer. Toujours nous autres Français nous aurons marché en tête, ce que nous aurons fait, on le refera, mais en soi n'aura rien valu. Nos plus lents voisins, l'Allemagne, vont mieux. Voilà, j'imagine, comme on jugera les Français dans quelques siècles: des fous marchant et courant dans tous les sens en tête de la grosse masse du monde qui les suit. Ils battent la route et abattent les ronces, mais le mouvement n'est accompli que quand la grosse masse a passé dessus.



Non, cet esprit français, même lorsqu'il est le plus brillant, M. Guizot, M. Villemain, etc., ne

me satisfait pas. Ah ! que j'aime mieux mon Allemagne toute pure et belle, prenant au vrai la science et la morale, que cette manière qui subordonne tout à l'action et se fait idolâtre de je ne sais quel progrès plat et sans idéal poétique.

*
* *

Trois sortes de poésie lyrique : 1° l'antique, s'inspirant d'un grand fait extérieur, patriotique surtout, et chantant les sentiments de tout un peuple, ou bien encore ses croyances religieuses : Débora, quelques psaumes, les prophètes, les anciens cantiques hébreux, toutes les poésies lyriques primitives, les odes chrétiennes des premiers siècles et du moyen âge, quelques rares traces en Pindare et Horace ; — 2° la moyenne, se chantant elle-même, mais sans se chercher bien à fond, se contentant de dire ce qu'elle sent et de s'y plaire : le *Cantique des cantiques*, les poésies arabes, Anacréon, Horace par excellence et les poésies légères des modernes ; — 3° la moderne, chantant l'âme, tout hymne, non plus à une religion extérieure, mais à l'intérieur, toute contemplation. Un grand nombre de psaumes, Sapho, Synésius, saint Basile, et quelques poésies

chrétiennes des IVe et Ve siècles, les poètes allemands, M. de Lamartine par excellence. Types des trois : 1° le poète hébreu; 2° Horace; 3° de Lamartine. — Révolution d'avoir fait passer l'ode de l'extérieur à l'intérieur. Intermédiaire superficiel et voluptueux. Quant aux autres essais lyriques, de Pindare, Horace, J.-B. Rousseau, Malherbe même, etc., il faut les évincer de la poésie lyrique. C'est calcul de tête.

***

Faire observer que ces trois manières d'odes se sont chronologiquement succédé, bien qu'elles aient plus ou moins coexisté. Par exemple, la poésie lyrique extérieure s'éteint avec la poésie primitive, mais revit avec le christianisme et la poésie primitive du moyen âge. Car il ne faut pas croire que ce soit la succession chronologique des années qui décide les faits de l'histoire littéraire, mais bien l'état du monde à telle époque. — La poésie lyrique *égoïste* commence proprement au déclin de la primitive dans la Grèce voluptueuse, aurait son apogée en Horace, et s'étendrait jusqu'à l'école moderne allemande romantique, mais elle est interrompue par tout le christia-

nisme et le moyen âge, et ne renaît qu'avec les successeurs immédiats de la littérature païenne. — La poésie lyrique, *psychique* enfin, bien qu'elle soit de nos jours, a été sublimement précédée à vingt-six siècles d'intervalle par le psalmiste *(Quia tristis es, anima mea)*. — On en entend quelques accents dans les penseurs sentimentalistes du christianisme, et enfin elle vit pleinement dans la pensée mélancolique et rêveuse des nations modernes et chrétiennes. Rome et la Grèce n'en offrent pas une trace. — On s'étonnera peut-être que je caractérise la poésie lyrique classique par cette poésie horatienne, qui n'y occupe pas pourtant la plus grande place en apparence. C'est qu'à mon sens, là seulement est la *vraie* poésie lyrique de ces époques. Nul autre de leurs enthousiasmes n'est *vrai*. Horace, par exemple, à mon sens, est bien plus lyrique dans *O fons Bandusiæ* ou *Nunc est bibendum* que dans *Qualem ministrum*. (Cf. Villemain, XVIIIe *siècle*, 1re partie, I, p. 71-72, ce qu'il dit de Lagrange-Chancel.) C'est bien aussi le point de vue de M. Patin (brochure sur Horace). Chaulieu à mon sens est de même plus lyrique *vrai* que Rousseau.

*
* *

On dit : Commerce est nécessaire, industrie est nécessaire, etc.; littérature, art, etc., est nécessaire. — C'est un pitoyable point de vue. Si littérature n'est que quelque chose de partiel, comme tout le reste, je n'en veux pas. Il y a un tout, un ensemble de choses qui est le but et la fin divine de l'homme. — Cela est science, morale, littérature, philosophie; voilà ce que je veux être. Et je prétends bien que ce ne soit pas une affaire de goût. C'est là le vrai et le seul vrai, le reste est sottise. Il faut qu'il en soit ainsi. Car si je voyais en dehors de tout cela quelque chose de vrai et de bon, je l'embrasserais. Bonnes gens que ceux qui disent : Moi, je suis né littérateur, j'ai du goût pour cela, je veux l'être! Idiot! tu es homme avant tout. Sois ta fin, peux-tu te contenter d'une fin partielle? Il faut être *homme* dans toute l'extension du mot. Petit et mesquin qui se contente d'être musicien ou littérateur. Il est bon qu'il y ait de tout cela, mais ils ne sont pas dans l'état normal.

*
* *

Je suis souvent tenté de dire : il ne s'agit plus maintenant de littérature. Mais je retire mon dire. Car je craindrais qu'on ne l'entendît en ce sens que je veux éliminer l'idéal, et réduire l'homme au positif. O Dieu ! ce serait bien pire encore ! Non, si je veux oblitérer la littérature, c'est pour mettre en sa place quelque chose que je ne puis nommer, ce dont Dieu est l'objet, religion peut-être.

*
* *

La psychologie n'emploie pas assez l'*expérimentation*. Elle devrait plus étudier les états extrêmes, insolites, de l'âme, le sommeil, le somnambulisme, l'extase, afin d'en déduire les lois non seulement de ces extraordinaires, mais de l'ordinaire. Car les effets qui, dans l'état ordinaire, sont comme effacés par leur pâleur, apparaissent là d'une manière bien plus sensible par leur exagération. Il en est ainsi dans les sciences physiques. Étudie-t-on le galvanisme sur les faibles dans la nature ? non, on le *multiplie*, et on l'étudie dans cet état avec plus de facilité, puis par cette

induction que les lois de l'état naturel sont les mêmes que celles de l'état exagéré, on applique ces lois observées sur l'état extraordinaire, à l'état ordinaire. — C'est là l'expérimentation, étudiant les états factices, artificiels, opérant des rapprochements et des exagérations.

*
* *

A en croire les méthodologues, toute la vie se passerait à apprendre à apprendre. Dans l'enfance, ce n'est que cela, puis ultérieurement toujours cela. Il semble que tout le travail et toutes les épreuves n'aient pour objet que de former des *capacités*. — On ne vous demande pas l'érudition, disent-ils, mais que vous prouviez capacité à l'acquérir. Or, cette capacité seule n'a de prix qu'en vue du fond même. Quand donc aborde-t-on celui-ci ? En vérité, je ne sais. — Rappelle-toi divers dires de M. Egger.

*
* *

Il y a des littérateurs à prétention, qui ont toujours l'air d'avoir une pensée de réserve. On ne peut jamais prendre à plein ce qu'ils disent:

rien ne m'impatiente davantage. Ce petit ton mondain, de l'homme qui fait le fin, est souverainement imphilosophique et sans vérité. M. Saint-Marc-Girardin, M. Sainte-Beuve, par exemple. Toujours l'air de ne vider leur âme qu'à moitié, et de temps en temps le demi-aveu, qui semble dire que leur fond c'est de la boue, plaisir, vanité, argent, que le reste, c'est de l'écorce qui est là pour les sots. Voyez, par exemple, Saint-Marc-Girardin, *Poésie dramatique*, page 170. — Sainte-Beuve, fin du portrait de Léonard.

*
* *

Ce qui caractérisera le développement intellectuel de notre époque, ce sera le point de vue historique ; ainsi en critique littéraire (V. Ch. Labitte, *De l'étude des poèmes latins*, p. 1) ; la philosophie, etc. C'est la science de l'humanité qui se fonde, car cette science, c'est l'histoire ; mais ce nom se perdra comme trop peu expressif et compréhensif. — Voyez, par exemple, tous les cours de la Faculté des lettres et du Collège de France. Tous se bornent à l'étude de l'histoire et qui dira que l'histoire est futile? — Il est vrai qu'à tout autre point de vue, c'est futile.

*
* *

Les affectés me font un mal indicible. Ils me donnent jusque la tentation de renoncer au grand, de peur de leur ressembler. Quand j'en ai vu un de cette espèce, par exemple, celui que je vis l'autre jour à la bibliothèque Sainte-Geneviève, qui est bien le plus dosé que j'aie jamais vu, je suis quelques jours en défiance, craignant de trouver en moi quelques traits de cette dégoûtante singerie. Mon originalité me devient suspecte. Mais je me relève par la foi que j'ai en moi-même. Car cette défiance passe; mais cette foi reste. — Il est sûr que, pour généraliser, le mauvais et le faux ont fait un tort immense au bon, faible et timide, qu'ils étouffent par la crainte qu'a celui-ci de leur ressembler. M. Droz[1] émettait une pensée semblable sur les réformateurs; les faux arrêtent les bons.



M. Fauriel a réellement créé en France la littérature comparée, et la science des origines litté-

1. Joseph Droz (1773-1850), auteur des *Pensées sur le christianisme* (1844).

raires, le point de vue d'envisager la littérature comme une science historique, bien supérieur sans doute à la fade critique littérale et mesquine de La Harpe, Geoffroy, Petitot, et même de Marmontel et Voltaire. — M. Ozanam est son légitime héritier. Saint-Marc-Girardin, au contraire, me représente le fade littérateur qui fait le fin, et se donne le ton méprisant.

*
* *

Il faut bien envisager la littérature comme quelque chose qui n'est pas purement *littéraire*, au sens classique du mot. C'est l'idéal du peuple, quelque chose de parallèle à sa religion, une quasi-religion nationale. — La littérature exclusivement classique et imitée du siècle de Louis XIV ne comprit pas cela. Littérature n'était pour elle que travail artificiel d'esprit, sorte de chose agréable, destinée à charmer les beaux esprits et les seigneurs. — Ce point de vue doit réformer bien des jugements littéraires, et diminuer beaucoup l'importance qu'on attache au goût, dans le sens classique. — Le grand poète sera celui qui aura vivement saisi et peint cet idéal, et non celui qui aura observé telles règles arbitraires, et cela se jugera en grande partie par

le fait : a-t-il excité l'enthousiasme? Lope de Vega, par exemple, choque souvent sans doute le goût classique, mais il charma et éleva la portion de l'humanité que les temps et les lieux lui soumirent, cela suffit; il fut grand poète. — Boileau au contraire. Citez-moi un exemple d'enthousiasme qu'il ait excité. — Il en est de même des orateurs; saint Bernard, Pierre l'Ermite furent dans le grand sens aussi éloquents que Cicéron, et plus assurément que Lysias ou Fléchier.

*
* *

J'aime qu'on mette toujours le bonheur par delà, dans l'île enchantée et inabordable. Cela prouve qu'il est là-bas, plus loin que la vie. En Europe, il est à l'Ile-de-France; à l'Ile-de-France, en Europe. Bernardin de Saint-Pierre, Léonard. C'est beau.

*
* *

Il convenait que les formes du genre humain fussent représentées avec exubérance et profusion, par des masses plutôt que par des individus en petit nombre. De là, ces masses qui semblent oisives, mais qui servent à enrichir

le coloris du monde, par exemple, les prolétaires oisifs, ces millions qui végètent en province, enfermés dans une forme obscure, mais souvent assez pure. Les religieuses, par exemple. C'est toujours à leur propos que cette pensée me vient. Une religieuse paraît bien la roue la moins mouvante du monde. Non. Car elle fait partie d'un tout qui fait grande et noble figure dans un tout plus vaste. Les mendiants de même. Il n'en est pas de même des animaux.

*
* *

Je voyais ces prolétaires s'amuser bonnement aux Champs-Élysées, et stagner bénévolement dans ce tiède milieu, et je me disais : J'ai *au moins gagné* de ne pouvoir prendre plaisir à ces sottises. Disais-je bien ? Est-ce gagner, de ne pouvoir prendre goût à quelque chose ? Oui, morbleu, oui, quoi que j'en dise.

*
* *

Le socialisme m'apparaît comme pouvant être fécond, et devenir une des formes du genre humain. Il est vrai que je trouve ses adeptes faibles, superficiels, grossiers ; mais on en disait autant

des disciples de Jésus. Il faut bien se figurer qu'à l'apparition d'une doctrine vraie, il y a toujours une classe, et c'est la plus nombreuse, qui s'est fermée par son tour d'esprit naturel et acquis l'entrée à son point de vue. Le sort est jeté entre les deux. Qui peut assurer de n'être pas de ce nombre? Il ne faut donc jamais affirmer trop rondement, car, qui t'assure de n'être pas du nombre de ceux pour qui existe l'obstacle invincible?

*
* *

La France, avant la Révolution, était plus marquetée que maintenant. Les *corps* qui composaient le tout avaient une individualité plus marquée; noblesse, tiers-état, magistrature, corporations de métiers, etc., tout cela étant réellement *un*. On regrette de voir effacer ces individualités, qui avaient quelque chose de beau, mais c'est la marche; on aime maintenant les tapisseries toutes d'une couleur, non coloriées de diverses couleurs.

*
* *

Je comprends maintenant comment le philosophe est si peu brave à la guerre. Ce que

dit madame de Staël de l'Allemagne. En effet, outre que la réflexion attache à la vie, il faut remarquer que la bravoure militaire tient beaucoup de l'instinct; c'est une sorte d'entraînement mécanique, tambour, transport. Or, l'étude tue tout ce qui n'est pas de l'âme et de conviction intime.

*
* *

Je ne sais pourquoi j'aime et j'admire le système moderne, de M. Victor Hugo, par exemple, sur l'intérêt et la grandeur du crime, dans *Lucrèce Borgia*, par exemple. — Et pourtant j'ai mes principes de morale parfaitement absolus. — Tout à l'heure j'ai failli me détacher pour toujours de ce genre byronien, en songeant à tous les affectés ridicules, qui s'en sont infatués, et qui se donnent alors ce ton ridicule... L'homme aux mauvaises passions impétueuses, mais au fond duquel il y a du bien. Tu sais ces insupportables intéressants que tu as connus. Oh! que la pensée seule de cet affreux type, et l'impossibilité où je suis de décharger la rage que je conçois contre lui me font trépigner! Je saisis un type avec une force incroyable; je ne puis le supporter. — Aussi je crains l'approche de ces

conceptions, je voudrais les éviter, j'en viens à chercher un état calme de l'âme où elle ne soit pas ainsi obsédée par la pensée.

*
* *

Quant à ce que je disais, à savoir que ces affectés ont failli me brouiller avec le genre byronien, j'ai pris décidément mon parti, et je me suis décidé à *ne plus rien quitter* parce que des affectés s'en sont affublés. Quand je suis obsédé par un des types susdits, je suis fort heureux quand j'ai trouvé un nom propre qui le représente; c'est un signe alors, une vérité nommée; ma création est fixée: c'est un langage. C'est là la vraie manière de représenter les types: les désigner par ceux qui les représentent. Ceux-ci sont *leurs noms*.

*
* *

J'ai encore ressenti cette nuit, d'une manière très caractérisée, le fait que j'ai raconté ailleurs. J'ai cru avoir durant mon sommeil une pensée importante à noter, je l'ai bien casée dans mon

esprit, afin de ne pas l'oublier[1]. Puis, au réveil, impossible d'en retrouver de trace. Je sais seulement que c'était une opposition fort caractérisée de deux choses qui, au premier abord, auraient dû être semblables.

Quelques jours après, je viens de l'éprouver d'une manière plus frappante encore. J'avais cru faire en rêve une observation très délicate sur un passage d'un auteur que je notais très distinctement, dont je voyais la place absolue et la place relative (j'entends relativement à d'autres passages). Cette impression a continué durant le demi-sommeil absolument comme durant le sommeil complet, même lorsque j'étais presque éveillé. Puis, entièrement éveillé, je n'ai pu me rappeler ni l'*auteur* ni le *passage*, ni ce dont il s'agissait. Je sais seulement que le livre ressemblait par le caractère typographique et tout l'extérieur à un La Bruyère dont je me servais hier.



Singulier tour d'imagination que celui qui enfanta les mythes. Collation d'un fait rare avec un fait sensible vulgaire. Tel était ordinairement

1. Voir *suprà*, pp. 77 et 152.

le procédé. Lyncée est un métallurge célèbre ; c'est qu'il voit sous terre, etc. C'est le génie de la métaphore à sa plus haute puissance.

* * *

Ce n'est pas sans raison que les hommes tombent à genoux devant les grands hommes, en font des sortes de mythes, d'idoles. Napoléon, par exemple. Ces hommes sont la gloire de ceux qui n'en ont pas. On se glorifie de la communauté avec eux. Cela exalte le titre d'homme que l'on porte. Ce titre suffit, quelque large qu'il soit, pour instituer communauté. — Ce ne sera que quand la masse des individus sera parvenue à un certain niveau que les grands hommes s'effaceront.



Voici peut-être le fait le plus caractérisé que l'on reproche aux Grecs des époques civilisées en fait de sacrifices humains, c'est celui de ces καθάρματα, criminels que l'on réservait pour être précipités dans la mer par forme d'expiation, en cas de peste, etc.

*
* *

Singulier spectacle que la vie locale, s'agitant par-ci, par-là, diverse, variée. Ici telle province, telle couleur. Vie riante, folâtre, là sombre. Le Lapon, le méridional, l'Arabe, le Cafre, et tout cela l'humanité. Et tout cela se multipliant dans la durée, dans l'histoire. Il y aurait un poème à faire sur ce thème.

*
* *

Voici quelque chose d'affreux qui est tacitement au fond de toutes les intelligences les plus distinguées. — Me voilà, je critique témérairement et froidement ceux qui m'ont précédé. Ceux qui viendront après moi feront de même de moi. Moi, je suis donc là, rutilant, flamboyant pour les yeux d'aujourd'hui, et cela me fait plaisir, et je sais qu'un jour il n'en sera pas ainsi, et je n'en tiens pas compte, je suis gai tout de même. Un tel état ne peut s'expliquer qu'en supposant ou que 1° le grand homme, comme on dit, ne soupçonne pas que sa fortune passera, comme celles qui ont précédé, ce qui est trop bête; 2° [ou qu'il vit] en se disant : Vivre, c'est vivre. Vive la vie ! Adieu l'avenir. Vive aujourd'hui ! Malheureux ! c'est là leur base !

*
* *

Rien de plus inexact que d'établir des axiomes absolus en politique, comme : l'État n'a pas droit sur ceci; il a droit sur cela, etc., l'idée de la société est ceci, cela. — Cela change : à telle époque, mille choses ont rentré dans la société, qui n'y rentreront plus, l'éducation, la religion, etc., qui [sait] ce qui arrivera un jour ; l'idée, et par conséquent le pouvoir de la société civile, change avec les époques. Qui sait si un jour le droit international ne s'étendra pas à ce que chaque nation soit sensible comme un membre à tout ce qui se fera dans les autres, qu'une injustice intérieure arme toutes les nations et que ce soit alors regardé comme un progrès acquis. Mille autres choses qu'on ne peut prévoir : car, pour tout cela, on ne peut avoir l'idée de la chose qu'après qu'elle est arrivée. Ce sont des détours subits de chemin déroutant toute prévision et ouvrant subitement de nouveaux horizons. Choses où en avoir l'idée, c'est les créer. L'idée suit le fait, l'avènement de la chose, et non le fait l'idée. On ne systématise que sur le fait arrivé.

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

des noms propres contenus dans les deux volumes

des Cahiers de Jeunesse.

Les *Cahiers de Jeunesse* sont désignés par le chiffre I.

Les *Nouveaux Cahiers de Jeunesse* sont désignés par le chiffre II.

INDEX ALPHABÉTIQUE

F

1. C'est l'abbé Garnier, professeur à Saint-Sulpice, qui est mentionné page 95 ; la note concernant M. Adolphe Garnier doit etre reportée page 107.

H

K

L

M

N



Y

Z

